

Rubinstein, Arthur. 1973. "Je Grandis A Berlin." In *Les Jours de Ma Jeunesse*, 37–143. Paris: Robert Laffont.

Notas prévias:

Produzido pelo Serviço de Apoio ao Utilizador com Necessidades Especiais das bibliotecas da Universidade de Aveiro.

[37]

II - Je grandis a Berlin

[39]

4

La grande décision était prise : dans quelques jours, ma mère et moi, nous partirions pour Berlin. Cette fois, à la pensée du départ, mon cœur se pinçait, surtout à l'idée de ne plus revoir Mania. Partir pour Varsovie l'enchanteresse, toute proche de la maison, n'avait pas posé de problème ; mais maintenant c'était une tout autre affaire ; cela revenait à abandonner un navire en détresse sur lequel se fût trouvée ma famille. Mon cœur débordait de tendresse et de pitié pour mon père. Il était calme comme à l'accoutumée, toujours maître de ses sentiments et n'en laissant rien paraître. Il continuait même à nous sonder la mémoire :

- Que se passait-il, il y a aujourd'hui cinq ans ?

Consternation.

- Arthur renversait sa tasse de chocolat bouillant sur tante Rozia.

Mais il était malheureux. Il avait beaucoup d'affection pour moi et je savais ce que cette séparation signifiait pour lui. Il avait raison : la vie allait en effet nous séparer à partir de ce moment.

Ainsi donc, nous voilà repartis pour Berlin, ma mère et moi. Nous fûmes cordialement reçus par la tante Salomea, son mari, Siegfried Meyer, et leurs quatre enfants. Nous restâmes chez eux quelque temps. Ce furent des journées terriblement fatigantes : chaque jour, j'avais rendez-vous avec un professeur de piano célèbre. Il me fallut jouer devant le professeur Ehrlich, puis le professeur Jedliczka, devant Scharwenka et d'autres, moins connus.

Je me souviens clairement de l'une de ces visites. On devait me présenter aux Hofmann, père et fils ; ma mère avait une lettre d'introduction auprès d'eux et j'étais follement ému de rencontrer le fameux Tosef Hofmann.

[40]

C'était un Polonais de Krakow; il n'avait que vingt-deux ans, mais il était déjà célèbre. En Russie, on le saluait comme l'héritier unique du toujours regretté Anton Rubinstein, son maître ; et les Etats-Unis d'Amérique le tenaient pour le seul rival de leur cher Paderewski. On devinera aisément à quel point j'étais terrorisé à la pensée de jouer devant lui. Nous fûmes reçus avec la politesse polonaise d'usage, surtout par l'aîné des deux Hofmann, le père, lui-même professeur de piano. Et ce fut lui aussi qui prêta l'oreille la plus attentive à

l'audition. Le jeune Josef montra la plus parfaite indifférence, ce qui n'empêcha pas que, quand nous en eûmes fini de nos histoires de musique et comme nous étions sur le point de partir, il nous retint, à notre étonnement, et se mit à nous montrer, avec une fierté presque puérile, tout un tas de petits gadgets qui étaient sa propriété. Il y avait là des cadeaux que lui avaient faits Thomas Edison, le grand inventeur. Je dois avouer que si ce genre de chose m'impressionna comme il se devait, je n'en étais pas moins un peu désappointé de son indifférence pour la musique.

Malheureusement, Ferruccio Busoni était absent, en tournée de concerts, ce qui se révéla un rude coup pour ma carrière. Busoni était la seule personne qui eût peut-être orienté mon talent dans une meilleure direction. C'était un homme de large vue, sur le plan artistique autant que culturel, et un homme sincèrement plein d'humanité. Un peu découragée par le manque général d'intérêt pour moi et par le prix manifestement élevé des leçons que proposaient les professeurs célèbres, ma mère décida de revoir avec moi Joseph Joachim. Il avait beau être violoniste, et donc peut-être moins intéressé par un jeune pianiste, elle tenait à avoir son avis. A notre stupéfaction, il nous reçut avec le même genre de noble cordialité qu'il nous avait déjà témoignée.

- Jouez-moi un petit morceau de Mozart, *mein Junge*, me dit-il de sa voix de basse profonde, mais douce.

Et je jouai le *Rondo en la mineur*, à son évidente satisfaction. Puis il sortit de la pièce et revint avec une tablette de chocolat amer. Et je dois avouer qu'à dater de ce jour, je n'ai jamais pu croquer de chocolat qui ne présentât cette délicieuse amertume. Quand, ensuite, le professeur Joachim pria ma mère de passer dans une autre pièce pour conférer avec elle de mon avenir, il en résulta la décision la plus capitale de mon existence. Car ce grand homme se chargeait de diriger mon éducation culturelle et musicale. Ma mère débordait de gratitude.

[41]

En l'espace de quelques jours seulement, Joachim parvint à persuader trois de ses amis de fournir le plus gros de l'argent nécessaire, et il s'engagea lui-même à apporter sa contribution pour le dernier quart. Quel geste généreux de la part d'un grand artiste, qui lui-même n'était pas riche du tout, que de se conduire ainsi envers un jeune étranger dont le talent n'était qu'une promesse ! Ses trois amis en question étaient des banquiers très connus : Robert Mendelssohn, violoncelliste amateur, petit-neveu du fameux compositeur Félix du même nom ; Robert Warschauer, totalement dénué de sens musical, mais dont la femme avait un culte pour Joachim ; et Martin Lévy, homme d'affaires à la retraite, dont le passe-temps favori était la composition de quatuors pour cordes qui, si bien écrits fussent-ils, n'offraient pas grande originalité. C'était le seul des trois qui me portât un intérêt personnel. A l'occasion des dîners qu'il donnait, il avait coutume de rassembler les noms les plus aristocratiques de la Prusse féodale ainsi que le corps diplomatique de Berlin, et il m'invitait souvent en me priant de jouer pour les convives.

Pour en revenir au professeur Joachim, il exigea une chose importante de ma mère: elle dut promettre de ne jamais m'exploiter comme un enfant prodige, et il insista pour qu'on me donnât absolument une éducation complète jusqu'à ma maturité artistique. Je le déclare ici avec fierté : mes parents ont tenu pleinement cette promesse.

Je commençai aussitôt ma nouvelle existence. Heinrich Barth, le doyen des professeurs de piano de l'Académie Impériale de Musique, accepta de me prendre sur la recommandation de Joachim. De plus, il consentit à me donner des leçons sans demander de rémunération et à se charger pour moi de toutes les questions d'argent, telles que de recueillir les contributions des quatre souscripteurs et de payer sur ce fonds tous mes frais courants, ainsi que les autres leçons et le reste. Tout semblait aller fort bien pour le moment ; mon proche avenir paraissait assuré et placé en d'excellentes mains.

Ma mère loua une chambre dans un appartement qui était la propriété d'une famille d'allure sordide. Il y avait là un vieil homme affligé à la fois de la goutte et de la jaunisse et rivé tout le jour à son fauteuil, sa femme, d'une laideur répugnante, et leur fille montée en graine dans le célibat, le visage noyé de mélancolie. Je découvris très vite qu'elle était en réalité folle et également atteinte d'une maladie incurable.

[42]

Deux jours après mon installation, je fus réveillé en pleine nuit par des bruits horribles provenant de sa chambre : la pauvre créature agonisait ; le lendemain matin elle était morte. La vue de son cadavre m'ébranla violemment les nerfs.

La question de mes études scolaires était d'une grande importance, et Joachim et Barth en discutèrent longuement avec ma mère. En fin de compte, ils convinrent de ne pas m'envoyer dans un *Real Gymnasium* et décidèrent que le mieux pour moi serait de prendre des leçons particulières à domicile. Il n'était pas facile de trouver la personne idéale pour ce genre de tâche, qui signifiait qu'il faudrait me préparer aux examens de passage annuels du *gymnasium* et que je devrais suivre le programme scolaire complet.

Finalement ils dénichèrent un certain docteur Theodor Altmann, prêt à assumer à lui seul la lourde responsabilité de mon éducation. Et, un matin, à neuf heures, le professeur Barth me conduisit à ma première leçon. Les cours devaient être de deux heures par jour.

Et voici le jour inoubliable de ma rencontre avec Theodor Altmann. Il m'apparut comme un homme de haute taille (j'étais encore bien petit, évidemment), à lourde charpente, plutôt gras, aux environs de la quarantaine, avec un énorme visage rond et un nez chaussé d'un pince-nez à monture d'acier, retenu par un ruban noir. Il avait les cheveux taillés ras à la mode allemande ; mais l'étincelle de chaude intelligence qu'il y avait dans son regard me le fit aimer d'emblée.

Il faut que j'exprime ici ma profonde gratitude pour ce merveilleux homme. Mon cher, cher Theodor Altmann - vous avez commencé par me donner des leçons comme n'importe quel autre professeur. Au début, c'étaient l'histoire d'Allemagne, la géographie, le latin et les mathématiques - oui, les maths tant redoutées et détestées. Vous m'avez brillamment initié à tous ces différents sujets et j'étais avide de boire chacune de vos paroles. Vous employiez des termes précis et clairs pour exprimer votre pensée, et c'était délicieux et passionnant de vous écouter.

Quant aux mathématiques... mon manque d'intérêt en la matière était une véritable calamité. Vous vous mettiez en colère ; vous êtes même allé vous plaindre au professeur Barth - mais sans résultat. Le grand Pythagore, le génial Euclide, la sublime science de l'algèbre m'étaient d'un ennui Mortel.

[43]

- Pourquoi me forcez-vous à vérifier les fameuses theones de ces gens ? protestais-je désespérément. Je ne demande qu'à les croire!

Au bout de quelques séances orageuses, cependant, à l'indéniable étincelle qui dansait dans vos yeux j'ai perçu la sympathie et une secrète compréhension pour mes épreuves. Vous saviez parfaitement que mon ignorance des mathématiques supérieures ne paralyserait pas vraiment le cours de mon avenir. Dès lors, grâce à vous, la vie devint une joie constante d'apprendre. Vous m'avez révélé les philosophes de tous les temps - Platon, Socrate, Aristote, et plus tard Kant et Schopenhauer. Ensemble, nous avons lu *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, et la beauté de cette prose me frappa - plus que le déroulement de la pensée, à vrai dire, bien que le premier livre de cet auteur, *Naissance de la tragédie*, où il souligne si clairement la différence entre la musique et les autres beaux-arts, ait obtenu mon plein accord. Quand nous en sommes arrivés à l'histoire, vous n'avez pas tardé à laisser de côté la sécheresse des manuels pour m'entraîner dans un voyage à travers des siècles d'expérience humaine, me montrant la fragilité de ses enseignements dans notre monde contemporain, ainsi que le besoin avide de puissance et la méchanceté des hommes.

L'instant d'après, vous m'ouvriez les yeux aux beautés de la vie dans son incessante diversité et ses possibilités infinies, tout en m'armant de courage pour l'affronter.

Les livres que vous me donniez à lire sont à jamais devenus mes meilleurs amis. Grâce à vous, j'ai fait la connaissance de Goethe, de Heine, de Kleist, de Balzac, de Maupassant, de Dostoïevski, de Gogol, de Tolstoï. A onze ans, j'étais profondément remué par eux. Oui, vous m'avez traité en adulte, écoutant avec indulgence et un intérêt apparent mes interjections, mes opinions - allant même jusqu'à tolérer l'expression la plus vive de mes critiques.

Je vous remercie de tout cela, cher Theodor Altmann, du fond du cœur.

[44]

5

Ma mère était forcée de s'en retourner chez nous pour s'occuper du reste de la famille. Elle se mit donc fiévreusement en chasse d'un endroit et de la sorte de gens à qui elle pût me confier. Tâche peu commode. La plupart des *Familienpension*, comme les appelaient les Allemands, avaient peur d'accepter un pianiste, à cause de l'ennui des gammes et des exercices, et de plus les gens se dérobaient devant la responsabilité d'avoir chez eux un jeune garçon de mon âge. Maman ne m'a jamais dit comment elle s'en tira, mais elle finit par trouver ce qu'elle pensait être l'endroit et la personne idéals.

Frau Johanna Rosentower, femme d'une soixantaine d'années, était la veuve d'un homme d'affaires aisé. Née en Pologne, elle continuait à parler sa langue maternelle, mais de façon assez hésitante. Son mari lui avait laissé de modestes revenus, un grand et élégant appartement, trois filles, et un fils qui était parti pour Londres et dont elle n'avait plus jamais entendu parler. La seule façon pour elle de conserver son appartement et de vivre encore dans le

confort était de louer des chambres à des jeunes filles - il en arrivait alors en troupes à Berlin, essentiellement pour y apprendre l'allemand. En fait, elle avait transformé son intérieur en pension pour jeunes filles. Et c'était là que j'allais passer les trois années à venir. Je me sentais, je dois le dire, assez comme Achille - seul de mon sexe au milieu de tant de femmes!

Après le départ de ma mère, je me trouvai remis aux mains de Mme Rosentower. Ses filles ne se ressemblaient pas du tout entre elles. Marie, l'aînée, longue et maigre créature aux cheveux très noirs et au nez d'oiseau de proie, était complètement dépourvue de charme, tout en étant de bonne composition ; elle était condamnée à rester vieille fille. Sa sœur, Elsa, qui avait dans les vingt-cinq ans, était assez belle - grande, port fier, joli nez, jolie bouche. Je l'aimais beaucoup. Alice, la plus jeune des trois, était laide, avec des cheveux d'un roux boueux, un nez rouge et enflé qui coulait sans relâche, des jambes courtes et informes, le tout assorti d'un caractère désagréable. Toutes les trois formaient un trio de musiciennes, Marie tenant le piano, Elsa, le violon, et Alice s'efforçant de jouer du violoncelle.

[45]

Elsa espérait faire carrière un jour ou l'autre ; ses deux sœurs étaient strictement des amateurs. La famille entière m'adopta aussitôt et je me sentis parfaitement heureux dans cette ambiance féminine.

Quant à mon éducation musicale, Herr Barth, mon professeur et désormais mon tuteur, décida de me donner deux leçons par semaine en privé, non pas à l'Académie, où il ne pouvait consacrer plus d'une demi-heure à chaque leçon, mais chez lui, où elles duraient souvent jusqu'à une heure et demie. En outre, je devais suivre un cours préparatoire chez un de ses anciens élèves, Miguel Capllonch, originaire de l'île de Majorque. Par privilège spécial, j'étais autorisé à suivre les cours de théorie, d'harmonie et d'ensemble à la *Kaiserliche und Königliche Hochschule* (l'Académie Impériale et Royale) - ce que Joseph Joachim, qui en était encore le président, me rendit possible. Egalement, de temps en temps, il me faisait assister, comme accompagnateur, à sa 'classe de violon - ce qui fut pour moi une magnifique occasion de me familiariser avec toute la littérature violonistique.

Le professeur Barth avait une formidable personnalité. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-trois et était lourdement charpenté, mais gardait une extrême vivacité dans ses mouvements. Sa chevelure grisonnante laissait voir tout juste un soupçon de calvitie. Une longue barbe à la Brahms, poivre et sel, et une moustache en broussaille dissimulaient la bouche et le menton, plutôt faibles ; mais ses lunettes à monture dorée lui donnaient un air de sévérité sans faille.

Il me terrifiait. Jamais personne ne m'avait inspiré tant de peur que ce sexagénaire. Mais je ne tardai pas à voir que je n'étais pas le seul à souffrir, tant étaient nombreux les élèves qui sortaient en pleurs de ses leçons. Il y avait une sorte d'honnêteté et d'intégrité naïves dans sa façon d'aborder l'enseignement. Par exemple, il avait pour élèves un certain nombre de jeunes filles américaines, de celles qu'on envoyait à Berlin pour y cultiver leur allemand, visiter les musées, aller à l'Opéra et, le cas échéant, suivre des leçons de piano avec un professeur célèbre, simplement pour s'amuser et faire

un peu d'esbroufe. Mais non - le professeur Barth ne voyait pas les choses sous cet angle : ses élèves devaient travailler dur et faire de leur mieux.

[46]

- Ce n'est pas moi qui vous aiderai à voler l'argent de votre père ! vociférait-il. Et si vous continuez à passer votre temps au théâtre et dans les bals au lieu d'étudier votre piano, je ne le supporterai pas. Votre père aura de mes nouvelles !

On imagine aisément la tête de ces pauvres filles, après quelques semaines de ce traitement. Pâles, les traits tirés, elles se soumettaient à la corvée fastidieuse des gammes à n'en plus finir.

Evidemment, mon cas était différent. Pour commencer, j'étais trop jeune pour aller au théâtre et au bal, et il n'était pas question pour moi de voler l'argent paternel qui n'existait plus. En outre, j'étais naturellement doué pour le piano ; on pouvait même peut-être qualifier ce don de talent, et Barth en éprouvait quelque respect, j'en avais la conscience aiguë. Au bout de quelque temps, je remarquai que, en fait, il commençait à m'aimer bien. Une lueur tendre dans ses yeux et un sourire timide et presque enfantin éclairaient de temps à autre son visage, d'ordinaire triste et sévère, surtout après une exécution satisfaisante. Mais malheur si j'arrivais mal préparé à une leçon ! Je me lançais et, à la première fausse note, je voyais avec horreur sa longue barbe se hérissier petit à petit à l'horizontale, ce qui signifiait qu'il remontait la lèvre inférieure et la mordait avec rage. Puis, tous les diables de l'enfer se déchaînaient. Il se levait d'un bond, me hurlait des insultes, frappait le piano du poing et disparaissait un moment. Après s'être un peu calmé, il me congédiait sombrement, sans un mot.

Mon autre professeur, Capllonch, était d'un genre tout différent. Encore jeune, la trentaine environ, c'était typiquement un Latin : gai, les yeux bleus et rieurs, la moustache blonde et soyeuse, il témoignait d'un naturel ensoleillé à l'égard de la musique. Lorsqu'il interprétait les classiques, il n'offrait rien de cet air torturé ni de ces démonstrations de « profondeur de sentiment », si prédominants parmi les Allemands et si goûtés par les critiques. Pour lui, la musique était joie pure - et il savait me faire partager cette joie. Nous jouions avec entrain une symphonie de Schumann dans un arrangement pour quatre mains, ou un ou deux quatuors de Beethoven ; après quoi, nous mangions d'excellents chocolats, dont il avait toujours une provision sous la main, et, en guise de joyeux finale, Capllonch jouait un peu de musique populaire espagnole... J'adorais cela !

Malheureusement, cette idylle ne dura pas. Le professeur Barth remarqua mon penchant pour le Majorquin et en onçut tant de jalousie qu'il se débrouilla pour inventer un prétexte qui lui permit d'écarter mon cher Capllonch.

[47]

Il demanda immédiatement à une de ses anciennes élèves, une vieille fille d'âge avancé, Mlle Clara Hempel, de me préparer à ses leçons, selon ses idées à *lui* - autrement dit, de mettre un terme à « cette ineptie de musique dans la joie », en me forçant à prendre mon travail au sérieux et à faire sans relâche des gammes... bref, à me noyer sous l'ennui de la routine.

Je me prenais souvent de découragement, à regarder mes doigts courir sur le clavier, comme si j'avais été là à broser d'énormes dents. Cela n'avait absolument rien de stimulant. « Pourquoi ne cherche-t-on pas à me faire aimer cela ? » pensais-je, me souvenant de ma fameuse protestation quand, à quatre ans, mon père avait tenté de me forcer à avaler une soupe peu ragoûtante. Je n'étais pas plus heureux du répertoire que Barth m'avait choisi, et qui consistait surtout en programmes datant de sa jeunesse et démodés depuis belle lurette. Il m'abreuvait d'œuvres de jeunesse de Mendelssohn ou de morceaux de Schumann (et non des meilleurs), et me concédait de temps en temps une sonate de Beethoven, parmi les plus faciles, et, à mon soulagement, un merveilleux Prélude et fugue de Bach. Ainsi ma vie s'écoulait-elle...

C'était alors la toute fin du XIX siècle, et la ville de Berlin traversait une évolution politique. Les Prussiens (Berlin était *leur* capitale) étaient encore grisés par leur victoire spectaculaire sur la France en 1870. A la suite de cette guerre, le royaume de Prusse était devenu l'Etat dominant au sein d'un puissant empire - cette terrifiante et fatale Allemagne que nous ne connaissons tous que trop. Guillaume, roi de Prusse sénile, était le premier empereur d'une Allemagne avec Berlin pour capitale, cependant que les autres souverains allemands se voyaient transformés, à leur insu, en simples satellites.

Le règne du vieux monarque ne dura pas longtemps. Son fils, Frédéric, héros de la guerre et homme de bien, ne lui survécut que trois mois. Ainsi le trône devint-il libre pour Guillaume II, sinistre empereur dont la mesquinerie et l'ambition tenace allaient briser la longue ère de paix de l'époque victorienne et plonger le monde dans un tourbillon sans fin de tragiques événements.

J'arrivai à Berlin peu de temps après la disgrâce de Bismarck, chancelier du nouveau *Reich*. Guillaume II ne pouvait supporter l'idée de n'avoir été qu'un officier de second plan pendant la guerre.

[48]

Il voulait toute la gloire pour lui seul : il apprendrait au monde de quel bois il était fait. Le grand Bismarck écarté, il avait les mains entièrement libres. D'abord, il lui fallait absolument une flotte puissante, capable d'en finir avec le « Rule Bri-tannia » tant détesté, et ce fut un cousin de mon oncle Siegfried Meyer, le grand constructeur de navires Ballin, un juif, qui l'aida à bâtir cette marine. D'ordre du Kaiser, l'armée devint la caste suprême de l'empire. Cinq ou six régiments d'élite de la Garde étaient en garnison dans la seule ville de Berlin et, lorsque, à chaque coin de rue, je butais sur des officiers en grand uniforme, je n'avais pas de mal à sentir leur arrogance.

Le Kaiser nous maintenait, nous autres Berlinoises, dans une peur constante. Chacun de ses gestes était calculé pour faire sensation. Il fut le premier à employer cette technique, poussée à un si haut point de perfection plus tard par Staline, Hitler et ceux de leur sorte. Un jour, c'était la Triplique qu'il concluait avec l'Autriche et l'Italie - « axe » grâce auquel il croyait en imposer au reste de l'Europe. Une autre fois, tant il était manifestement jaloux du formidable empire colonial de la France et de l'Angleterre, il réussissait, par ses seules menaces, à annexer deux colonies importantes en Afrique occidentale et orientale. Il était perpétuellement sur la brèche et surgissait à l'improviste dans les lieux les plus sensibilisés politiquement. Je me souviens très bien du battage énorme autour de sa visite en Turquie et de son entrée à Istanbul, à

cheval et en atours orientaux, dans l'espoir de se gagner l'ensemble du monde musulman.

A Berlin même, il nous infligeait défilé militaire sur défilé militaire. Le « Jour de Sedan », en commémoration de la bataille du même nom, devint la fête la plus importante de l'empire. Le Kaiser, flanqué de ses cinq gaillards de fils, marchait en pompe jusqu'au *Zeughaus*, le musée de la Guerre, où étaient exposés les trophées capturés au cours des dernières guerres. Mais jamais il ne rendait hommage aux soldats tombés au champ d'honneur. Je me rappelle deux caractéristiques que l'on ne manquait jamais de remarquer : sa main gauche, atrophiée de naissance - malformation qu'il essayait désespérément de dissimuler - et sa fameuse moustache, pointée à angle droit vers le haut et qu'il portait avec une évidente satisfaction. La moitié de la population mâle du pays avait adopté d'enthousiasme la même.

[49]

Il n'était pas sans intérêt d'observer le développement rapide de Berlin devenue, de capitale d'un petit royaume, métropole mondiale. Une longue et large avenue, prolongeant le fameux *Unter den Linden* par la Porte de Brandebourg, fut ouverte à travers le *Tiergarten* (le Jardin Zoologique) jusqu'aux abords de la ville. Des immeubles neufs, des rues nouvelles surgissaient partout. Charlottenburg, naguère modeste faubourg, poussait et se changeait en centre commercial et artistique important, avec de beaux théâtres et des cafés et des restaurants de luxe. Le *Kurfurstendam* se métamorphosait en Champs-Élysées berlinois. La population semblait s'accroître de milliers d'âmes, du jour au lendemain. Même la vieille Académie de Musique, bâtiment modeste mais noble, était jugée inadéquate par le ministère de la Culture et remplacée par une architecture moderne, style prison.

La vie artistique et culturelle de la métropole, aux alentours de 1900, était de premier ordre. Les bons théâtres abondaient ; l'Opéra et le *Schauspielhaus* Royal, voués aux drames classiques, étaient tous deux subventionnés par la cassette privée du Kaiser et voyaient affluer les meilleurs acteurs et chanteurs. L'orchestre de l'Opéra, sous la baguette de Félix Weingartner, donnait des concerts par abonnement qui étaient le clou de la saison.

Mais mon cœur battait pour un autre théâtre : le *Deutsches Theater*, dont le directeur, Otto Brahm, montait les drames de Gerhart Hauptmann, le plus grand dramaturge allemand de l'époque, et donnait d'excellentes représentations des pièces d'Ibsen, de Björnson, de Tolstoï et de bien d'autres auteurs moins connus. J'adorais la troupe de ce théâtre et je me souviens particulièrement de Max Reinhardt, alors acteur de second rang, qui devait bientôt quitter le *Deutches* pour devenir l'un des génies révolutionnaires de la scène.

Il va de soi que la vie musicale, à Berlin, me fascinait plus que tout le reste. La capitale allemande était en passe de devenir rapidement le centre le plus important du monde pour les musiciens désireux de se faire entendre et juger. L'impresario Hermann Wolff rabattait sur Berlin les plus grands chanteurs, pianistes, violonistes et violoncellistes. C'est lui qui plaça à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Berlin le plus grand de tous les chefs : Arthur Nikisch. Les concerts du Philharmonique dirigés par Nikisch devinrent le cœur même de mon expérience et de mon évolution dans le domaine musical.

[50]

Je vivais tout simplement pour eux et avec eux. Tous les dimanches matins, à onze heures, me retrouvaient planté devant les guichets de location de la « Philharmonie », comme on disait, le visage empreint d'inquiétude, tandis que j'essayais d'attirer le regard du tout-puissant Hermann Wolff. Parfois, quand il n'était pas là, l'inquiétude tournait à l'angoisse - mais, Dieu merci, j'ai toujours réussi à m'introduire d'une façon ou d'une autre dans cette *öffentliche Generalprobe* (répétition ouverte au public). Le véritable concert avait lieu le lendemain soir, le lundi, devant l'élite de la société berlinoise, public très élégant, mais moins versé dans la musique et moins enthousiaste que la foule du dimanche matin. Néanmoins, j'étais enchanté si, à l'occasion, quelqu'un avait la gentillesse de m'inviter dans sa loge, le lundi.

Quelle merveilleuse et inoubliable existence, nourrie de musique, s'ouvrait ainsi à moi ! La baguette magique de Nikisch me révélait toutes les symphonies de Beethoven et de Mozart. Son interprétation des œuvres de Tchaïkovski, de Rimski-Korsakov, de César Franck et du jeune Richard Strauss, considérés alors comme des modernes, étaient autant de révélations pour les oreilles sensibles du jeune garçon que j'étais. Jamais, depuis, je n'ai entendu jouer ainsi de la musique. Nikisch était un homme plutôt petit, mais bien fait de sa personne et avec une belle tête. Il était toujours élégamment vêtu et se tenait très droit et immobile en dirigeant ; seule, sa baguette dominait l'orchestre, de ses battements courts mais d'une parfaite précision rythmique. De temps à autre, il levait la main gauche pour mettre l'accent sur une phrase, pointant le petit doigt, où étincelait un diamant, sur tel ou tel musicien. Cette bague sur cette belle main blanche faisait les délices de ses admirateurs berlinois. Il émanait de ce petit homme un pouvoir et un charme si irrésistibles que les femmes tombaient amoureuses de lui et que, moi aussi, je dois bien l'avouer, j'étais totalement envoûté.

Et les solistes de ces concerts ! J'ai entendu Eugène D'Albert jouer le Quatrième Concerto de Beethoven avec une noblesse et une tendresse qui restent dans mon esprit comme le modèle d'interprétation de cette œuvre. Ferruccio Busoni, avec son beau visage pâle de Christ et ses prouesses techniques de diable, était de loin le plus intéressant des pianistes vivants. Lorsqu'il jouait Bach, son toucher surnaturel atteignait tantôt aux sonorités de l'orgue, tantôt à celles du clavecin - combinaison idéale.

[51]

Ses interprétations des œuvres de Liszt étaient incomparables: son tempérament et son absolue maîtrise leur conféraient une importance infiniment plus grande qu'elles ne le méritaient dans la réalité. La fameuse *Campanella*, jouée par lui, devenait une expérience à vous couper le souffle. En revanche, je dois reconnaître que son Beethoven et son Chopin me laissaient complètement froid. A mon grand étonnement, il abordait les dernières sonates de Beethoven dans un esprit de sarcasme, prenait de grandes libertés avec les tempi et le rythme, tandis que son Chopin, toujours techniquement brillant, manquait de la chaleur et de la tendresse si importantes dans ces œuvres. Tout compte fait, Buzoni n'en demeure pas moins une personnalité dominante, un brillant

exemple à donner à tous les musiciens, pour la noblesse avec laquelle il poursuivit une carrière sans compromis, pour le haut niveau auquel il plaça ses propres compositions, et pour sa culture générale, exceptionnelle parmi les artistes.

Le violoniste belge Eugène Ysaye était mon idole. Habitué que j'étais à la réserve ascétique et à l'aristocratie de Joachim, qui usait rarement du vibrato, l'exubérance et la sensualité de ce lion belge m'écrasaient véritablement. Mais je reparlerai de lui par la suite, à l'époque où la Première Guerre mondiale nous rapprocha plus intimement l'un de l'autre.

Autre contribution majeure à mon évolution musicale : Joachim, avec l'intérêt toujours en éveil qu'il me portait, décida de me permettre d'assister aux répétitions de son fameux quatuor, qui avaient lieu dans son appartement. J'étais très fier de cette occasion d'écouter les interruptions et les remarques du vieux maître, à la fois extrêmement instructives, intéressantes et utiles pour moi. Un jour - je rougis quand j'y pense - il m'arriva quelque chose d'inattendu. Les quatre messieurs qui formaient le quatuor - Joachim, Halir, Wirth et Hausmann - répétaient le dernier quatuor de Beethoven depuis deux heures environ. Il faisait terriblement chaud et j'étais assis en plein soleil et dans une position si inconfortable que je m'endormis et qu'ils eurent beaucoup de mal à me réveiller. Le professeur Joachim prit la chose avec sa bonté coutumière, mais j'en gardai de la honte tout un temps.

Pour ce qui est de mes « mondanités » de l'époque, on commençait à me connaître dans les milieux musicaux comme « le talentueux petit Rubinstein » - le protégé de Joachim. En conséquence, beaucoup d'amateurs de musique berlinois s'intéressaient à moi et m'invitaient peu à peu chez eux. Je me souviens particulièrement d'avoir bien aimé la famille Landau.

[52]

Le banquier Wilhelm Landau (aucun rapport avec mes deux beaux-frères du même nom), avait épousé la fille d'un banquier de Lodz, et le couple portait un vif intérêt aux arts. Mme Landau aimait à parler le polonais avec moi, et son mari aimait à m'entendre jouer. Ils m'invitaient souvent à leurs grands dîners auxquels Mme Rosentower, incurablement impressionnée par la richesse, me permettait d'assister. C'est un fait que j'aimais l'excellence des mets, mais aussi que je devais toujours payer mon écot d'un bref récital - sorte d'exploitation très en vogue à l'époque, mais beaucoup plus rare de nos jours, fort heureusement.

C'est à l'un de ces dîners que je rencontrai Lotte Hahn, la sœur de M. Landau. C'était une dame belle et ravissante, de trente-cinq ans environ, excellente pianiste et bien armée pour faire une brillante carrière, n'eussent été sa fortune, son mari et leurs enfants.

Lotte Hahn était parfaitement consciente de mon admiration pour elle (je ne cessais de rougir et d'être affligé de timidité en sa présence), mais elle me traitait de façon adorablement maternelle. Elle finit par s'inquiéter de me voir vivre à ce point en « solitaire », privé de la compagnie de garçons de mon âge, entouré de filles et loin de chez moi. Elle décida donc d'y remédier à sa façon. Son fils aîné, qui avait treize ans et qui était beau et grand, doté des yeux bleus les plus francs du monde, devint grâce à elle mon ami. Un jour, il m'invita à me joindre à son *Lesekränzchen*, sorte de cercle de lecture où l'on se réunissait tous les samedis à sept heures du soir. Kurt et quelques-uns de ses camarades

d'école s'y retrouvaient pour lire des drames classiques en se partageant les rôles. Les parents, chacun à leur tour, offraient leur demeure à ces réunions, avec de savoureux petits soupers. Et moi, je devais entrer dans ce club à titre de membre honoraire, n'ayant ni foyer ni souper à offrir ! Mais Altmann était enchanté par cette idée et, de mon côté, j'en raffolais tout bonnement. Nous lisions le *Faust* de Goethe, beaucoup de Shakespeare dans la traduction parfaite de Schlegel et de Tieck. Le meilleur de l'œuvre de Kleist, de Schiller et de Lessing. Nous avons même lu toute l'*Orestie* d'Eschyle et l'*Œdipe Roi* de Sophocle - mais pas d'Aristophane, ni aucun des modernes. Mme Hahn nous envoyait, Kurt et moi, voir certaines de ces pièces au *Schauspielhaus*, où j'eus la chance de suivre un cycle des drames de la série des rois de Shakespeare, magnifiquement joués.

[53]

Conçu comme un organisme autonome, notre petit cercle était mené très professionnellement. Tout le monde votait pour savoir à qui reviendrait tel ou tel rôle, et le résultat du scrutin était accepté sans appel. Aucune récrimination n'était tolérée, si bien que, à la fin, chacun de nous devint une sorte de prototype dramatique bien distinct. Naturellement, Kurt jouait les héros nobles à la perfection ; il n'aurait pu être autre chose. Puis, venaient Franz Pariser, gaillard à la voix chevrotante et aux yeux rieurs, pour les rôles comiques, et le frère Paul Heinitz à la douce voix, éternellement condamné aux rôles féminins, à sa grande consternation. Hugo Perls, aujourd'hui marchand de tableaux à New York, jouait les pères nobles de façon très convaincante ; à l'époque, il portait un appareil dentaire, avantage qui nous impressionnait beaucoup et nous donnait conscience de son importance. Pour mon enchantement, on m'élisait toujours pour les rôles de traître. Comme j'adorais me frayer un chemin dans le sang et le meurtre jusqu'au trône de Richard III ! Et quelles belles occasions de grimacer m'offrait le rôle de Méphistophélès ! Quel délice, de baisser la voix jusqu'au chuchotement venimeux de Iago !

Je ne manquais jamais d'admirer la retenue et la discipline de mes jeunes collègues : pas de louanges ni d'applaudissements pour telle ou telle interprétation, rien qu'un hochement de tête d'approbation polie. Parfois, après un souper animé, des parents me demandaient de me mettre au piano ; j'accueillais avec joie cette occasion de les remercier dans ma modeste mesure de leur hospitalité.

Le directeur tacitement admis de notre groupe de lecture était Richard Fuchs, garçon remarquablement intelligent. A quatorze ans, il parlait comme un vieux professeur, avec un sérieux terrible et parfaitement à propos. Il devint par la suite avocat et célèbre à ce titre.

Lotte Hahn aimait aussi beaucoup à jouer de la musique de chambre, et ce fut elle qui m'initia à Brahms en jouant, un après-midi, deux de ses quatuors avec piano, celui en *la* majeur et celui en *ut* mineur, en compagnie d'un très bon ensemble. Il est impossible de décrire mon enthousiasme à l'audition de cette musique. Remarquant mon émotion, elle me pria de rester après le départ des autres et me joua certaines œuvres de Brahms pour le piano, ce qui m'aida à aimer et à mieux comprendre encore ce compositeur.

A dater de ce jour, je fus littéralement hanté par Brahms. Je voulais absolument connaître tout ce qu'il avait écrit ; au lieu de travailler les morceaux

pour mes leçons de piano, je lisais avec extase toutes les œuvres de ce compositeur qui pouvaient me tomber sous la main.

[54]

J'achetais à crédit les petites partitions; j'aurais volé de l'argent pour me les procurer. Si quelqu'un voulait me faire un cadeau, il fallait que ce fût de tel ou tel arrangement à deux mains d'une symphonie, ou d'un volume de *lieder*, ou de la musique de chambre écrite par ce maître bien-aimé. Le pauvre Altmann qui, je le soupçonnais, n'avait pour vivre que l'argent de mes leçons, se ruinait pour m'offrir certains arrangements très coûteux. Je forçais la chère vieille Mlle Hempel à passer des leçons entières à jouer des symphonies de Brahms à quatre mains. Je n'oublierai jamais l'ahurissement du professeur Barth, le jour où je lui déclarai que je voulais apprendre le Concerto pour piano en *ré* mineur, opus 15.

- Comment, comment ? s'exclama-t-il. Tu es fou, mon garçon... C'est une œuvre formidable, beaucoup trop difficile pour toi !

N'empêche que j'ai ainsi découvert que le véritable amour ne connaît pas d'obstacles. Une semaine plus tard, je jouais le Concerto, à la satisfaction stupéfaite de Barth.

Ma vie mondaine s'élargissait rapidement, et dans beaucoup de domaines très divers. Extroverti de naissance, je n'éprouvais aucune difficulté à établir des relations avec différentes sortes de gens - des gens qui se mouvaient dans un monde différent. Un jour, Joseph Joachim me présenta à une famille des plus intéressantes ; le professeur Engelmann était doyen de l'Institut de physiologie de l'université de Berlin. Sa femme était une pianiste connue, Emma Brandes, l'une des meilleures élèves de Clara Schumann. Elle avait abandonné sa carrière après son mariage, mais j'ai souvent eu l'occasion de l'entendre jouer et d'exécuter avec elle des morceaux pour deux pianos. Ils avaient plusieurs enfants ; le cadet, Hans, un gros garçon blond de mon âge, se prit très vite d'amitié pour moi, et ainsi, en peu de temps je devins pratiquement un membre de la maisonnée.

Les Engelmann vivaient à l'intérieur même de l'Institut et en occupaient tout le devant. Dans l'énorme salle de musique, flanquée de deux pièces plus petites emplies de livres, les deux pianos à queue de concert Bechstein avaient vraiment l'air de nains. Hans avait une salle de jeux pour lui seul, avec un train électrique en miniature, parfaitement reproduit, qui courait à travers toute la chambre, et nous adorions nous en amuser. Kurt m'initia également aux romans d'aventures de Karl May, que je dévorais gloutonnement, et je lui rendis la pareille avec Jules Verne.

[55]

Je pourrais ajouter que les Engelmann étaient venus à Berlin après avoir quitté Utrecht, en Hollande, où ils jouissaient de la même situation et où Brahms avait été leur invité à plusieurs reprises. Le Quatuor pour cordes en *si* bémol est dédié au professeur Wilhelm Engelmann - véritable « titre de gloire », dirais-je.

Je me sentais heureux en leur compagnie, personnellement et musicalement. Je me souviens avec plaisir des bons petits repas pris chez eux, de la grosse lampe surplombant la table du repas, de l'excellent fromage de

Hollande, du café très fort, mais aussi et surtout, du ton intellectuel des conversations, si différent des bavardages et commérages habituels. Chez eux, je fis la connaissance d'un peintre suisse, un certain M. Phillips, homme charmant et talentueux, qui devait plus tard peindre mon portrait. Il est surtout connu pour une gravure pleine de sensibilité, représentant Robert Schumann.

Une autre famille encore joua un rôle important au cours de mes premières années à Berlin : le professeur Georg Salomon, sa femme et ses fils, Richard et Fritz. Le professeur Salomon était le médecin de famille des Rosentower, et son titre de professeur était purement honorifique. C'était le meilleur des hommes - douceur de parole, joues vermeilles - et un fervent, un passionné de musique, très bon pianiste lui-même. Appelé un jour pour me soigner à la suite d'un dérangement gastrique mineur, il s'attacha immédiatement à moi, et je trouvai bientôt dans sa maison une atmosphère propre à réchauffer le cœur. Sa famille était typique de la grande bourgeoisie juive allemande... moins juive que les juifs polonais, plus patriote que les Allemands eux-mêmes. Ils s'étaient fait une solide place dans la communauté, étaient très hautement respectés pour leur intégrité et leur honorabilité et contribuaient par tous les moyens en leur pouvoir au bien-être de leurs concitoyens. Il a fallu un sadique et un fou dangereux tel que Hitler pour détruire un actif aussi inappréciable au sein du peuple allemand.

Le professeur Salomon adorait jouer à quatre mains avec moi. Un jour où j'étais couché avec une assez forte fièvre, *Frau* Rosentower l'appela à mon chevet. Il m'ausculta, prit mon pouls brièvement et déclara avec un sourire :

- Ce n'est rien. Une bonne petite rougeole.

Sur quoi, il me demanda avec beaucoup d'intérêt :

- Quel tempo adoptez-vous pour la Toccata pour orgue en *fa* majeur de Bach ?

[56]

Et il me montra la partition, qu'il avait pris soin d'apporter avec lui. Puis, Mme Rosentower s'étant esquivée, il me tira du lit, me planta devant mon piano droit et, par Dieu ! nous nous jetâmes avec délices dans l'exécution de la Toccata, à l'étonnement de tous.

Chez lui, après un agréable dîner, souvent toute la famille me suppliait de jouer des concertos de Mozart. Il me fallait les déchiffrer à vue, et c'était touchant de voir ces quatre personnes écoutant, des larmes dans leurs yeux pleins d'une douce émotion.

La vie chez les Rosentower était morne. Les filles de la maison étaient pour ainsi dire invisibles. De temps en temps, le son d'un violon provenant de la chambre d'Eisa parvenait à mes oreilles, ou alors je sursautais à un couac terrible du violoncelle d'Alice. Quant à Mme Rosentower elle-même, inaltérablement digne, elle aimait à déambuler lentement à travers les pièces, hochant la tête à chaque pas comme un pigeon.

Pourtant, un matin, les choses prirent des couleurs plus brillantes. On annonça l'arrivée d'un nouveau contingent « d'hôtes payants » et, le lendemain, à ma joie, trois nouvelles jeunes dames furent admises dans le cercle intime de la maisonnée Rosentower. Deux d'entre elles venaient d'Amérique - l'une de Boston, l'autre de Philadelphie ; j'ai oublié l'origine de la troisième. On donna les meilleures chambres de l'endroit aux deux Américaines, juste sur le hall

d'entrée ; la troisième, à mon regret, prit la mienne, et je fus relégué dans une pièce plus petite, avec à peine assez de place pour mon piano. Déjà paresseux de nature et buté dans mon aversion pour les exercices, j'allais être entraîné vers le désastre par ce changement. A partir de ce jour, à peine si je touchais à mon piano ; en revanche, je jouais beaucoup sur le grand piano du salon, situé exactement de l'autre côté du vestibule par rapport aux Américaines, dans l'espoir d'attirer leur attention.

J'avais toujours éprouvé le besoin secret d'une audience et ce besoin se manifestait d'autant plus, en l'occurrence, que la jeune fille de Boston avait éveillé en moi un intérêt tout spécial. Mlle Bertha Drew était tout à fait ravissante à voir : c'était une brunette sans excès, avec une douce chevelure brillante, des yeux bruns et une peau très blanche. Elle avait le sourire le plus enchanteur du monde. Lorsqu'elle souriait, ses lèvres s'entrouvraient, dévoilant des dents parfaites, et deux fossettes apparaissaient sur ses joues.

[57]

Elle fermait alors également les yeux à demi. C'était irrésistible ! Et, je le jure, tout cela était parfaitement naturel. Elle s'habillait simplement, avec un goût parfait, et n'utilisait aucun maquillage.

Je ne tardai pas à découvrir, à mon ravissement, qu'elle était sensible à la musique. Diplômée du Collège de Radcliffe et fière d'être de la Nouvelle-Angleterre, elle me racontait des choses merveilleuses sur la vie musicale à Boston, avec son « Symphony Hall » et son orchestre fameux. Quelques années plus tard, j'ai découvert par moi-même que chacun des mots qu'elle avait dits était vrai.

Il n'est pas surprenant que j'aie essayé d'attirer son attention. Et un matin, ô bonheur, j'y parvins. Elle entra dans le salon, silencieusement, pendant que je jouais ; elle s'assit et écouta intensément. A dater de ce jour-là, elle devint mon public quotidien et ma compagnie. On imaginera aisément la ferveur avec laquelle je l'initiai à Brahms, au grand Schumann des Fantaisies, de la *Kreiseriana* et des Etudes Symphoniques, comme aux quelques morceaux de Chopin que j'étudiais à l'époque. Mais, le plus souvent, je m'adonnais à ma passion de jouer des transcriptions de chants, des extraits de symphonies et d'opéras - le tout à la joie de mon auditrice, mais au détriment de mes progrès techniques. Je voyais maintenant si constamment la barbe du professeur Barth hérissée à l'horizontale que ses cours devenaient une vraie souffrance !

Mlle Drew avait pourtant une bonne influence sur moi. Au cours de nos longues promenades au *Tiergarten*, elle me faisait des remontrances, me rappelant mon talent et les obligations que cela m'imposait, sans oublier le brillant avenir qui m'attendait. J'adorais nos petits thés douilletts dans sa chambre ; les deux jeunes filles l'avaient transformée en un charmant petit salon, lui donnant un style américain - « comme à la maison », disaient-elles. Elles avaient épinglé au mur un drapeau américain en miniature, flanqué des oriflammes de leur collège ; il y avait des fleurs sur les tables, des photos de leurs parents et d'elles-mêmes en toge et costume d'étudiantes diplômées. La pièce était toujours méticuleusement propre.

Tout cela paraît trop beau pour être vrai. Et cependant la médaille avait son revers. Comme mon attachement pour Mlle Drew ne cessait de grandir, j'essayais d'ignorer qu'elle avait autre chose à faire. « En fait, on l'avait envoyée

à Berlin pour améliorer son allemand, visiter les musées, sortir dans des réunions, aller au théâtre et autres distractions, et aussi pour rencontrer des gens.

[58]

D'un autre côté, moi, j'étais supposé m'enterrer dans mon travail ; ma routine quotidienne était bourrée des longues heures de classe matinales avec Altmann, de deux heures d'exercices (?), de différentes leçons et autres corvées à la *Hochschule*, plus Mlle Hempel et, deux fois par semaine, le redouté professeur Barth. On peut ajouter à cela mes activités mondaines, le *Kränzchen* et les quelques concerts auxquels il fallait que j'assiste. Comment et quand aurais-je pu trouver du temps pour Mlle Drew ? Cela se révéla être un problème majeur.

Je commençai à négliger beaucoup de mes obligations, car il devenait difficile de me concentrer sur mon travail. Quand il arrivait que Mlle Drew soit invitée à l'extérieur, à dîner ou à aller au théâtre, et que je devais rester à la maison, la vie me semblait triste et dépourvue d'intérêt. De toute évidence, Mme Rosentower remarquait le changement survenu en moi, mais préférait l'ignorer.

Ce fut à peu près à cette époque qu'un brillant et jeune violoniste viennois vint à Berlin et conquiert la métropole en trois magnifiques concerts. Notre maisonnée tout entière était en extase et notre Mlle Eisa tomba désespérément amoureuse de lui. Je ne sais comment elle s'y prit, mais elle trouva moyen de rencontrer cet artiste. Son nom était Fritz Kreisler. A ce moment-là, sa réputation personnelle n'était point trop bonne. Le bruit courait que c'était un joueur, qu'il s'adonnait à la boisson et que sa moralité était plutôt relâchée. N'empêche qu'il jouait divinement, avec une tonalité de velours, une technique à faire dresser les cheveux, un charme et un piquant uniques. Il possédait également une excellente tenue en scène. A mes yeux, si étrange que cela puisse paraître, Kreisler a toujours évoqué l'image idéale (inatteignable, même en rêve), du violoniste de brasserie ; l'espèce de suprême impeccabilité avec laquelle il abordait un concerto de Bach ou de Beethoven me faisait penser, malgré moi, à l'exécution d'une valse de Johann Strauss. C'était trop chic. Il atteignait incontestablement au summum de lui-même dans ces courts morceaux élégants de sa composition et que nul n'a égalés depuis.

L'amour d'Eisa imprégnait si bien toute l'atmosphère de la maisonnée que les dames Rosentower vivaient dans un état voisin de l'hystérie. Elles chuchotaient entre elles, s'inquiétaient à chaque instant de savoir s'il y avait du courrier et leur conduite, en général, frisait la folie.

[59]

Cet état de choses atteignit finalement à son apogée. Un jour, Mme Rosentower pria tous les locataires de sa pension d'aller dîner dehors : elle devait recevoir des invités ce soir-là, strictement « en famille », et avait besoin d'une intimité absolue. Quant à moi, on devait me servir dans ma chambre. Notre curiosité, il va de soi, était piquée au vif et nous décidâmes de découvrir le pot aux roses. Naturellement, on m'assigna le rôle d'espion, puisque j'étais le seul autorisé à rester là. Ce ne fut pas une mince affaire que de démasquer

l'identité des fameux invités. Mais je parvins à mettre le doigt sur le fin mot de toute l'affaire. M. Fritz Kreisler était le seul et unique invité. L'invitation à dîner était tout simplement une conspiration destinée à prendre au piège le grand violoniste pour Elsa. Rien d'historique, qu'on sache, n'en sortit : Kreisler épousa, beaucoup plus tard, une femme dotée d'un fort caractère, qui sut le guérir du jeu et de la boisson et qui l'aida beaucoup dans sa carrière ; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'Elsa eût fait une épouse plus séduisante pour lui. Le seul souvenir qui demeura de cette triste histoire fut un cadeau de Kreisler à Elsa - une petite broche dorée représentant un violon, avec les initiales « F. K. » gravées au dos. La pauvre Elsa la portait toujours sur son cœur.

J'allais de plus en plus au concert, à l'époque. Le fameux Hermann Wolff avait établi une liste de musiciens et d'étudiants parmi lesquels puiser pour emplir la salle, qui était rarement comble. Comme je figurais sur cette liste, j'avais presque toujours des billets. Pourtant, un soir, j'eus le privilège d'une place pour entendre D'Albert, dans un récital pour lequel tout était complètement loué au Beethoven Hall. Il joua merveilleusement, surtout la Toccata en *fa* majeur de Bach, arrangée par lui-même, et l'Appassionata. A la fin du programme, en me voyant applaudir et crier « Bravo ! », M. Wolff me saisit le bras et me dit :

- Venez, je vais vous présenter au maître.

La loge était pleine de gens et nous eûmes beaucoup de mal à nous frayer un chemin à travers la foule jusqu'au pianiste, en sueur mais heureux. Après quelques mots d'éloge, Hermann Wolff me présenta au grand homme.

- Et voici le jeune Rubinstein, dit-il.

D'Albert demanda, avec un soupçon d'ironie :

- Un jeune Rubinstein ? De nom, ou de talent ?

Wolff répondit sérieusement:

[60]

- Les deux.

Le pianiste éberlué me jeta un coup d'œil, sourit et s'exclama:

- Prouvez-le, jeune homme ! Allons sur scène. Je veux vous entendre jouer!

Avant de savoir ce qui m'arrivait, je me retrouvai assis au piano, en train de jouer les deux Rhapsodies opus 79 de Brahms A part D'Albert lui-même, l'auditoire se composa d'abord de ses amis, parmi lesquels Engelbert Humperdink, le compositeur de *Hansel et Gretel*, et quelques autres personnes intéressantes. Mais, bientôt, des gens du public, encore occupés à récupérer leur chapeau et leur manteau au vestiaire, en entendant de la musique venir de la salle, se ruèrent dans l'espoir d'un autre « bis » supplémentaire. Troublés à la vue d'un jeune garçon jouant pour D'Albert, ils restèrent pour écouter. Quand je m'arrêtai, les bruyants applaudissements de ce public inattendu me donnèrent l'illusion que c'était moi qui venais d'achever mon propre concert.

D'Albert m'étreignit en disant:

- Oui, vous êtes un vrai Rubinstein !

Je pris congé dans un rêve. Sur le chemin du retour, tout joyeux, M. Wolff me conta la triste petite histoire qui suit.

- Ossip Gabrilowitsch, brillant jeune pianiste, futur chef d'orchestre de l'Orchestre Symphonique de Détroit et gendre de l'écrivain humoriste Mark Twain, éprouvait apparemment beaucoup de peine à s'imposer vraiment au difficile public berlinois. Etant ambitieux et travaillant dur, il prépara un bon programme pour le nouveau concert qu'il devait donner, et pour lequel M. Wolff réussit à remplir la salle, à grand renfort de publicité supplémentaire.

- Là-dessus, me raconta M. Wolff, notre jeune Gabrilowitsch s'avance sur scène, avec des airs de héros conquérant, débordant d'ardeur et de la plus belle humeur. Mais, hélas, en saluant, son regard tombe sur un homme assis au dernier rang: Ferruccio Busoni, le redoutable maître incontesté de tous! Le cœur d'Ossip faillit s'arrêter. Il se mit à jouer comme un débutant, et le pire fut que le public le remarqua. Ne restait plus que l'ultime espoir des « bis ». Busoni parti, peut-être recouvrerait-il ses esprits. Mais à son grand désespoir juste au moment où il attaquait son premier « bis », il vit Busoni s'avancer vers la scène. Il lui lança un regard de supplicé - et... ce n'était pas du tout Busoni, rien que quelqu'un qui lui ressemblait...

[61]

M. Wolff m'avait raconté cette histoire avec entrain et allégresse, en soulignant le contraste qu'elle offrait avec ma réaction devant D'Albert ce soir-là.

- Vous irez loin, si vous travaillez, ajouta-t-il.

A la pension, l'anxiété causée par l'heure tardive de mon retour se transforma en triomphe, après que j'eus narré l'événement.

6

Peu de temps après l'épisode avec D'Albert, Joachim décida de me présenter au public. Il allait organiser un concert dans la grande salle de la *Hochschule* ; je jouerais le Concerto en *la* majeur de Mozart, et il dirigerait lui-même l'orchestre.

La nouvelle était sensationnelle. Mais le professeur Barth avait - agréable perspective - d'autres plans en réserve : il voulait que je joue d'abord le même concerto en guise de répétition générale, au cours d'un concert symphonique à Potsdam, avec le professeur Kulemkampff, mon maître d'harmonie, au pupitre. J'aimais bien Potsdam, ce Versailles allemand, avec ses beaux châteaux, surtout Sans-Souci, le palais que Frédéric le Grand s'était fait bâtir et où il avait donné jadis ses fameux concerts, jouant lui-même de la flûte en virtuose professionnel.

Ainsi donc, un soir d'hiver, le professeur Barth et moi, nous prîmes le train pour Potsdam. Pendant toute l'heure de trajet, Barth me donna ses dernières instructions, comme un entraîneur de boxe.

- Quand tu arriveras sur scène, salue très bas le public, puis brièvement l'orchestre. Règle ton tabouret de piano de façon à t'assurer le contrôle parfait de tes mouvements. Ne regarde pas le public. Concentre-toi sur ce que tu vas jouer avant de faire signe au chef de commencer.

Ce n'était pas tout.

- Attention à ta pédale. Ne fais pas de grimaces, ne chante pas pendant que tu joues, ne change jamais de doigté - cela pourrait t'occasionner des ennuis...

Et mille autres choses encore. J'étais terrifié. La salle de concert m'apparaissait tout à coup comme l'ancre d'un lion où, au moindre faux mouvement, je serais mis en pièces.

[62]

Les choses tournèrent tout différemment. Je fus accueilli par de forts applaudissements, en partie à cause de mon jeune âge, mais surtout du fait de la présence de mes amis. (La petite bande des Rosentower et de la pension était venue avec quelques autres assister à mes débuts à Potsdam.) Cela me donna du cœur et, tout en essayant du mieux que je pouvais de suivre au moins certaines instructions de Barth, je ne donnai pas une trop mauvaise interprétation du Concerto, même si elle fut un peu sèche et qu'elle sentît encore sa classe.

Il y eut une ovation formidable ; le public criait en réclamant un « bis ». Mon professeur, terriblement nerveux, était demeuré en coulisses. Tranquillisé et satisfait, il me dit de jouer *Le Duo - une Chanson Sans Paroles* de Mendelssohn. A partir de cet instant, complètement détendu et grise par ma victoire, j'oubliai tous ses avertissements et attaquai le morceau en souriant à mes amis et pensant à tout sauf à la musique. Soudain, bing ! catastrophe ! Vide complet dans ma tête ; impossible de me rappeler une seule note. Je savais seulement que le morceau était en *la* bémol et, sans marquer un temps d'arrêt, le cœur glacé, je commençai donc à improviser. Je me lançai dans un thème en *la* bémol, cela oui, mais qui n'avait rien à voir avec Mendelssohn. Après quelques modulations, j'inventai un second sujet, en mineur, pour faire contraste, l'exploitai un temps, puis revins au *la* bémol romantique. La coda fut un arpège délicat, joué pianissimo avec la pédale douce.

L'enthousiasme fut le même que précédemment, et pour cause : le public ne connaissait pas le morceau original. J'avais eu de la chance, et pourtant j'osais à peine saluer ; tremblant de peur, je retournai en coulisses, prêt au massacre. Eh bien, même aujourd'hui, je ne suis pas encore remis de la surprise ! Je vis le professeur Barth, au lieu de brandir la hache, s'avancer l'air tout heureux, me serrer les mains et s'exclamer, les yeux brillants :

- *Teufels Junge...* gamin du diable ! Tu es un gredin... mais génial ! Je n'aurais jamais pu faire ce tour de passe-passe, même dans l'autre monde !

Deux semaines après, je jouai ce même concerto de Mozart à la *Hochschule* avec le professeur Joachim. Cette fois je me sentais l'âme d'un vétéran. Je parvins à suivre les recettes de bonne et correcte tenue de Barth, sans aucune peine et sans restriction. Je les trouvai même soudain excellentes, et je les recommandai à tous les pianistes. Mon concerto se révéla bien meilleur qu'à Potsdam : je le jouai avec beaucoup plus de chaleur et de liberté, et Joachim accompagna magnifiquement. Lorsque nous saluâmes, il m'embrassa sur les deux joues devant le public. Ce fut pour moi un jour mémorable.

[63]

Ces deux concerts furent un heureux stimulant. La vie devint plus attrayante ; je commençai à travailler mieux et à me concentrer plus sur mes cours. Il fut décidé que, l'année suivante, je donnerais un concert en soliste - programme : deux concertos avec l'Orchestre Philharmonique de Berlin, et

quelques morceaux en solo entre les deux. Bref, une énorme histoire. Mais cela me transportait et ce fut alors que je découvris un trait caractéristique de ma nature - une capacité à ne travailler bien que s'il y a à cela une raison spéciale, comme un concert, ou, plus tard, comme mes enregistrements. Je me suis aussi rendu compte, après mes concerts, de la vérité du vieux dicton : « Le succès appelle le succès. » L'atmosphère qui m'entourait changea subtilement. Par exemple, mes plats préférés apparaissaient plus fréquemment sur la table des Rosentower, la barbe du professeur Barth reposait plus paisiblement sur sa poitrine, et Alice elle-même traitait son violoncelle avec plus de clémence. Gain, également, sur le plan sentimental : Mlle Drew m'accordait plus de temps et son sourire devint plus tendre.

Ce fut à peu près vers cette époque que j'entendis Jacques Thibaud pour la première fois, et je n'oublierai jamais son interprétation du Concerto en *sol* mineur de Bruch. Il arrivait à faire, de ce joli morceau sans prétention, un chef-d'œuvre. Il joua le second thème du premier mouvement avec une tendresse telle que les larmes m'en vinrent aux yeux. Je me précipitai dans la loge des artistes pour le rencontrer et le remercier, et ce jeune homme élégant, séduisant et déjà célèbre, fut assez gentil pour m'inviter, moi, gamin de douze ans, à déjeuner. Nous sommes devenus très liés par la suite, et notre amitié a duré jusqu'à sa fin tragique dans un accident d'avion en 1953.

Il y eut d'autres artistes qui m'impressionnèrent beaucoup également : Teresa Careno, avec ses allures de Walkyrie, jouant le concerto de Tchaïkovski avec la force et l'emportement de deux hommes ; le pianiste français Edouard Risler, merveilleux interprète des sonates de Beethoven ; Busoni, exécutant de façon fracassante un concerto de Liszt comme s'il s'était agi d'un jeu d'enfant ; Gabilowitsch, tendre et romantique dans le concerto de Schumann ; Artur Schnabel, frais émoulu de Vienne où il avait étudié avec Leschetitzky, faisant ses débuts à un concert dirigé par Nikisch. (Les musiciens aimèrent son jeu ; mais les critiques et le public le trouvèrent raide et plein de soi. Il lui fallut dix ans pour vaincre la résistance des Berlinoises.)

[64]

Ma vie musicale personnelle s'enrichit de l'intérêt croissant que me portait Emma Engelmann. Cette grosse petite dame d'une cinquantaine d'années avait toujours l'air d'être comprimée à mort par un de ces fameux vieux corsets d'antan. Mais, terriblement active, elle galopait perpétuellement au lieu de marcher. Elle avait un visage rond, avec une paire d'yeux vifs et aigus. Et quelle merveilleuse pianiste ! Elle jouait avec une simplicité totale et une intensité intérieure - rien de la puissance d'une Careno, mais rien non plus de « l'émouvant » de tant de femmes pianistes. Nous nous jouions beaucoup de Brahms et de Schumann entre nous. Et, parce qu'elle avait eu des rapports directs et personnels avec ces deux compositeurs, elle pouvait partager avec moi bien des choses, connues de peu de gens, à propos de ces maîtres.

Ses anecdotes sur la grossièreté et l'esprit de Brahms m'amusaient particulièrement. Par exemple, j'aimais beaucoup celle sur le grand connaisseur en vins qui l'avait invité à dîner.

- Voici le Brahms de ma cave, dit-il à ses invités, en exhibant une bouteille couverte de poussière et en versant un peu de vin dans le verre du maître.

Brahms regarda tout d'abord la couleur du vin, puis en huma le bouquet, enfin en but une petite gorgée et reposa le verre sans dire un mot.

- Il ne vous plaît pas ? demanda l'hôte.

- Hum, marmonna Brahms. Mieux vaudrait amener votre Beethoven !

L'amitié de Mme Engelmann avec Brahms me devint une source précieuse de renseignements sur sa façon de jouer du piano, les tempi qu'il utilisait dans ses œuvres ou ses remarques concernant la manière dont elle interprétait certaines de ses compositions. J'appris ainsi beaucoup de choses sur les Variations et Haendel, la Sonate en *fa* mineur, opus 5, les dernières œuvres pour piano, et la musique de chambre. La description qu'elle faisait de son jeu était des plus instructives. Il interprétait, disait-elle, les grandes lignes, ne prêtant guère d'attention aux détails. Parfois, quand l'humeur n'y était pas, il jouait abominablement mal, tapant des douzaines de fausses notes, cognant et faisant un gâchis de passages entiers. Non qu'il n'y mît pas de sentiment, mais il fuyait la *sentimentalité* comme la peste. Joachim me raconta aussi d'autres choses passionnantes; il savait, évidemment, tout ce qui valait la peine d'être su à propos de Brahms.

[65]

Quant à Schumann, elle me révéla beaucoup de détails intéressants sur les rapports musicaux qui existaient entre sa femme et lui. Emma Engelmann avait été une des élèves favorites de Clara, et j'en venais à me demander jusqu'à quel point la grande Clara n'avait pas imposé son « interprétation » personnelle des œuvres de son mari. Clara Schumann survécut à son mari pendant beaucoup d'années, poursuivant sa carrière de pianiste de concert. Et là gisait le danger. Le contact continu avec des publics exigeants, la répétition fréquente des mêmes programmes étaient aptes à introduire des changements, voire des distorsions dans la conception originale d'une œuvre. Et Clara était une femme très énergique. Je ne pouvais m'empêcher de retrouver son influence dans beaucoup des compositions de Schumann pour le piano. Les brusques changements d'humeur, le fréquent assemblage de courtes pièces sans aucun rapport entre elles dans la même œuvre, et surtout l'emploi exagéré de passages au staccato rythmé trahissent l'apport personnel de Clara. Tous ces éléments sont en effet caractéristiques de sa propre nature musicale. Je n'ai jamais osé en dire un mot à Mme Engelmann. Elle jouait Schumann vraiment merveilleusement ; je n'oublierai jamais sa noble, tendre et poétique interprétation du Concerto en *la* mineur.

Mes leçons avec M. Altmann devenaient de plus en plus passionnantes ; souvent, à la fin de nos longues « séances », un ou deux de ses amis venaient le voir, et il me permettait de rester et d'écouter leur conversation fascinante. L'un d'entre eux était le docteur Alfred Kerr, le critique dramatique tant redouté du journal *Der Tag*. Il avait un style bien à lui, fait de phrases courtes et hachées ; chaque mot portait comme une balle de revolver. Son apparence personnelle était également frappante. Son monocle vissé à l'œil gauche, sa cravate noire nouée deux fois autour du cou et cachant le genre de col blanc empesé qu'on appelait *Vatermörder* lui donnaient l'aspect d'un dandy de 1830.

Autre visiteur assidu, encore plus redouté que Kerr, mais pour des raisons tout à fait différentes : Maximilian Harden. Il était né à Posen, de parents juifs, sous le nom de Max Witkowski, et avait adopté par la suite le pseudonyme de

Harden, après être « monté » à Berlin, où il publiait un hebdomadaire politique: le *Zukunft*.

[66]

Ce journal, totalement obscur au début, s'éleva jusqu'à une position unique dans la presse allemande, du fait que Harden disait la vérité à ses lecteurs, et rien que la vérité. Comme chacun le sait, cela demande un certain courage ! Peu après ma rencontre avec lui, il se lança dans une aventure politique sans précédent; il s'en prit au Kaiser lui-même, au point que celui-ci fut forcé de le poursuivre en diffamation. Au procès, Maximilian Harden n'eut pas de difficultés à réfuter les accusations portées contre lui ; mais l'ami intime du Kaiser, le prince Philip Eulenberg, fut poursuivi à son tour et convaincu d'homosexualité, chose alors illégale en Allemagne, et expulsé du Reich. Peu de temps auparavant, pour la même raison, un autre ami du Kaiser, le célèbre magnat de l'acier, Krupp, s'était suicidé de façon spectaculaire à Capri. Le Kaiser n'eut rien de plus pressé que de désavouer le prince et sa clique dans une déclaration officielle, où il prétendait qu'ils avaient profité de la confiance qu'il leur accordait. L'affaire sombra dans l'oubli, mais le triomphe revint à Harden et à son *Zukunft*. Altmann, Kerr et tous mes amis juifs exultaient. J'étais très content aussi, sans toutefois être pleinement conscient du sens et de la portée exacte de cette histoire.

L'empereur perdait une bonne part de sa popularité. Ses initiatives politiques provocantes, entraînant de graves dangers pour la paix, commençaient à être vivement critiquées : les gens en avaient assez des parades militaires, de l'insolence des Junkers prussiens et de l'arrogance de la clique militaire.

Le leader socialiste August Bebel, ami du grand Français Jaurès, et magnifique orateur, gagnait de plus en plus d'audience dans le pays. Le Parti socialiste devenait une puissance avec laquelle on devait compter. Afin d'écarter du trône le danger créé par cette situation et de dégonfler le mécontentement croissant du peuple, le Kaiser résolut de prendre des mesures vigoureuses contre la province de Poznan, antique berceau de la Pologne, qui vivait sous la férule allemande depuis le Partage. Ce genre de tactique n'offrait rien de nouveau ; depuis longtemps on multipliait les efforts pour germaniser cette province entièrement polonaise. Par décret officiel, Poznan devait être appelée *Ostmarken* (la Marche de l'Est) ; la population était constamment harcelée par des mesures mesquines et vexatoires, dont le seul effet était de changer en haine son antagonisme naturel.

Le sentiment du Kaiser était donc qu'il était temps de passer à des mesures draconiennes, pour briser la résistance des Polonais.

[67]

La Diète prussienne vota une loi d'expropriation visant la propriété terrienne polonaise ; des colons allemands furent aidés et encouragés à acheter de vastes domaines à des prix ridiculement bas, arbitrairement fixés par des commissions de Colonisation. Le Kaiser ordonna la construction d'un château royal au cœur même de la ville de Posen - hideuse bâtisse de style néo-

gothique, mélange de forteresse et de prison, vrai déshonneur pour l'antique capitale.

Les Polonais n'en relevèrent pas moins le gant. Ils disposaient, il est vrai, d'un atout naturel : leur taux de natalité élevé. Catholiques fervents, ils engendraient beaucoup plus d'enfants que leurs oppresseurs et que n'importe quel autre pays d'Europe - les Allemands les appelaient souvent, par dérision, *Polnische Karnickel* (lapins polonais, en argot). Mais ce n'était pas suffisant. Ce peuple insouciant, dépensier, enjoué, produisit du jour au lendemain, des économistes de premier ordre. Afin de lutter contre l'offensive allemande, le clergé, les paysans et les propriétaires terriens mirent en commun leur argent, ouvrirent des banques et d'autres organismes de crédit et, ainsi bien armés, réussirent à acheter deux fois plus de terre (souvent sous des noms allemands d'emprunt) qu'ils n'en avaient perdue entre les mains des colons. La province entière se divisa en deux groupes fanatiquement hostiles ; on pouvait vivre avec l'un ou l'autre, mais non avec les deux ensemble.

Ma réaction personnelle à cette abominable machination impériale, on la devinera sans peine. J'étais un patriote polonais, fier de l'âme indomptable de mon pays. J'étais profondément blessé par l'injustice qu'on lui infligeait. Et je me pris à détester le Kaiser.

7

Au cours de ces deux années, ma vie avait suivi à peu près le même rythme : leçons le matin, leçons l'après-midi, exercices au piano et devoirs à la maison. Le *Kränzchen*, quelques visites, théâtre et concerts complétaient la routine générale. Les deux étés furent coupés par de courtes vacances passées à Lodz dans ma famille, ravie de me voir en bonne santé et en plein progrès.

[68]

On me gorgea de tous mes plats favoris et me renvoya à Berlin avec des bénédictions et des larmes. Pas une fois je ne vis Mahia Szer.

Lors de mon dernier retour de Lodz, le professeur Barth, empiétant sur mes deux dernières semaines de vacances, me fit jouer pour lui, chaque jour, tout ce qui avait pu être écrit pour deux pianos ou presque. Il voulait améliorer mon déchiffrage. Sur le coup, je fus indigné ; mais maintenant, après toutes ces années, je suis à même d'apprécier avec une profonde gratitude le noble sacrifice que ce fut pour lui de me consacrer une telle part de son temps libre. Il devenait également plus humain, plus amical. Comme il me gardait souvent à déjeuner après nos séances de piano, j'en vins peu à peu à le connaître mieux. Orphelin à l'âge de neuf ans, il avait été adopté par un couple du nom de Steinmann. M. Steinmann avait été professeur de piano - et des plus sévères.

La carrière pianistique personnelle de Barth avait connu le plus grand succès, surtout en Allemagne et en Angleterre; je doute cependant qu'il ait jamais joué ailleurs. Et ce fut une carrière brève. Encore jeune, il avait accepté un poste de professeur à l'Académie de Berlin et avait été nommé, par la femme de l'empereur Frédéric-Guillaume de Prusse (fille de la reine Victoria d'Angleterre et mère de Guillaume II) *Kaiserlicher und Koniglicher Hof pianist* de la cour de l'impératrice. Etant lui-même un admirateur de Bismarck, Barth ne goûtait guère le présent Kaiser.

Ainsi que je le découvris, sa vie privée était plutôt déprimante. Après la mort de M. Steinmann, il avait pris soin de sa veuve, qui vint habiter à Berlin avec lui. Sa propre sœur, séparée de lui pendant toute sa jeunesse, le rejoignit et devint la gouvernante de sa maison. Il faut bien admettre qu'une vie passée entre une vieille femme perpétuellement insatisfaite et acariâtre, rivée à un fauteuil à roulettes, et une vieille fille longue et osseuse, au visage éternellement torturé, dut être bien difficile et sordide pour un homme aussi porté à la misanthropie. Elles le condamnèrent à rester célibataire.

Au milieu de tout cela, je n'oubliais pas ma tante Salamea et sa famille. Ils habitaient à une demi-heure d'autobus de mon propre quartier ; mais j'avais pris l'habitude d'aller les voir le dimanche, de temps à autre. Mon oncle Meyer était un bon juif - mais de ces conformistes modèles qui suivent les enseignements religieux courants sans même y penser.

[69]

C'était, au reste, un patriote ardent. Les récentes victoires de l'Allemagne, les défilés consécutifs, les célébrations et autres démonstrations de la puissance croissante de l'empire l'enivraient d'orgueil. Je le trouvais d'ordinaire étendu sur un canapé, un cigare malodorant à la bouche, lisant et relisant les mémoires de Bismarck, du général von Moltke et d'autres artisans des victoires prussiennes. Il ne parlait jamais de ses affaires personnelles et je n'ai jamais su ce qu'il faisait exactement.

Les Meyer avaient quatre enfants. La plus jeune, Fanny, qui avait mon âge, était la plus gentille de tous. Très jolie, et intelligente. Elle devint une actrice pleine de promesses ; mais, après s'être mariée en Suisse, elle quitta la scène définitivement.

Dans la maison des Meyer, je me retrouvais plongé dans la vieille atmosphère familiale de Lodz, à cela près que le décor était allemand. La nourriture était excellente, préparée à la mode de Lodz, et m'emplissait de nostalgie pour mon pays. Oncle Siegfried semblait heureux au milieu de sa famille, en dépit de ses penchants germaniques.

Deux événements majeurs vinrent interrompre le cours régulier de mon existence : l'un fut l'arrivée d'un jeune pianiste australien, qui devint immédiatement un nouveau protégé de Joachim ; l'autre fut un nouveau débarquement de ma mère à Berlin, dans l'intention d'organiser les préparatifs religieux de mon « bar-mitzvah », qui devait prendre place après mon treizième anniversaire.

Ces deux événements me bouleversèrent. Fritz Muller, un Australo-Allemand, se révéla être un garçon des plus prometteurs, tant comme pianiste que comme compositeur. Exactement du même âge que moi, doué d'une personnalité séduisante et d'un talent considérable, il m'en imposait et je voyais en lui un rival dangereux.

Il se trouvait que Nellie Melba, la fameuse prima donna australienne, faisait justement sa première apparition à Berlin, et Joachim, qui l'avait entendue et rencontrée à Londres, considéra comme de son devoir de la recevoir dans sa propre ville avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Melba, qui était encore très jeune, aimait aussi à jouer un peu les sirènes. Il n'est donc pas étonnant que le vieux maître se soit entiché d'elle. Il n'aurait pas manqué

un seul des récitals de la chanteuse; il alla même jusqu'à prendre part à son dernier concert. Tout Berlin en parla et j'entendis bon nombre de commentaires malicieux sur toute l'affaire.

[70]

Or, c'était Melba qui avait amené le jeune Muller à Berlin. Elle l'avait entendu à Melbourne et, impressionnée par ses dons, avait décidé de lui faire continuer ses études dans la capitale allemande. L'imposer au maître énamouré lui fut aisé ; ainsi arriva-t-il qu'un autre jeune pianiste ait la chance de devenir le protégé du professeur Joachim.

Une curieuse sorte d'amitié s'établit entre Fritz Muller et moi. Elle était faite d'une réelle estime pour nos talents respectifs, mêlée d'une bonne dose de jalousie. Chacun essayait d'en imposer à l'autre par ses facilités pianistiques particulières : Fritz me terrifiait avec la rapidité de ses octaves staccato. Je lui rendais la pareille avec le brio de mes trilles. Je dois confesser que ce duel me fit le plus grand bien ; il m'aida à me concentrer plus sérieusement sur la technique de mon doigté.

L'autre événement devait se révéler être d'un genre beaucoup plus profondément troublant. Je dus suivre des cours à une école de la synagogue juive réformée, pour y apprendre un peu d'hébreu, en prévision de mon « bar-mitzvah ». Ce fut pour moi une atteinte morale inattendue, difficile à concilier avec le fond de ma religiosité, passée et présente. Mes parents, mon père surtout, n'avaient jamais été des juifs orthodoxes. Ma mère aimait à aller au temple, dans le simple désir d'y être vue. Seul, le sabbat était observé, plutôt comme prétexte à réunir la famille, le vendredi, pour une soirée gaie et heureuse. On nous avait élevés dans la langue polonaise. Nous n'étions guère préoccupés par les lois ou le dogme juifs; mais nous étions toujours très fiers de notre race. Pourtant, je me rappelle parfaitement avoir critiqué avec dérision les juifs polonais orthodoxes, avec leurs longues lévites noires, leurs boucles de cheveux qui pendaient, leur barbe et leurs incessantes psalmodies. Mon père m'avait emmené, une ou deux fois à la synagogue, mais uniquement pour des raisons musicales ; j'y étais allé entendre un chantre fameux. Pour ce genre d'occasion, aux croyants juifs se mêlaient curieusement beaucoup de chrétiens enthousiasmés par le chanteur. A Berlin, au cours des dernières années, je m'étais encore éloigné de toute activité religieuse. Les Rosentower étaient, je crois, des athées convaincus ; le professeur Barth, un antisémite inavoué ; et mes amis et relations ne parlaient presque jamais de religion. Quant à Altmann...

[71]

Altmann fut certainement celui qui, en m'ouvrant l'esprit au monde de la philosophie, me ferma le plus hermétiquement à toute foi aveugle. Mais il me fallait obéir, et docilement. Ainsi donc, pendant trois ou quatre semaines, fus-je obligé d'écouter la voix ennuyée et monotone d'un homme qui tentait de nous expliquer (nous étions environ cinquante) les difficultés de l'hébreu et l'interprétation biblique de nos existences.

Le grand jour arriva. Ma mère exultait. Nous nous rendîmes en voiture à la synagogue, accompagnés par tante Salomea et ses filles. Au temple, les

femmes devaient s'installer en haut, à des places assignées, et se trouvaient séparées des hommes. Demeuré seul, je reçus un long châle blanc à franges que je dus revêtir ; on me dit de garder mon chapeau et de guetter le moment où le rabbin, qui priait devant l'autel, m'appellerait. Quand vint mon tour, on me conduisit à une table dressée sur l'estrade, où le rabbin, en compagnie de ses assistants, m'adressa quelques phrases en hébreu. Sur quoi, déroulant le parchemin sacré, il m'indiqua quelques lignes de la Bible à lire. Je m'en acquittai fort bien. Après quelques échanges de plus en hébreu, entre le rabbin et d'autres, la cérémonie se termina. Les Meyer et ma mère m'emmenèrent dans un excellent restaurant kosher, et je reçus les présents traditionnels. Ma mère me donna un « tephillin », assemblage de deux courroies de cuir noir, au bout de chacune desquelles pendent deux cubes. J'étais supposé dire mes prières quotidiennes, l'un des cubes posé sur le front, l'autre me pendant autour du bras. Les Meyer m'offrirent une montre en argent, que je trouvai beaucoup plus utile.

Le 28 janvier, j'eus treize ans. « Cela devient sérieux, pensai-je. Maintenant, me voilà adulte. » Enfin, peu importait, j'étais ravi de mes cadeaux d'anniversaire. Bertha Drew me donna la partition pour piano des *Maîtres Chanteurs*, dans l'incomparable arrangement de Carl Tausig ; mon cher Altmann m'envoya les quatre symphonies de Brahms, pour piano seul, ouvrage très coûteux. On m'inonda de bien d'autres choses encore, dont certaines, utiles, et d'autres, plaisantes.

Mme Rosentower donna une soirée pour l'occasion. Ce fut une soirée très agréable. Nous jouâmes à des jeux, et je fis quelques imitations de musiciens célèbres - ma spécialité - et terminai en jouant quelques œuvres de mon répertoire favori : extraits d'opéras, de symphonies et même d'opérettes - tout sauf de la vraie musique pour piano.

Mlle Drew était en grande forme ; elle avait pris deux Cherry Brandy, ce qui était pour elle une audace sans précédent, et lui monta un peu à la tête. Elle fit quelques pas de danse sur ma musique et chanta des chansons américaines - le tout avec infiniment de charme.

[72]

Les invités partirent, ravis de la soirée, et nous allions tous nous retirer, quand une chose étrange arriva. Mlle Drew et moi nous étions demeurés pour bavarder encore un peu. Finalement, je lui dis « bonsoir » comme à l'habitude ; mais elle m'entoura soudain de ses bras et m'embrassa sur la bouche. Ce fut pour moi un choc incroyable - mon cœur s'en arrêta de battre. Je m'enfuis dans ma chambre. Non par timidité ou pudeur - non, j'étais simplement vaincu par l'émotion. « Elle m'aime, elle m'aime ! » - voilà tout ce à quoi je parvenais à penser. Cela faisait déjà un bon bout de temps que nous étions des amis intimes ; je retenais parfois sa main un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire ; mais jamais je n'aurais osé faire chose pareille.

Le lendemain matin, après une nuit blanche, je tremblais d'attente bienheureuse à l'idée de la revoir. Elle arriva tard pour le petit déjeuner, un peu pâle, mais parfaitement maîtresse d'elle-même, déclara qu'elle ne s'était jamais autant amusée que la veille et me dédia l'un de ses sourires sereins et creusés de charmantes fossettes. Malgré toute -mon admiration pour son sang-froid, j'étais profondément déçu. Rien ne semblait changé, et pourtant... ce baiser ?

Mais les jours passèrent, et rien n'arriva. Ah, si ! j'oubliais; il arriva quelque chose de désagréable ; pour Dieu sait quelle raison bien à elle, Mme Rosentower me délogea de ma chambre et m'installa un lit de camp dans le grand salon. C'est chose bien décourageante que de n'avoir pas d'endroit à soi. J'étais furieux. Cela, joint au comportement incompréhensible de Mlle Drew - j'en boudai sombrement des jours durant.

La mélancolie étant étrangère à ma nature, j'eus le sentiment qu'il fallait faire quelque chose pour lutter contre ces adversités. Ainsi donc, un matin, je frappai bravement à la porte de Mlle Drew, pénétraï dans sa chambre et, sans lui permettre de prononcer un mot, j'éclatai en lamentations passionnées sur ma solitude, en noircissant les choses et racontant qu'on me maltraitait et que je n'avais même pas un endroit décent pour dormir, etc. Bref, je me rendis totalement insupportable.

Elle était très bouleversée.

- Est-ce que je vous ai fait quelque chose ? demanda-t-elle. Vous aurais-je offensé ?

- Oh non, m'écriai-je en lui couvrant la main de baisers. Seulement, je vous vois à peine, ces temps-ci.

[73]

Vous sortez presque tous les soirs et vous rentrez trop tard pour que je puisse même vous apercevoir. Ah ! si vous me promettiez de venir m'embrasser et me souhaiter bonne nuit dans mon lit, même en plein milieu de la nuit, je me sentirais tellement plus heureux !

J'avais un peu honte ; c'était le genre d'exigence qu'un enfant a pour sa mère; mais Mlle Drew ne sembla pas offusquée et promit de le faire.

Tout tournait donc pour le mieux, même ma relégation dans le salon, qui était situé exactement en face de la chambre de Mlle Drew et à bonne distance de celles des autres.

Une nouvelle vie, ou plutôt une nouvelle vie nocturne, commença pour moi. Mlle Drew allait souvent à l'Opéra, surtout quand on y donnait *Tristan* ou *Les Maîtres Chanteurs*, deux œuvres fort longues. Elle était souvent accompagnée par un jeune pasteur de l'église américaine de Berlin - autant dire, évidemment, que je n'étais pas jaloux de lui. Au contraire, j'étais heureux de la voir en des mains aussi sûres. Je l'attendais donc pendant des heures, tantôt lisant, tantôt dormant, pour tuer le temps. Mais je l'entendais toujours rentrer sur la pointe des pieds et refermer les portes quasi sans bruit. La première fois où elle s'assit sur ma couchette, j'étais tellement bouleversé par tant d'émotions accumulées depuis si longtemps que je l'embrassai avec toute ma passion et toute ma tendresse, auxquelles elle sembla répondre. A partir de cette nuit-là, elle vint régulièrement dans ma chambre, toujours avec les plus grandes précautions, glissant dans le plus profond silence parmi les ténèbres de l'entrée. Je chuchotais des mots tendres et amoureux ; elle m'embrassait sur la bouche et souriait. Lors de l'une de nos rencontres clandestines, j'allai même jusqu'à lui proposer de m'attendre dix ans, pour que nous puissions nous marier. Un de ses doux sourires et un baiser furent sa réponse à mon offre généreuse.

Puis, un jour, nous avons rencontré notre Némésis.

Mme Rosentower nous convoqua tous les deux dans sa chambre, un matin, et nous déclara sans autres préliminaires qu'elle ne pouvait tolérer ce genre de chose dans sa maison.

- N'avez-vous pas honte d'essayer de débaucher un jeune garçon de cet âge ? s'écria-t-elle. Voilà bien l'affaire la plus scandaleuse qui me soit jamais arrivée!

[74]

Mlle Drew, d'une pâleur de cendre et terrifiée, répondit en balbutiant que sa conduite lui avait été seulement dictée par la compassion, me voyant si loin de ma famille, et qu'elle avait uniquement voulu me donner un peu de cette chaleur maternelle dont j'étais privé depuis si longtemps. Sur quoi, Mme Rosentower éleva la voix:

- Alors pourquoi l'embrassez-vous en secret ? hurla-t-elle. Et ce n'est pas tout! J'ai découvert que vous l'embrassez *sur la bouche* ! C'est parfaitement indécent !

En entendant cela, la pauvre Mlle Drew sursauta d'indignation, les larmes aux yeux, et répliqua :

- Comment osez-vous me parler ainsi, et m'accuser de débauche et d'indécence ? Mais enfin, chez moi, en Amérique, les parents et les amis s'embrassent sur la bouche, et n'y attachent aucune signification !

Mais Mme Rosentower ne voulut rien entendre de ces explications Elle somma Mlle Drew de quitter sa maison le plus rapidement possible, dès qu'elle aurait trouvé quelque chose ailleurs.

J'étais stupéfait, non seulement de cette horrible scène, mais plus encore par la véhémence insistante que Mlle Drew avait mise à souligner ses sentiments maternels envers moi. Et moi, petit imbécile, qui avait cru qu'il s'agissait d'amour !

Mlle Drew demeura encore quelques jours, en attendant l'arrivée de ses parents qui s'étaient annoncés. Nos rencontres aux repas étaient devenues parfaitement grotesques ; nous nous embrassions maladroitement devant tout le monde, rougissant sans cesse sous les sourires, mi-ironiques, mi-méchants, des sœurs Rosentower, dont l'une avait évidemment servi d'indicatrice.

Encore bouillante d'indignation, mon amie alla se plaindre au professeur Barth du traitement auquel elle avait été soumise et, à mon grand étonnement, il prit sa défense. Je devais découvrir beaucoup plus tard que, lui aussi, il avait l'œil sensible aux jolies filles.

Les parents de Mlle Drew arrivèrent enfin et elle s'en alla habiter avec eux à l'hôtel. Ils m'invitèrent un jour très gentiment à déjeuner et me traitèrent comme un membre de la famille. Le dramatique récit que leur avait fait leur fille, des événements survenus chez les Rosentower, les avait fort peu affectés.

- Ces Allemands ! dit le père. Ils n'ont pas la moindre notion des bonnes manières !

Le jour de leur départ pour Boston, j'allai les accompagner à la gare, dans les mains quelques fleurs et une de mes petites compositions pour ma chère amie. A la gare, Mlle Drew me présenta à son fiancé - le jeune pasteur ! Et moi qui n'étais pas jaloux de lui, il y avait de quoi rire!

[75]

Elle s'est mariée aux Etats-Unis, peu après, et je les ai revus çà et là, lors de mes tournées américaines. Nous sommes demeurés amis jusqu'à sa mort... Récemment, son fils, qui lui était très attaché, a eu la grande générosité de me faire cadeau du journal qu'elle avait tenu à Berlin. J'y ai découvert, à mon secret ravissement et la gorge serrée, qu'elle avait vraiment ressenti un peu d'amour pour moi, au plus profond de son cœur, en ces jours de notre jeunesse...

8

Après le départ de Mlle Drew, la vie devint intolérable chez les Rosentower. Je me sentais soudain comme un parfait étranger parmi eux. Je me querellais fréquemment avec un membre ou un autre de la famille, et j'étais furieusement irrité du manque d'intimité de mon installation. Un jour où, de rage, j'avais réduit en pièces le tabouret de piano du salon, la situation atteignit à son paroxysme. Je m'attendais à recevoir une punition sévère ; au lieu de cela, les dames, effrayées par une telle explosion de violence, battirent en retraite dans leurs chambres, et j'eus droit, en vainqueur, à un dîner servi pour moi tout seul dans la salle à manger.

Barth, lui aussi, avait remarqué le changement et, ayant vivement critiqué la façon dont les Rosentower avaient mené l'affaire de Mlle Drew, il décida de m'arracher à cette forteresse d'amazones.

Les choses tournèrent à l'épreuve pour lui, lorsqu'il dut me trouver un endroit et une famille convenables ; ou les gens étaient trop vieux, ou c'était moi qui étais trop jeune ; dans certains cas, il y avait allergie au piano, ou alors les chambres ne convenaient pas. Bref, il lui fallut beaucoup de temps avant de trouver ce qu'il pensait être un couple idéal. Je fus présenté à ce couple chez lui, avant ma leçon. Mari et femme avaient l'air d'appartenir, ainsi que l'on dirait maintenant, à la classe moyenne supérieure. La femme avait trente-cinq ans environ ; le mari était considérablement plus âgé. Elle semblait beaucoup plus intéressante que lui ; elle avait une jolie silhouette, les membres bien faits et des yeux aimables et souriants. Elle était vraiment très séduisante.

[76]

Ils m'examinèrent du haut en bas comme une marchandise, parlèrent du temps qu'il faisait, simplement pour entendre ma voix, et, après avoir vérifié quelques détails, ils se décidèrent en ma faveur, surtout, je crois, à cause de la personnalité du *K.K. Hof pianist* et professeur de la *K. K. Akademie* de Musique.

M. et Mme Winter n'habitaient pas loin de mes différents professeurs et, à ma joie, tout près du zoo. Ils n'avaient pas d'enfants, rien qu'une bonne, et c'était tout. Quel changement, après l'agitation constante de la maison Rosentower! On me donna une jolie chambre, pas trop exigüe, séparée de leurs appartements par un petit couloir. Grâce à l'intervention de mon professeur, M. Bechstein, le facteur de pianos, m'envoya un piano demi-queue pour ma nouvelle installation.

Ma nouvelle vie commençait sous d'heureux auspices. Mes amis étaient enchantés - les Meyer aussi - et il devint clair qu'ils étaient tous ennuyés, depuis fort longtemps, de me voir vivre dans l'atmosphère malsaine de « ces femelles », comme ils disaient. Ainsi donc, Fritz Muller, Hans Engelmann, Kurt

Hahn et d'autres membres du *Lesekränzchen* vinrent plus souvent me voir, et avec beaucoup plus de plaisir.

Il était grand temps pour moi de commencer à travailler sérieusement en prévision de mon futur concert, avec orchestre, à la salle Beethoven. Mon programme devait comporter : le Concerto en *la* majeur de Mozart, en soliste ; *Les Papillons* de Schumann ; un nocturne et le Scherzo en *si* mineur de Chopin ; puis, après l'entracte, le Concerto en *sol* mineur de Saint-Saëns.

J'adorais ce programme ; le concerto de Mozart commençait à me tenir solidement à cœur et les morceaux en solo étaient bien choisis. Le concerto de Saint-Saëns était une nouveauté bienvenue ; je m'y attaquai avec une grande énergie et, je dois l'admettre, il me servit, pendant de longues années, de cheval de bataille de premier ordre. Il a tout, ce concerto - fougue et élégance, brio et tempérament éblouissants ; c'est également de la bonne musique, même si elle n'est pas dépourvue d'une certaine banalité. Mais je reste convaincu qu'un interprète de talent peut ennoblir tous les morceaux qu'il joue, s'il est un « re-créateur » et non un simple exécutant.

En décembre, peu avant Noël, quand ce concert eut finalement lieu, j'avais les nerfs tendus à craquer, et le visage tourmenté du professeur Barth faisait peine à voir. Les répétitions avec l'orchestre se passèrent fort bien ; les musiciens semblaient impressionnés, avec le résultat que, rassemblant tout mon courage, je fis, honnêtement, de mon mieux.

[77]

Chaque morceau fut un succès. Après le Saint-Saëns final, le public jaillit des fauteuils et commença à crier en tapant des pieds. Je pourrais, sans mentir, qualifier cela de triomphe. Joachim, Bruch, et un grand pianiste, Leopold Godowsky, étaient présents ; la salle était pleine. Après quatre *bis*, tous montèrent sur scène pour me féliciter et le professeur Joachim m'embrassa. Hermann Wolff commençait à me considérer comme quelqu'un d'important. Ma sœur Jadzia et mon frère aîné Stas étaient venus de Lodz pour l'événement.

Le lendemain, les articles des journaux me traitaient en étoile montante. Deux des plus importants critiques (je me souviens même de leur nom: Leopold Schmidt, du *Berliner Tageblatt*, et Otto Lessman, de la *Musik Zeitung*), déclarèrent que j'étais idéal dans Mozart, duquel il semblait que j'eusse la compréhension la plus profonde. « *Er ist unter den Begnadeten ein Auserwählter* » (Il est de ceux qui sont doués de toutes les grâces ; c'est un élu), écrivit l'un d'entre eux, et c'est une phrase que je n'oublierais jamais. Le professeur Barth écrivit à Mlle Drew pour lui raconter mon succès et lui dire la satisfaction de Joachim. J'ai toujours sa lettre en ma possession.

Ce concert mémorable entraîna de nombreux changements. Barth et Altmann se résignèrent à me permettre d'abandonner mes examens au *Real Gymnasium*, se rendant compte que mon allergie aux mathématiques constituerait toujours une pierre d'achoppement pour ma carrière académique. A la place, on me ferait suivre des cours particuliers de français et d'anglais, avec deux professeurs différents, deux fois par semaine de part et d'autre. C'était une suggestion de Joachim ; il trouvait que les langues étaient la chose la plus importante pour un artiste de concert. Comme il avait raison ! Egalement, grâce à lui, je décrochai deux engagements, comme soliste accompagné par un orchestre, à Hambourg et à Dresde.

Je conserve de merveilleux souvenirs de ces deux occasions, mêlés toutefois à d'autres, moins plaisants. Hambourg est, après Berlin, la ville la plus importante d'Allemagne; c'était donc un honneur de jouer avec l'Orchestre Philharmonique de Hambourg. L'engagement de Dresde était peut-être plus flatteur encore ; il s'agissait de la commémoration d'un anniversaire de Mozart, je ne sais plus lequel. Joachim jouait un soir, et je devais jouer le soir suivant - le dernier concerto de Mozart, en *si* bémol. Les deux chefs d'orchestre des deux villes m'invitèrent respectivement à descendre chez eux.

[78]

Le concert de Hambourg fut un grand succès. J'y jouai le concerto de Saint-Saëns, qui m'a toujours réussi. Je fus même forcé de donner un *bis*, honneur rare, et je fus immédiatement réengagé pour la saison suivante.

Ma sœur et mon frère vinrent de Berlin. Après le concert, juste comme nous nous apprêtions à rentrer chez nous, ma sœur, que j'avais présentée à M. Richard Barth, le chef d'orchestre (aucun rapport avec Heinrich), exprima le vœu de m'emmener dîner dehors ce soir-là. Mon hôte lui dit qu'il serait difficile de trouver un restaurant ouvert si tard ; mais ma sœur insista et il finit par se rendre à ses prières. Comme il pleuvait fort, il y avait une assez grosse foule, sortant du concert, qui attendait dehors que la pluie cesse et qui nous regardait avec curiosité. Pas un fiacre en vue. Mon frère partit à la recherche d'une voiture et, ma sœur et moi, nous dûmes rester plantés dans la rue trois quarts d'heure avant qu'il revienne. Nous demandâmes au cocher s'il connaissait un bon endroit où souper. Il répondit que, à cette heure, nous ne pourrions trouver qu'un repas froid à la gare. Cette parfaite journée trouvait là une bien triste fin.

Mon chef d'orchestre et hôte, à Dresde, était le fameux Aloïs Schmitt, le Czerny de l'époque, qui avait publié d'innombrables volumes d'études et d'exercices pour le piano. Il avait alors quatre-vingts ans, mais il était encore plein d'énergie, et il dirigeait très bien. C'était une joie d'exécuter avec lui le magnifique concerto de Mozart. Le public de Dresde aimait beaucoup Schmitt et nous fit une ovation à tous deux.

Juste avant le concert, j'avais reçu un coup de téléphone de mon beau-frère, Maurice Landau. Il était venu spécialement à Dresde pour mon concert, disait-il ; il me demandait donc un billet et voulait m'inviter à souper avec lui, après. Mais, cette fois, il y avait un banquet donné dans un club par le comité d'organisation du concert, et auquel Joachim, Schmitt et moi, nous étions naturellement invités. L'affaire devenait donc compliquée ; d'autant que mon beau-frère insistait pour que je demande un billet à M. Schmitt pour le concert et une invitation au banquet. Mon hôte se montra un peu saisi ; cependant, en dépit de l'heure tardive, il s'arrangea pour que Maurice ait une place dans la loge du président et un carton pour le banquet.

Après le concert, le comité, les invités et les artistes se réunirent au club où le souper devait avoir lieu ; nous étions rassemblés dans le hall qui menait à la salle à manger et nous y restâmes debout, assez longtemps, en attendant que l'on nous fît signe de nous asseoir pour dîner.

[79]

Cela semblait interminable. Quand M. Schmitt s'approcha de moi pour me dire qu'il fallait commencer sans attendre mon beau-frère, je demeurai sans voix.

- Qu'a-t-il dit au président, dans la loge ? demandai-je. Est-ce qu'il a prévenu qu'il serait probablement en retard pour le banquet ?

- C'est bien cela l'ennui : il n'est pas venu assister au concert... Il a dû lui arriver quelque chose. Mais ne vous tracassez pas ; demain matin, à la première heure, nous tirerons la chose au clair.

J'avais mes [craintes], que je gardais pour moi ; et j'avais bien raison. Le lendemain matin, après un petit déjeuner pris en hâte, mon hôte appela un fiacre et nous nous rendîmes à l'hôtel de mon beau-frère, où je me précipitai jusqu'à sa chambre, laissant M. Schmitt attendre en bas. Je trouvai le cher Maurice au lit, furieux que je le réveille. Il me raconta qu'il avait rencontré des amis, qui l'avaient entraîné dans un club, pour jouer aux cartes. Il avait oublié le concert et la réception et était rentré à trois heures du matin.

Je descendis retrouver mon vieux monsieur et j'inventai une magnifique histoire sur mon pauvre beau-frère qui s'était senti soudain malade, juste au moment où il s'habillait pour le concert, ajoutant que, comme il était seul, il n'avait pas eu la possibilité de communiquer avec qui que ce fût. Je ne saurai jamais quel crédit accorda M. Schmitt à ma fable ; mais il offrit galamment toute l'aide dont Maurice pouvait avoir besoin, aide qui fut, bien évidemment, refusée avec moult politesses et remerciements.

Rentrant tout heureux de mes concerts, je me réinstallai chez les Winter. M. Winter avait souvent des affaires hors de Berlin et s'absentait donc fréquemment. Sa femme semblait être bonne épouse et bonne maîtresse de maison - mais il y avait en elle une forte dose de romantisme. Elle entraînait en extase à propos de la musique que je jouais, des livres que je lisais, et elle mourait de curiosité de tout savoir de ma vie. J'étais loin d'être mécontent de cette atmosphère ; je dirais même que, bien au contraire, elle me plaisait. Les journées entières passées en tête à tête avec elle créaient naturellement une très grande intimité entre nous : elle me racontait tout d'elle-même, et je lui confiais tous mes soucis, mes rêves et mes espoirs d'adolescent.

[80]

Un matin, je reçus des nouvelles fort excitantes de Mme Engelmann: Son Altesse Royale, la grande-duchesse de Mecklemburg-Schwerin, une de ses anciennes mécènes, avait exprimé le désir de m'entendre jouer dans son château de Schwerin. Barth fut ravi de cette invitation ; moi-même, j'étais électrisé; c'était mon premier contact avec la royauté.

Au début de ce siècle, les choses artistiques, la musique surtout, ressemblaient beaucoup à ce qu'elles étaient au temps de Mozart et de Haydn. L'Europe entière, sauf la France et la Suisse, était gouvernée par des princes souverains ; la seule Allemagne en possédait des douzaines. Opéras, orchestres et théâtres du répertoire étaient entre leurs mains ; ils fournissaient l'argent et, évidemment, avaient autorité absolue en toutes matières.

Quand un pianiste leur plaisait, ils le nommaient *Hof-pianist* - pianiste de la Cour. Ils avaient également la main large pour les honneurs et les médailles... ce qui me rappelle une bonne histoire. Alfred Reisenauer, un élève de Liszt, avait donné un concert au palais de je ne sais quel prince régnant. Le lendemain, le *Hofmarschall* (dont l'équivalent actuel serait : attaché aux

relations publiques) se rendit à son hôtel et lui offrit, de la part du grand-duc, le choix entre une somme d'un millier de marks ou l'ordre de l'Ours ou du Faucon, ou quelque chose d'approchant.

- Combien coûterait cette médaille, dans un magasin ? demanda l'artiste.

- Oh, vingt marks, je pense, répondit l'envoyé.

- Eh bien ! dit Reisenauer. J'accepterai volontiers la médaille et neuf cent quatre-vingts marks.

Pour des raisons évidentes, la plupart des familles royales était apparentées entre elles. Elles étaient forcées de s'allier par le mariage ; épouser une personne qui ne fût pas de sang royal était chose interdite. Il était donc manifestement important, surtout pour un musicien, d'obtenir le patronage de l'un de ces potentats. Une lettre de recommandation de l'un d'entre eux pouvait ouvrir toutes grandes les portes à une carrière. Pour donner un exemple : cette grande-duchesse de Mecklemburg-Schwerin dont je parlais était la mère du prince consort de Hollande, le mari de la reine Wilhelmine - relation fort utile, il va sans dire. Le roi de Danemark était alors la plus belle « prise » dont on pût rêver, parmi tous ces mécènes royaux : il était à la fois le frère de l'impératrice douairière de Russie, de la reine Alexandra d'Angleterre et du roi de Grèce.

[81]

Ainsi donc, par un matin pluvieux, je pris le train pour Schwerin. Dès l'arrivée, je fus étonné de découvrir une petite ville provinciale (vingt mille habitants environ) en guise de capitale d'un grand-duché. Un attelage de la Cour me conduisit à l'hôtel, établissement des plus vieillots, sans aucun confort moderne. Une lettre du *Hofmarschall* m'informait d'être prêt à deux heures quarante-cinq - la voiture m'attendrait.

Le concert devait débiter à trois heures ; de devais revêtir habit et cravate blanche. J'étais terrifié. Je ne possédais pas ce genre de vêtements ; je portais encore la culotte courte. De plus, il n'était pas facile, dans cet hôtel, d'être prêt à l'heure : pas de salle de bains, pas d'eau chaude, les plus grandes difficultés pour trouver un tailleur capable de me presser mes vêtements... Bref, j'arrivai au château avec dix minutes de retard. Une demi-douzaine de valets de pied en livrée me montrèrent le chemin de l'immense salle de bal, où je trouvai un étonnant assemblage d'une cinquantaine de personnes environ, avec une majorité de vieilles dames en robe de cour décolletées. Les femmes jeunes étaient très peu nombreuses. Tous les hommes, sans exception, portaient l'habit à queue, paré de toutes leurs décorations. C'était un spectacle digne des fameuses productions hollywoodiennes représentant d'imaginaires cours européennes.

Mon entrée fit littéralement bondir une des dames, qui s'en alla. Le *Hofmarschall* m'accueillit avec des reproches :

- Vous êtes en retard, jeune homme. Veuillez, s'il vous plaît, vous rendre dans la pièce voisine, où Son Altesse Royale vous recevra en audience privée.

Absolument abasourdi, j'entrai dans la pièce indiquée - et j'y vis la dame qui venait de quitter la salle de bal. Pensant qu'il ne s'agissait que d'une des dames d'honneur de S.A.R., je lui adressai un hochement de tête poli, mais indifférent... et c'était Son Altesse Royale elle-même ! Elle s'avança vers moi et dit:

- Je suis la grande-duchesse Marie. C'est vous le pianiste, n'est-ce pas ?
Je brûlais de répondre: « Non, je suis le plombier. » Au lieu de cela, je m'inclinai profondément, lui baisai la main et marmonnai quelques mots d'excuses. Elle sourit et se dirigea vers la salle de bal, où elle me conduisit au grand piano à queue et me demanda de jouer. Quand tout le monde fut assis, je me lançai dans un programme d'une heure environ, interprétant du Bach, du Mozart et du Brahms.

[82]

L'audience attendit que la duchesse donne le signal des applaudissements et battit mollement et brièvement des mains, avec politesse. Le concert était terminé.

Le *Hofmarschall* m'escorta jusqu'à Son Altesse Royale, qui était assise dans un fauteuil plus élevé que les autres. Elle me remercia très gracieusement et dit quelques mots aimables sur mon interprétation. Puis, elle se leva de son semi-trône; les autres jaillirent de leurs sièges et se mirent au garde-à-vous comme des soldats. Des valets de pied apparurent, portant des plateaux avec du café. On m'en offrit à moi aussi, dans une délicate tasse de porcelaine de Meissen que je trouvai difficile de garder en équilibre, tant ma main tremblait encore de l'effort. A cet instant, le *Hofmarschall* vint me dire que Son Altesse Royale la grande-duchesse d'Oldenbourg désirait me féliciter.

Nous marchâmes donc jusqu'à une jeune princesse, grande et séduisante, qui portait une ravissante robe de soie rose. Je m'inclinai profondément en claquant les talons et, aïe ! ma tasse de café se renversa, éclaboussant tout le devant de la splendide robe ! La grande-duchesse fit simplement « *Ach!* » me jeta un regard meurtrier et sortit précipitamment. Quant à moi, j'en étais à souhaiter que le sol s'entrouve et m'engloutisse, quand la grande-duchesse Marie vint me consoler en souriant et en me demandant de revenir le soir même souper dans l'intimité de ses appartements privés. Ce qui, évidemment, me calma complètement.

Je ne tardai pas à me rendre compte que la pauvre duchesse d'Oldenbourg ne jouissait pas d'une grande popularité parmi les personnes présentes. Le souper se révéla être charmant. Un seul valet de pied me montra le chemin des appartements privés au second étage du château, où je trouvai Son Altesse Royale (qui avait changé ses vêtements d'apparat contre une robe toute simple), deux charmantes dames d'honneur et l'inévitable *Hofmarschall*, assis en rond autour d'un feu de cheminée très gai. Le repas était tout à fait sans cérémonie et l'on s'arrangea pour que je me sente tellement à mon aise que je me risquai à raconter un choix d'histoires juives et à sortir mon répertoire d'imitations ; j'ose dire que je remportai beaucoup plus de succès auprès de ce petit comité que je n'en avais eu à mon concert de l'après-midi.

A mon retour à Berlin, quelques jours plus tard, Mme Engelmann m'annonça qu'elle avait reçu une lettre de la grande-duchesse, exprimant la grande satisfaction qu'elle avait eue de ma visite et le vœu de m'entendre de nouveau à Schwerin, cette fois avec un orchestre et pour un concert de gala en l'honneur de son anniversaire, le 29 janvier suivant.

[83]

Je reçus cette invitation avec des sentiments mélangés : mon propre anniversaire tombait le 28 janvier, et cet engagement flatteur me ferait manquer sa célébration - sans parler de mes amis, des cadeaux et de mes plats favoris. Au lieu de cela, il allait me falloir répéter ce jour-là avec l'orchestre, à Schwerin. En revanche, j'étais ravi de pouvoir jouer pour la première fois un nouveau morceau, que je venais d'apprendre : la *Fantaisie* de Chopin sur des thèmes polonais.

Je repartis donc, heureux après tout, pour ce gala. Je trouvai la petite capitale tout ornée de drapeaux et en pleine atmosphère de fête ; même l'anniversaire d'une grande- duchesse *douairière* était prétexte à vacances dans son loyal Etat. La reine Wilhelmine et son consort arrivèrent de Hollande pour l'occasion; le grand-duc régnant revint de la Riviera, où il avait l'habitude de passer l'hiver avec l'argent de ses sujets. Quelques autres personnages royaux étaient également présents.

A mon déplaisir, ils apparaissaient tous aux répétitions - ils n'avaient rien d'autre à faire - et cela seul nous rendait tous très nerveux, nous autres musiciens- Le chef d'orchestre osait à peine interrompre l'orchestre quand quelque chose n'allait pas, ce qui fit que nous donnâmes une piètre exécution de cette œuvre magnifique, le jour du concert. Heureusement notre public n'était pas assez musicien pour faire la différence ; il applaudit poliment, lorsqu'il vit les têtes couronnées frapper dans leurs mains.

Après le concert, un banquet officiel fut servi, dans la grande salle de bal du palais principal du grand-duc régnant. (Soit dit en passant, il était le frère de la future reine de Danemark et de la princesse impériale Cécilia de Prusse.) L'orchestre devait jouer pendant le dîner et, ensuite, pour le bal. J'étais assis à la table du *Hofmarschall*, très impressionné par tant de luxe. Quand arriva le moment des toasts, je ressentis la morsure de la jalousie, en pensant à mon pauvre petit anniversaire manqué. Soudain, mu par l'inspiration, je chuchotai au *Hofmarschall* :

- Quelle coïncidence étrange, tout de même. Figurez-vous qu'aujourd'hui, c'est aussi mon anniversaire. Mais, surtout, n'en dites rien à personne.

[84]

Je savais, bien sûr, qu'il «allait répandre immédiatement la nouvelle, trouvant la chose amusante pour la grande- duchesse. Cela ne rata pas ; il se fit immédiatement tout un aria autour de ma personne. On me porta beaucoup de toasts, et je reçus quelques charmants cadeaux malgré tout. Je suis encore un peu honteux de cette imposture. La grande-duchesse Marie m'a envoyé des télégrammes porteurs de bons vœux pour « notre » anniversaire jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Mes relations musicales avec le professeur Barth se détérioraient lentement ; il me devenait de plus en plus difficile de mettre du cœur à travailler des morceaux que je trouvais insignifiants ou que je n'aimais franchement pas. S'il s'agissait d'une sonate de Beethoven, j'en adorais le premier mouvement, mais pas le second - comme la Sonate opus 90, si belle et si prometteuse dans son mouvement initial et, à mon avis, décevante dans le second, avec ce rondo qui se répète par trop, affaiblissant le formidable effet du premier choc.

Je n'avais presque pas de Chopin à jouer, sauf quelques études, et ce, uniquement comme exercices pratiques de doigté, et non pour les œuvres d'art

que ce sont. Barth persistait à négliger par trop Bach ; trois Préludes et Fugues du *Clavecin bien Tempéré* et la grande *Fantaisie et Fugue en sol mineur*, dans l'arrangement de Liszt, furent tout le Bach que j'étudiai en six ans ! Mais il continuait à me donner beaucoup de Mendelssohn - du moins bon - de Schumann, de Schubert, mais jamais les vraies grandes œuvres de ces maîtres. Une fois, il voulut que j'étudie un concerto d'Adolphe von Henselt, œuvre pleine de longueurs, et difficile, rappelant un peu Chopin, moins le génie, toutefois. En l'occurrence, je protestai ; mais le professeur fut si inflexible que, un jour, me mettant en colère, je déchirai en petits morceaux la partition et effrayai tant mon bourreau qu'il céda.

Ce qui m'irritait le plus était que rien de ce qu'il me faisait étudier n'était envisageable, sur le plan pratique, pour un programme de concert : c'était, soit trop long et se terminant sans effet, comme les *Danses des Davidsbündler* de Schumann, soit tout simplement démodé et terne.

Dans ces 'circonstances, j'en venais à me rendre compte, à ma désolation, que je menais, musicalement, une « double vie » celle, décourageante, de mes leçons avec Barth, et l'autre, que j'aimais, et que je passais à écouter, jouer et apprendre toute la belle musique, quelle qu'elle fût, symphonique, d'opéra, tout ce qu'on voudra.

[85]

Les concerts de Nikisch m'excitaient de plus en plus ; ils me révélaient des Russes peu connus alors - Rimski-Korsakov, Borodine, Moussorgski. On y donnait en première mondiale la *Symphonie* de César Franck. J'ai aussi entendu, grâce à eux, *Till Eulenspiegel* et *Mort et Transfiguration*, de Richard Strauss, sans compter beaucoup d'autres grandes nouveautés. Barth, avec tout son esprit chauvin, décrétait que toute cette musique était mauvaise ; pour lui, la musique se terminait avec Brahms ; Wagner était l'Antéchrist - j'étais obligé d'aller écouter ses opéras en secret !

Mes cours de théorie et d'harmonie étaient, eux aussi, décevants. Mes professeurs me lassaient avec d'éternels canons et autres exercices assommants, qui ne me poussaient jamais à me dépasser dans l'effort. Je composais beaucoup, à l'époque ; j'étais même en concurrence acharnée avec Fritz Muller ; nous traitions les mêmes sujets : morceaux pour piano ou chants, que nous nous soumettions pour les critiquer entre nous. Mais, à ma grande tristesse, je ne tardai pas à me rendre compte que je n'étais pas né pour être compositeur. J'imitais Brahms, je tentais d'imiter Beethoven, comme j'ai imité même Chopin, plus tard ; et, oui, certes, j'étais capable de tourner une charmante petite pièce pour piano, ou un lied « chantable » ; mais ce n'était pas *moi* - je n'étais pas habitué d'une réelle volonté impérieuse de créer, d'un réel besoin.

Heureusement, j'ai vu clair assez tôt. Je commençais à avoir conscience des masses de musique inutile que l'on publiait et qui encombraient les rayons des magasins sans être jamais jouées, pour la simple raison que c'était fabriqué artificiellement et non écrit avec la grâce divine du génie. Quand j'étais d'humeur enjouée, il m'arrivait de dire : « J'ai une supériorité sur mon homonyme, le grand Anton Rubinstein, et c'est que moi, je ne publie pas mes compositions. »

Fritz Muller essayait de m'encourager à composer ; mais je crois qu'il le faisait par gentillesse. Quant à lui, il m'en imposait parfois, car j'estimais qu'il avait ce qu'il fallait en lui pour arriver. L'avenir a prouvé que je me trompais.

Mes multiples désillusions musicales étaient en partie compensées par ma vie intellectuelle, grâce au Dr Altmann. Il trouvait des moyens nouveaux de stimuler ma pensée, en me donnant l'occasion d'entendre des conférences intéressantes, faites par des hommes éminents; grands écrivains, historiens, philosophes et hommes de science.

[86]

C'était fascinant, pour un garçon de quatorze ans, d'assister à de telles fêtes de l'esprit. J'ai eu ainsi le privilège d'entendre le professeur Willamowitz-Hoellender parler de la Grèce, le fameux et vieil historien Mommsen évoquer l'histoire romaine et un grand commentateur de Nietzsche, dont j'oublie le nom, exposer comme bien d'autres, des idées qui, convaincantes ou non, *m'ont appris à penser* ; et c'est là un merveilleux présent du Ciel.

Un matin, Altmann me tendit un billet pour la première mondiale d'une nouvelle pièce de Gerhard Hauptmann. Une première de Hauptmann représentait l'événement dramatique le plus important d'Allemagne ; on ne s'étonnera donc pas si je dis que j'en fus tout passionné et fou de joie. Ce fut une merveilleuse soirée ; le drame, *Rose Berndt*, m'émut beaucoup ; le jeu des acteurs était parfait, et le fait de voir, dans le public, tant de personnalités très connues était plein d'intérêt. Ma vanité fut spécialement flattée par le critique Alfred Kerr, qui, pendant l'entracte, m'offrit une tasse de café et discuta avec moi, à peine adolescent que j'étais, des mérites de la pièce.

Après le spectacle, je trouvai le docteur Altmann qui m'attendait dans la rue et qui me questionna sur toutes les différentes phases de la soirée. Beaucoup plus tard, j'ai appris qu'il n'avait pu s'offrir que cet unique billet et qu'il avait choisi de me le laisser, plutôt que de l'utiliser pour lui-même.

La vie théâtrale berlinoise reçut une nouvelle injection de vie grâce à l'avènement de Max Reinhardt, l'ex-acteur du *Deutsches Theater*. Tout commença avec un spectacle original, une sorte de numéro de cabaret littéraire, connu sous le nom de *Schall und Rauch*, et fait de sketches d'un très haut niveau intellectuel, sur la politique, la vie artistique ou l'actualité quotidienne. L'originalité de ce spectacle était encore rehaussée par l'introduction, dans une loge, parmi le public, d'un « Serenissimus », personnage imaginaire d'aristocrate dégénéré à monocle, créé par le célèbre hebdomadaire humoristique *Simplicissimus*. Ses commentaires stupides sur les sujets du jour étaient devenus la chronique la plus populaire de ce magazine. Reinhardt avait découvert l'acteur idéal pour ce rôle, et ses remarques à haute voix, adressées à ses voisins de loge ou au public en général, provoquaient régulièrement les fous rires. Le spectacle devint le clou de la saison ; je m'en délectais. Mais ce ne fut qu'un premier tremplin pour l'imagination et l'énergie de Reinhardt. Il transforma bientôt son « cabaret » en théâtre en règle, produisant l'une après l'autre, des pièces qui ont marqué l'époque.

[87]

Grâce à la chance que j'ai eue de lui être présenté, en même temps qu'à quelques-uns de ses acteurs - il en avait débauché beaucoup du *Deutsches Theater* - j'ai pu assister en personne à la fabuleuse ascension de ce génie du théâtre. Je n'oublierai jamais les pièces que j'ai vues, grâce à lui.

Il fut le premier à présenter Strindberg, avec *Mademoiselle Julie* et *Rausch* (*Intoxication*, en français). Strindberg est maintenant célèbre ; mais, à l'époque, c'était un nouveau-venu, totalement inconnu en Allemagne. Après quoi, Reinhardt révéla aux Berlinoises un étrange jeune dramaturge, Frank Wedekind, avec deux drames fascinants : *L'Éveil du Printemps*, une pièce sur les amours adolescentes, et *Erdgeist*, aujourd'hui intitulé *Lulu*, et qui devait plus tard servir de livret à l'opéra d'Alban Berg. *Lulu* était certainement la chose la plus osée et scandaleuse que l'on ait vue sur scène, mais ne manquait ni de force ni de conviction. La pièce qui eut le plus de succès de toutes fut *Asile de Nuit*, de Maxime Gorki - navrante histoire de clochards vaincus par le sort, entassés dans un dortoir à bon marché et pestilentiel et qui parvenaient tout de même à y trouver une sorte de bonheur, que leur apportait la nature rayonnante et généreuse d'un vieux mendiant. Je dois à cette pièce le premier soupçon de ce que peut être le vrai sens du mot de « bonheur ».

Asile de Nuit fut joué pendant un an. C'était Reinhardt lui-même qui tenait le rôle du mendiant Luka. Pourtant, tous ces événements ne firent qu'attiser l'appétit qu'il avait pour des choses plus grandes. Il réussit, en un rien de temps, à reprendre le *Deutsches Theater* de Brahms, plus un autre, beaucoup plus vaste, sur le Quai, et il en construisit encore un nouveau, le *Kammerspiele* - ravissante petite salle intime, lambrissée d'acajou, dotée d'une acoustique parfaite et de sièges des plus confortables. Désormais totalement maître d'un réseau théâtral complexe, il était à même de réaliser ses grands rêves. Il choisit la plus grande de ses scènes pour ses célèbres représentations de Shakespeare, qui comptent parmi les réalisations les plus parfaites que j'aie vues. *Le Marchand de Venise*, *Le Songe d'une Nuit d'Été*, *La Nuit des Rois*, *Roméo et Juliette*, *Hamlet* demeurent des trésors dans mon souvenir. Reinhardt était un grand innovateur en matière de mise en scène. Grâce à son fameux plateau tournant, le rideau n'était jamais baissé et il n'y avait jamais d'interruption dans l'action, pas d'entractes interminables, rien pour vous distraire du drame.

[88]

En plus de tout cela, Reinhardt découvrit un jeune acteur fantastique, un Allemand d'origine italienne, Alexander Moissi, qui avait en parlant la plus belle voix que j'aie jamais entendue - on aurait dit une musique - et qui avait également un immense talent de comédien. Son Hamlet et son Roméo ont été des expériences uniques. Il y avait aussi une actrice, Gertrud Eysoldt, que je n'oublierai jamais. Elle fut une « Lulu » unique, et une « Salomé » parfaite dans la pièce d'Oscar Wilde. Ce dernier drame fut joué en représentation privée sur invitation seulement, car les censeurs n'avaient pas permis qu'elle fût jouée en public, en raison de ses allusions religieuses. J'étais présent à cette magnifique séance, de même que Richard Strauss, qui décida immédiatement et sur-le-champ d'écrire un opéra sur cette œuvre, sans changer un seul mot du texte.

Je raconte ces choses parce qu'elles ont incommensurablement stimulé mon jeune esprit. Je me mis à lire avidement tous les livres de qualité sur

lesquels je pouvais mettre la main ; j'ai lu, dans la langue originale, des masses de littérature allemande, française, anglaise, russe et polonaise. Il ne m'était pas toujours facile d'en trouver le temps. M. Winter était plutôt sévère sur le chapitre des heures tardives ; les lumières devaient être éteintes à vingt-trois heures ; comme mes lectures me maintenaient parfois éveillé jusqu'à trois ou quatre heures du matin, j'avais découvert un système qui était de dresser sur ma table de nuit un rempart fait de trois grands volumes de musique, au milieu desquels j'enfouissais une petite bougie, avec tout juste une minuscule fente pour éclairer mon livre, le reste de la chambre demeurant plongé dans l'obscurité complète.

Ma passion pour la lecture commença à entraver le travail que j'avais à faire à la maison, surtout en prévision des leçons du professeur Barth. J'étais supposé faire deux heures d'exercices tous les matins, sans discontinuer. Au lieu de cela, je verrouillais ma porte, posais *Anna Karénine* en russe, ou une œuvre de Sienkiewicz en polonais, sur le pupitre à musique ; je plaçais des chocolats à ma droite, des cerises à ma gauche, et me mettais à jouer quelques exercices mécaniques pour la main gauche seule, tout en prenant des chocolats de la main libre et en lisant mon roman avec passion ! Après une heure de ce système compliqué, je changeais - je jouais de la main droite et, de la gauche, piochais dans les cerises. La maisonnée trouvait que je n'avais jamais mieux travaillé ; mais le résultat fut désastreux, naturellement ; car cela me forçait à des préparatifs fiévreux de dernière minute pour mes cours.

[89]

En dépit de toutes ces manœuvres, je réussis miraculeusement à ne pas trop décourager Barth. Après une leçon qui n'avait pas été si mauvaise, il tira soudain une cigarette de son étui et me l'offrit.

- Fume ça, dit-il. Tu aimeras ça.

Bouge d'orgueil, j'allumai la cigarette ; mais, à la première bouffée, les larmes me montèrent aux yeux, je me mis à tousser et, avec toute la fumée qui me sortait du nez, je devais offrir un spectacle bien misérable. Le professeur rit de bon cœur et me fit cadeau d'une petite boîte de -cigarettes en disant :

- Tu apprendras bien assez vite à fumer.

Puis il me donna quelques conseils. Je me vantai auprès de mes amis de l'orgueilleux privilège que j'avais, de pouvoir fumer en public ; mais je détestais chaque jour un peu plus les cigarettes et, au bout d'une semaine, j'ai cessé de fumer pour le restant de ma vie. J'avais trente ans quand j'ai goûté au cigare, que je continue à fumer avec un inlassable plaisir.

Varsovie était pleine de fierté, cette année-là ; elle inaugurait un grand et magnifique édifice, baptisé *Filharmonja* et entièrement dédié à la musique, avec une vaste salle très élégante pour les concerts symphoniques, et une autre, plus petite, pour la musique de chambre. Un jeune chef d'orchestre polonais, Emil Mlynarski, était le promoteur et l'âme de ce grand projet ; les riches citoyens de Varsovie avaient répondu à son énergie et à son enthousiasme et lui avaient également donné la possibilité de créer un grand orchestre symphonique. Le *Filharmonja* de Varsovie n'avait rien à envier aux autres institutions européennes du même genre. Le concert de gala d'ouverture afficha Emil Mlynarski comme chef d'orchestre et Paderewski comme soliste.

Quelques mois plus tard, le directeur du nouveau *Filharmonja* - M. Alexander Reichman -, ayant entendu parler de mes débuts prometteurs à Berlin, voulut que je joue en soliste dans l'un des concerts symphoniques. J'étais fou de joie de cette offre et le professeur Barth accorda sa permission sans difficulté ; il me demanda simplement de lui remettre l'argent que je gagnerais. Ma famille vint de Lodz pour l'événement et alla habiter chez «mon oncle et ma tante Wiesel, si bien que, le premier jour, je fus complètement noyé sous la famille.

[90]

Le lendemain, j'avais répétition, à la nouvelle et magnifique salle de concert, avec M. Mlynarski, l'un des hommes les plus séduisants que j'aie jamais rencontrés. Il avait des façons étrangement nonchalantes, une voix douce et mélodieuse, des manières courtoises et aristocratiques, et semblait avoir une personnalité beaucoup trop souple pour un chef d'orchestre. Pourtant, dès l'instant où il marchait vers son podium et se dressait, baguette à la main, toute son attitude changeait. Droit et calme, il maintenait son orchestre sous contrôle total, avec un minimum de gestes, donnant au soliste un merveilleux sentiment de sécurité.

Je jouai, naturellement, le Saint-Saëns, mon cheval de bataille qui me menait inmanquablement à la victoire. Mon succès fut grand et j'étais fier de voir mes parents heureux.

Deux soirs plus tard, un événement intéressant eut lieu. Je fus invité à une soirée donnée en l'honneur de Grieg et de Mascagni, qui dirigeaient tous deux à Varsovie, à ce même moment. La soirée était donnée par M. Louis Grossman, l'agent de Steinway et de Bechstein, et il voulait que je vienne et que je joue pour les deux grands maîtres. Ils semblèrent aimer beaucoup mon interprétation ; mais, plus tard dans la soirée, quand une soprano polonaise chanta le grand aria de l'opéra *Halka*, du plus grand compositeur polonais d'opéras, Moniuszko, je vis Mascagni fondre en larmes, et Grieg, lui aussi, dut s'essuyer les yeux. A part cette unique occasion, je ne devais jamais plus rencontrer ces deux compositeurs : Grieg mourut peu de temps après, et Mascagni devint fasciste par la suite.

Je jouai dans un autre concert au *Filharmonja* ; cette fois, il s'agissait d'un récital mixte, composé d'une chanteuse (une soprano), d'un violoniste et de moi-même, au bénéfice d'un hôpital juif. Il n'y avait pas de cachet, mais je reçus une gerbe de lauriers en argent (!) après mon morceau en solo, la belle *Fantaisie du Voyageur*, de Schubert. En rentrant dans ma loge, je trouvai un jeune homme qui m'attendait, de mine et d'allure frappantes. Il avait un visage pâle et expressif et un nez délicat. Ses longs cheveux étaient bouclés artificiellement et ses mains étaient belles, avec de longs doigts fins. Il était vêtu d'une façon qui évoquait la mode au temps de Chopin : redingote très ajustée, noire, pantalon gris, gilet croisé en velours noir et chaussures de cuir confortables.

[91]

Il me saisit les mains en m'inondant des compliments les plus flatteurs.

- Vous êtes le plus grand talent pianistique que j'aie jamais entendu !
s'écria-t-il.

Ce genre de phrase me déplaît toujours ; je déteste les exagérations, surtout en ce qui concerne mon jeu. Il remarqua immédiatement ma réaction et se présenta vivement, en ajoutant qu'il venait de gagner une médaille d'or pour la composition, à l'examen du conservatoire de Varsovie. Il insistait pour que je vienne le lendemain chez lui. Comme c'était mon dernier jour à Varsovie, je promis de venir, mais seulement pour un court instant, dans la matinée, malgré les nombreux rendez-vous importants que j'avais. Ma famille avait organisé un récital à Lodz et je devais mettre au point un programme, m'exercer un peu et me préparer à mon retour à Berlin, immédiatement après ce dernier concert.

Je tins promesse et allai rendre visite à ma nouvelle connaissance, Frédéric Harman, m'attendant à le voir vivre dans le genre de modeste logement coutumier aux étudiants en musique. A ma surprise, je me retrouvai dans un appartement des plus luxueux ; la porte fut ouverte par un maître d'hôtel, qui m'accompagna cérémonieusement jusqu'à un vaste salon, où deux grands pianos de concert étaient disposés côte à côte. Une jeune fille d'environ dix-sept ans me reçut avec un sourire et des compliments pour mon concert, et me pria d'excuser son frère, qui était un peu en retard. Son assurance plutôt arrogante me plongea dans la timidité, laquelle se transforma en panique quand je vis le maître d'hôtel revenir d'une autre pièce avec un énorme plateau.

- Oh, non, non ! m'écriai-je. Je serais incapable de rien manger maintenant. J'ai un rendez-vous à déjeuner, dans une demi-heure !

En entendant ces mots, elle éclata d'un rire aigu et argentin. Le maître d'hôtel ne faisait que passer à travers le « salon », prenant un raccourci pour sortir de la chambre de Frédéric avec le plateau du petit déjeuner. J'essayai de rire, moi aussi, mais mon rire était un rien forcé.

Frédéric apparut enfin, tout frais sorti du lit, s'excusa de façon charmante de m'avoir fait attendre et, immédiatement, entreprit de démontrer l'excellente qualité des deux pianos. Une fois de plus, je fus impressionné par son aisance et son élégance et même par le son ravissant qu'il tirait des deux instruments. Malheureusement, il me fallait prendre congé, étant attendu pour déjeuner avec mes parents chez les Wiesel. Le frère et la sœur me raccompagnèrent avec une extrême cordialité.

[92]

Le lendemain soir, je donnai mon concert dans la vieille *Sala Vogla* - salle où j'avais entendu de la musique d'orchestre pour la première fois de ma vie. L'auditorium était plein, mais j'avais le sentiment de jouer uniquement pour ma famille. Partout où je portais les yeux, je voyais une tante, un cousin, ou un de mes oncles. Au premier rang, mes parents, mes sœurs, mes frères et mes deux beaux-frères étaient assis ! Avec un tel public, il était facile de remporter un succès, si bien que le concert tourna, naturellement, au triomphe. Après, nous soupâmes à la maison avec toute la famille et nous bûmes du thé et mangeâmes des fruits jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain, je rentrai à Berlin. A la gare où toute la famille s'était de nouveau pressée pour me dire au revoir, mon père me prit à part et me dit que mon concert me rapportait sept cents roubles, mais qu'il ne pouvait me les

remettre immédiatement, en raison des gros frais qu'il avait engagés - voyage à Varsovie, réceptions, etc.

- Dis au professeur Barth que je lui enverrai l'argent sous quelques jours, ajouta-t-il.

En fait, mon père aurait pu garder l'argent sans m'en parler ; j'étais encore mineur et il n'avait de comptes à rendre à personne. Le train partait - tous ceux qui étaient présents m'embrassèrent à perdre haleine, et je me retrouvai finalement, mort de fatigue, mais heureux, dans mon compartiment.

Le professeur Barth ne m'avait jamais parlé de problèmes d'argent. Agissant en qualité de tuteur, il s'occupait de toutes mes affaires, ainsi que je l'ai déjà dit, et c'était lui qui recevait les cachets que l'on m'avait donnés pour mes concerts à Hambourg, à Dresde et à Varsovie. Dans cette dernière ville, on m'avait remis trois cents roubles, environ cent cinquante dollars, que je lui rapportais. Je n'ai jamais su combien j'avais été payé pour les deux autres concerts. Je recevais alors une somme d'argent hebdomadaire de deux marks, cinquante *cents* américains ; mais M. Winter eut instruction de m'approvisionner pour les trajets en autobus et autres frais indispensables. En fait, je n'avais pas la moindre idée de ma situation financière en général. La seule chose que je n'aimais pas - dont je souffrais amèrement, même - c'étaient les lettres de remerciements à mes bienfaiteurs que le professeur Barth m'obligeait à écrire à chaque fin d'année - et c'est là une chose qui m'est toujours demeurée comme une épine dans le cœur.

[93]

M. et Mme Winter étaient enchantés de me voir de retour, et Barth était très satisfait du succès, tant financier qu'artistique, de mes prestations polonaises. Je me replongeai donc dans mes vieilles routines.

Deux semaines après mon retour de Lodz, pourtant, le professeur me demanda soudain, pendant une leçon :

- As-tu reçu des nouvelles de ton père, au sujet de l'argent ?

Je répondis :

- Non, je n'ai pas encore reçu de lettres de la maison.

Quelques jours plus tard, il répéta la question, cette fois avec une certaine acidité dans la voix :

- Tu ne trouves pas un peu curieux que nous n'ayons aucune nouvelle de cet argent ?

Je répondis, non sans quelque nervosité :

- Mon père est très insouciant ; mais je suis certain qu'il vous l'enverra d'un jour à l'autre, maintenant.

Je le quittai, me sentant fort malheureux.

A la leçon suivante, quand j'entrai dans la salle de musique, Barth se dressa, très en colère, et me cria :

- Je n'ai toujours pas reçu l'argent ; c'est un scandale, et je commence à penser le pire de ton père !

C'en était trop pour moi. Je ramassai ma musique et courus vers la porte, en ripostant :

- Vous n'avez pas le droit d'insulter mon père... Vous ne me reverrez plus jamais... Je pars pour Lodz !

Et je me précipitai chez les Winter, pleurant tout le long du chemin. Une fois dans ma chambre, je commençai immédiatement une lettre à mon père, lui racontant toute l'histoire et lui demandant comment je pouvais rentrer à la maison.

Sur ce, la sonnette de la porte d'entrée retentit et l'on ouvre au professeur, à bout de souffle après avoir escaladé trois étages, et me criant pourtant :

- Je veux que tu répètes à ton père chacun des mots que j'ai dits ; ne lui cache rien.

Je lui répondis calmement :

- C'est exactement ce que j'ai déjà fait, et je vais attendre ses instructions.

Il partit sans ajouter un mot ; je terminai ma lettre et me précipitai dehors pour la mettre à la poste.

J'attendis six jours - un supplice ! La réponse arriva finalement. Je ne reconnus même pas l'écriture - mon père détestait écrire des lettres ; il se contentait toujours d'ajouter quelques mots à celles que ma mère m'envoyait (hélas ! j'ai hérité de lui ce trait de caractère).

[94]

Pourtant, cette fois, il avait écrit lui-même. Sa première phrase, je m'en souviens, était : « C'est une chance que j'aie eu ta lettre avant que ta mère la voie ; si bien qu'elle ne sait rien de tout cela. »

Suivait une explication très calme de son retard dans l'envoi de l'argent au professeur. « Il m'a fallu attendre de recevoir les différentes factures des frais engagés pour le concert, continuait-il, et, naturellement, j'aurais dû t'en informer ; mais je déteste écrire et j'ai pensé qu'il n'y avait là rien qui puisse t'inquiéter. »

Il ajoutait qu'il venait d'envoyer l'argent et me demandait de l'excuser auprès du professeur pour ce long retard !

J'étais abasourdi et profondément blessé. Mon père, pensais-je, m'avait lâché juste au moment où j'avais eu besoin de lui pour la première fois de ma vie. Comment n'avait-il pas compris l'importance capitale de ma décision de rentrer à la maison ? Je me disais avec amertume que c'était bien là la manière juive traditionnelle de traiter les enfants ; vouloir ignorer leurs sentiments, ne les croire capables d'aucune idée constructive - tandis qu'eux, les parents, étaient infaillibles, bien sûr, et savaient toujours ce qui valait le mieux pour nous !

Ce jour où je reçus cette lettre de mon père fut l'un des tournants cruciaux de mon existence. Je me suis senti seul, totalement seul, ce jour-là. Après quelque temps passé à remâcher ma peine, j'en vins à la conclusion que j'aimais toujours mes parents et ma famille, mais que la chaîne morale et physique qui me liait à eux était brisée à jamais. En ces jours difficiles de grandes décisions, je me suis forgé une devise : « *Nie dam sie.* » Le polonais n'est pas facile à traduire ; il y perd de son impact ; mais cela veut à peu près dire : « Je ne capitulerai jamais. » Je m'en suis tenu à cette devise tout le long de ma vie.

Le professeur Barth reçut donc l'argent, et ce fut lui qui s'excusa, à la fois auprès de moi et de mon père. Les choses semblaient être rentrées dans l'ordre ; mais un changement subtil n'en avait pas moins pris place dans nos relations. Je continuais à travailler en me préparant à ses cours, mais sans grand cœur, tandis que je me plongeais de plus en plus volontiers dans le monde de Theodor Altmann. Et la suite prouva que ce me fut fatal.

[95]

Un jour, le professeur Barth m'annonça froidement qu'il avait décidé de me procurer un autre professeur ; il trouvait qu'Altmann ne me convenait pas, qu'il négligeait les études sérieuses au profit de matières inutiles, qu'il me prenait beaucoup trop du temps nécessaire à mon piano et à mes études musicales, et qu'il avait, en général, une mauvaise influence sur mon moral (!). Mes protestations passionnées furent sans effet ; sa décision était prise - il avait déjà remercié le Dr Altmann. C'était là un second coup très dur, suivant de très près le premier. Lors de nos adieux, le Dr Altmann et moi, nous avions la gorge nouée et, plus tard, dans la rue, je n'ai pu faire autrement que de pleurer. Altmann quitta Berlin pour un temps. Je ne l'ai jamais plus revu. Il ne m'a jamais écrit, et moi, je ne savais où lui adresser mes lettres.

9

Je commençais à préoccuper sérieusement mes bons amis de Berlin ; j'avais une mine si pâle et si triste, j'avais tant maigri qu'ils avaient le sentiment de devoir faire quelque chose. C'est ainsi que j'acceptai plus que volontiers une invitation du professeur Salomon et de sa femme à passer mes vacances d'été avec eux et leurs deux fils, dans une villa qu'ils avaient louée dans un petit village de Poméranie, endroit charmant, disaient-ils, et sis immédiatement au bord d'un lac. Pour moi, ce fut beaucoup plus que des vacances - oui, ce fut une expérience importante. C'était vraiment la première fois de ma vie que je me trouvais en contact direct avec la nature, la vraie nature sauvage.

C'était entièrement différent de l'endroit surpeuplé, tout à côté de Lodz, où m'emmenaient naguère mes parents, comme de celui où j'avais été avec ma sœur. Ici, nous étions pour ainsi dire seuls, avec, au plus, quatre ou cinq maisons alentour, séparées par de grands espaces ; et nous étions aussi à assez bonne distance d'une adorable vieille petite ville, Lychen, avec une tour et une porte médiévales, de ravissantes maisons anciennes et des habitants pittoresques qui parlaient le patois du Nord, lequel ressemble au danois. Nous avions donc le lac et les forêts profondes environnantes pour nous tout seuls. Derrière notre villa, nous avons également un jardin planté de fleurs sauvages qui exhalaient de merveilleux parfums, le soir venu.

[96]

Nous avons enfin à notre disposition un joli bateau à rames, assez spacieux. J'ai tout de suite appris à ramer, et ce fut le paradis. J'aimais aussi beaucoup à me promener seul. Les forêts ont toujours exercé sur moi une fascination étrange ; c'est un monde mystérieux en soi, au cœur même de tous les contes de fées que j'ai tant aimés. Assis à l'ombre d'un vieil arbre, j'avais l'impression que chacun des autres arbres, chacune des branches avaient quelque chose à me dire. Je me sentais entouré d'une vie riche et puissante... C'est étrange à dire, mais par contraste, je me sens beaucoup plus solitaire dans un café bondé des Champs-Élysées, à Paris...

A mon retour, à la fin de l'été, j'étais mûr pour les vêtements d'adulte, et l'on me donna une veste bleu sombre, un gilet et un pantalon long. Je commençai aussi à me raser. Tout cela me remontait le moral. Et ce n'était pas tout. Un soir, en rentrant d'un concert, j'attendais mon bus, quand une grosse

prostituée, vulgaire en diable et avec une énorme poitrine, s'avança vers moi, tout près, et me chuchota : « *Kommist Du, Kleiner?* » (Tu viens petit ?)

J'en ressentis un choc aussi soudain que violent, quelque chose comme une hémorragie, qui me fit presque m'évanouir de faiblesse. Frappé de panique, je me mis à courir et je galopai sur tout le chemin du retour, jusqu'à la maison. Mais, une fois dans ma chambre, j'eus tout bonnement conscience d'être devenu un homme.

A partir de cette nuit-là, un grand changement se fit en moi. J'avais la bougeotte, j'étais incapable de fixer longtemps mon attention sur quoi que ce soit. Je devenais nerveux, je sursautais facilement - bref, je n'étais pas heureux. Mais j'eus tôt fait, hélas ! de découvrir la raison de ce changement... J'étais jaloux de M. Winter ! L'intimité croissante qui s'était établie entre son épouse et moi me rendait soudain conscient de la femme en elle. Maintenant, je ne pouvais plus supporter de le voir l'embrasser, lui tapoter le bras ou la main, ou oser un geste enjoué - cela m'irritait au-delà des mots. Plus le temps passait, plus cela s'aggravait, bien qu'elle ne remarquât rien. Je décidai à la fin qu'il me fallait me débarrasser de ce complexe. Donc, un matin, j'imaginai un plan machiavélique.

[97]

Comme elle m'apportait un verre de lait dans ma chambre, où je faisais mes exercices, je lui dis très calmement :

- Chère madame Winter, je suis affreusement désolé ; mais je vais devoir quitter votre maison aussitôt que possible.

Elle en laissa presque tomber le verre.

- Qu'y a-t-il ? Qu'avons-nous fait de mal ? s'écria-t-elle.

- Rien, rien. Là n'est pas la question. Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais simplement, il faut que je parte, dis-je.

Elle n'accepta pas cette réponse.

- Il faut que tu me dise pourquoi ! tu n'as pas le droit de me le cacher. Ou bien le professeur Barth serait-il derrière tout ceci ? insista-t-elle, au bord des larmes.

- Non, c'est une décision que j'ai prise entièrement seul, et j'aimerais pouvoir vous en expliquer les raisons ; mais c'est absolument impossible. Seulement, je vous en prie, ajoutai-je, n'en dites rien à M. Winter. Cela doit rester entre nous.

Elle quitta la chambre. Pendant les trois ou quatre jours qui suivirent, elle essaya de me persuader de changer d'idée ou de lui dire ce qu'il en était ; mais je demeurai de pierre. Un matin, elle se mit dans tous ses états.

- Je ne te laisserai pas partir, à moins que tu ne me dise ce qui te pousse à me faire cela !

Le moment opportun était venu. Je savais que je ne risquais rien. « Si elle me laisse partir, pensai-je, je serai au moins débarrassé de ce cauchemar. Si elle me permet de rester elle a perdu »... D'une voix étouffée, presque dans un murmure, je dis :

- Puisque vous m'y forcez, je vais vous l'avouer. Mais me promettez-vous de ne pas vous mettre en colère contre moi ?

Elle hocha la tête en souriant.

- Et pourquoi donc me mettrais-je en colère, cher Arthur ? Tu sais combien j'ai d'affection pour toi.

- Eh bien, voyez-vous, finis-je par balbutier, j'ai pour vous des sentiments que je ne devrais pas... Et je ne peux plus le supporter, à force de vivre si près de vous.

Long silence abasourdi. Puis, avec une légèreté affectée, elle répliqua :

- Tout cela est stupide, mon cher. Cela te passera très vite. Tu n'as vraiment pas besoin de nous quitter pour une chose aussi sotte !

Mais, je le savais, j'avais gagné.

Cette même nuit, elle vint dans le sombre couloir qui menait à ma chambre, vêtue d'un déshabillé très léger, pour me souhaiter bonne nuit.

[98]

Je posai timidement la main sur ses seins ronds et fermes, et elle me laissa faire. Puis nous nous sommes embrassés. C'est ainsi que débuta ma première vraie histoire d'amour.

Et c'était une histoire fort compliquée. Il ne faut pas oublier que j'étais toujours pris par bon nombre de cours multiples. De plus j'avais une dose considérable de devoirs à faire à la maison, sans parler de mes exercices de piano qui devenaient impératifs, avec la perspective des deux concerts importants de Hambourg et de Berlin. Il y avait longtemps déjà que j'avais dû renoncer à ma participation au *Kränzchen*; mes concerts et mes voyages en avaient brisé la régularité. Il est bien évident que, au milieu de toutes ces activités, il ne restait guère de temps à consacrer à une aventure.

Mme Winter - je commençais à l'appeler Henny - était très sentimentale ; elle adorait me raconter des épisodes de son passé. J'étais, moi aussi, un bavard invétéré, et j' avais trouvé en elle un auditoire de choix pour mes propres histoires. Au début, nos bavardages constants ne gênaient pas trop mon travail. Mais, maintenant, c'était autre chose. Henny, n'ayant que peu de tâches à remplir à la maison, était libre la plupart du temps. Quand son mari n'était pas en voyage, il n'apparaissait qu'aux repas, faisait la sieste l'après-midi avant de reprendre son travail, et se retirait tôt le soir. Etonnez-vous si Henny était constamment dans ma chambre ! Et nous étions assez imprudents.

Le professeur Barth, qui s'était rendu compte de mes problèmes d'adolescence et de croissance, commençait à s'alarmer de ma mauvaise mine ; il me questionnait sur mon sommeil, mon alimentation, mais sans parvenir à obtenir de moi une réponse satisfaisante. De fait, je manquais vraiment de sommeil depuis quelque temps, et la nourriture, chez les Winter, n'avait jamais été très attirante, ni très fortifiante. J'étais surtout nourri de *Kartoffelpuffer*, genre de crêpe allemande aux pommes de terre, que je n'aimais guère. Je m'achetais souvent un petit pain de seigle, que je mangeais dans la rue. Mais Barth ignorait tout de cela.

Un jour, il me fit sursauter en m'annonçant qu'il voulait voir Mme Winter et que je devais en faire part à celle-ci. J'étais terrifié. Savait-il quelque chose ? Ou devinait-il ? Il arriva, l'après-midi suivant, le visage sévère ; il voulait voir Mme Winter seul à seule, dit-il. Je passai une demi-heure atroce dans ma chambre, à attendre qu'il s'en aille. Après son départ, je me précipitai sur Henny pour avoir des nouvelles et la trouvai riant - oui, riant aux larmes.

[99]

Puis, elle me raconta l'histoire. Barth avait commencé par se plaindre de mon travail :

- *Der Junge (le petit) est paresseux*. Il n'est jamais bien préparé à ses leçons. Mais, ce qui est pire encore, c'est qu'il se fatigue facilement et que la mémoire même lui fait défaut. Il a l'air malade et préoccupé. N'avez-vous rien remarqué?

- Je lui ai répondu que non, me dit-elle. « Ici, ai-je dit, à la maison, il a l'air tout à fait normal. Peut-être a-t-il trop de travail ? »

- Absurde! poursuivit Barth. Il doit y avoir autre chose.

Et, rougissant soudain, il ajouta :

- Je présume, madame Winter, que vous n'êtes pas au courant de certains agissements auxquels se livrent les jeunes gens. Mais, je vous en prie, regardez dans votre dictionnaire... oui, regardez au mot « onanisme »...

- Sur quoi, conclut-elle, il s'est levé et est parti précipitamment.

Pauvre professeur ! J'avais de la peine pour lui. Il était si totalement candide et, d'une certaine manière, si inexpérimenté ! Cette qualité perçait jusque dans le choix des programmes qu'il établissait pour mes concerts. Ses suggestions pour mon premier récital à Berlin et ma seconde apparition avec l'Orchestre Philharmonique de Hambourg étaient fausses - je le sentais jusqu'au fond de mes os. Et, malheureusement, j'avais raison.

Le public de Hambourg, qui avait applaudi d'enthousiasme un jeune garçon plein de promesses, pour sa brillante exécution du concerto de Saint-Saëns, fut déçu d'entendre, un an plus tard, un adolescent pâle et maigre jouer, de façon sèche et peu convaincante, un concerto de Mozart. Et il me fallait bien abonder dans leur sens. Il y eut des battements de mains polis - je fus rappelé une fois, et ce fut fini.

L'autre Barth, celui de Hambourg, Richard, chez qui j'étais encore descendu, était absolument furieux contre son homonyme.

- Vous devriez le quitter ! s'écria-t-il. Vous n'êtes pas le premier jeune talent qu'il a essayé de démolir... J'en connais d'autres.

Il y avait beaucoup de vrai dans ce qu'il disait. Cela faisait déjà quelque temps que j'en avais le sentiment. Je fus pris de dépression, consternante pour tout ce qui touchait la musique, en dehors même de ma paresse devant les exercices. Mon travail avec Barth devenait de plus en plus stérile.

[100]

Cela sentait le renfermé. Même ma vie musicale personnelle n'était pas capable de me tirer de cette apathie.

Mon malheureux récital de Berlin fournit et confirma la preuve évidente du bien-fondé de mes pressentiments. La Sonate en *mi* mineur de Beethoven, opus 90, était exactement pour moi le type d'ouverture qu'il ne fallait pas. Je sentais bien trop mal le second mouvement. Ensuite, j'avais joué les *Danses des Davidsbündler*. J'adorais ce morceau - malgré sa longueur -, mais Barth m'avait poussé à l'exaspération en me reprenant sur tel ou tel détail sans importance et il avait réussi à éteindre ma dernière étincelle d'enthousiasme. Pour le reste du programme, c'était pire encore. J'avais joué le second volume des *Variations* de Brahms-Paganini dans un tempo beaucoup trop rapide ;

j'étais nerveux et découragé, à ce stade, et j'avais tapé beaucoup de fausses notes. La *Rhapsodie* de Liszt, en final, n'avait pas marché du tout, non plus. Le concert était un ratage, et je le savais. Les applaudissements étaient surtout venus des nombreux amis que j'avais dans la salle, mais, ensuite, dans la loge, leurs phrases louangeuses avaient résonné comme des condoléances.

La critique ne fut pas mauvaise, mais elle était dépourvue de chaleur et reflétait exactement l'exécution que j'avais fournie, Barth, naturellement, blâma ma paresse. Il me dit :

- *Mein Junge, wenn Du nur arbeiten wolltest, konntest Du ja Alle in den Dreck spielen !* (Mon garçon, si seulement tu consentais à te mettre à travailler, tu pourrais leur en mettre plein la vue!)

Cette phrase me frappa ; elle n'a pas cessé de résonner à mes oreilles durant toute ma vie.

Heureusement, un empêchement avait évité au professeur Joachim d'assister à mon concert ; mais il avait dû en entendre parler sans trop de dureté par Emma Engelmann. Elle était pleine d'indulgence et essayait de me consoler en me disant que la vie d'artiste avait ses hauts et ses bas et que je ne devais pas prendre trop à cœur cet échec passager. Les Winter, Henny surtout, voulaient à tout prix que mon concert ait été un triomphe ! Quelle ironie.

Comme le temps guérit la plupart des déceptions, je retrouvai un peu de ma joie de vivre, déterminé, plus que jamais, à ne pas me laisser abattre. Pourtant, un mois plus tard, une expérience horrible m'était réservée.

Je reçus une lettre de ma mère disant qu'elle avait « de bonnes nouvelles » pour moi - « ton père et moi, nous avons décidé que je devrais venir à Berlin, pour y vivre avec toi.

[101]

Le mariage de ta sœur Frania rend la chose possible. Tu as atteint l'âge auquel un garçon a le plus grand besoin de sa mère. Il m'est dur, comme tu peux l'imaginer, d'abandonner mon foyer, ton père et le reste de la famille ; mais nous considérons qu'il est absolument nécessaire que je sois avec toi. L'argent ne pose pas de problème, les sommes que le professeur Barth recueille de tes protecteurs seront suffisantes pour nous deux. »

Je restai consterné devant cette lettre : la perspective de vivre avec ma mère de l'argent fourni par des étrangers m'était intolérable. J'avais assez souffert, ces dernières années, de cette situation humiliante ; moi-même, je ne pouvais plus la supporter qu'à grand-peine. Mon vœu le plus fervent était de me libérer, de me subvenir à moi-même le plus rapidement possible. Le plan de mes parents me rendait plus dépendant encore, et étouffait tout espoir de libération, pour bien longtemps.

Je répondis. Ma lettre suppliait ; je tentais de formuler mes objections dans les ternies les plus délicats. Je détestais l'idée de blesser les sentiments de ma mère. Mais j'étais absolument décidé à refuser cet arrangement. J'allai même jusqu'à prétendre que mes protecteurs commençaient à se fatiguer de m'entretenir depuis tant d'années, et j'ajoutai, avec une dose d'amertume, que deux d'entre eux, M. Warschauer et les Mendelssohn ne m'avaient jamais invité chez eux, démontrant ainsi leur indifférence totale envers ma personne.

Ma lettre tomba dans l'oreille de sourds. Mes parents vivaient toujours selon la conception surannée et patriarcale que les enfants n'ont pas voix au chapitre de leur avenir, qu'on attend d'eux seulement l'obéissance aveugle.

Ma mère se ferma donc à toutes mes objections. Elle arriverait, m'écrivit-elle, dans deux semaines. Elle demeurerait quelque temps chez tante Salka, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un appartement pour nous deux et conclu les arrangements nécessaires avec le professeur Barth.

J'étais furieux. « Comment peuvent-ils ? m'écriai-je, à part moi. Oui, comment peuvent-ils ignorer si totalement mes propres sentiments ? » Mon indignation atteignait à un tel degré que je décidai de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour arrêter ma mère. Mon premier soin fut de me confier au professeur Joachim.

[102]

Il écouta en silence mon flot passionné d'accusations, de griefs et de protestations; puis, après un court silence, il y répondit avec un sourire triste:

- Mon garçon, ce doit être terriblement douloureux pour toi d'aller à l'encontre des désirs de ta mère ; mais je comprends parfaitement tes raisons. Je suis passé par les mêmes difficultés dans ma jeunesse. Je vais essayer de la dissuader ; j'espère que j'y réussirai.

Quant à la réaction de Barth, elle trahit son indubitable origine prussienne :

- Je peux toujours refuser de remettre l'argent, me dit-il avec un sourire qui grinçait et qui me fit aussitôt regretter de lui avoir parlé.

Max Bruch, M. Martin Levy, les Engelmann, les Salomon, Lotte Hahn, tous me témoignèrent leur sympathie ; tous comprenaient qu'il me serait fatal d'être obligé de vivre avec ma mère dans ces conditions.

Ma mère arriva à Berlin par une matinée froide et grise de mars. A cause de mes cours, je ne pus pas aller la chercher à la gare ; ce furent les Meyer qui veillèrent et qui la ramenèrent chez eux. J'allai lui souhaiter la bienvenue, tard dans l'après-midi, après avoir terminé tout mon travail. Elle m'accueillit avec des cris de joie et les débordements maternels habituels ; mais immédiatement, elle s'inquiéta de ma mine.

- Tu as l'air pâle et fatigué et tu as dû maigrir, s'écria-t-elle. Tu n'es probablement pas assez nourri ; on te laisse mourir de faim, je le vois bien.

Et de continuer :

- Mais tout cela va changer, maintenant, mon pauvre enfant. Je vais t'engraisser avec de la bonne soupe de poulet aux nouilles et aux haricots, que tu aimes tant, et avec du bon bœuf bouilli, et tu vas changer de mine en un rien de temps!

J'étais touché par cette sollicitude maternelle qui m'avait si longtemps manqué ; en même temps, j'étais malheureux, comme peut se sentir un traître. Malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de m'étonner en la voyant me traiter comme s'il n'y avait pas eu de problème, négliger mes objections à sa venue et me considérer comme un enfant irresponsable. J'eus encore plus froid dans le dos quand je vis les bagages qu'elle avait apportés avec elle. Je découvris, non sans horreur, des oreillers et des couvertures, des fourchettes et des couteaux, des plats et tout ce qui s'ensuit - assez pour s'installer pendant des années.

[103]

Le jour de l'arrivée de ma mère marqua le début d'une ère de supplices pour elle comme pour moi ; cela dura deux mois, et ce laps de temps devait demeurer dans ma mémoire comme l'une des périodes les plus malheureuses de mon existence.

Tout d'abord, après qu'elle eut conversé avec Joachim et Barth, je la trouvai légèrement désorientée devant les réponses évasives et prudemment réservées qu'ils avaient faites à ses propositions.

- Ces Allemands ! me disait-elle. Ils ne semblent pas comprendre combien un enfant a besoin de sa mère !

Mais, par la suite, au cours de ses discussions avec mes tuteurs et mes bienfaiteurs, elle prit à tel point conscience du mur d'opposition auquel elle se heurtait qu'elle se sentit environnée d'une conspiration qui la visait. Alors, et alors seulement, l'idée l'effleura que ce devait être *moi* qui étais derrière toute cette hostilité qu'elle rencontrait, que moi seul devais avoir persuadé ces gens d'agir ainsi !

Lorsqu'elle me posa la question tout à trac, je ne niai pas. Ma mère me regarda, le visage empreint d'une expression douloureuse. Je n'étais plus le petit garçon irresponsable - j'étais devenu l'ennemi.

Pourtant, elle ne voulait pas renoncer - elle était trop décidée à rester. En dehors de sa conviction intime que j'avais besoin d'elle pour mon propre bien, il y avait également, je le sentais, le sentiment de frustration d'être obligée de rentrer à la maison, après avoir essuyé une défaite. Elle entama donc une lutte sans merci contre moi, et moi seul. C'était sordide, pathétique. Elle détestait venir me voir chez les Winter ; ils lui avaient été antipathiques dès le premier instant, Henny surtout. Son mystérieux instinct maternel avait immédiatement flairé quelque chose d'anormal ; elle n'en disait rien, mais je savais qu'elle sentait la chose. Henny était très polie avec elle, mais son attitude était forcée et artificielle.

Comme mes leçons m'empêchaient d'aller voir ma mère chez les Meyer, qui habitaient au diable vauvert, nous en étions réduits à nous rencontrer dans des endroits étranges, comme un banc du *Tiergarten*, ou le zoo, ou un café, ou simplement une rue que nous arpentions du haut en bas. C'était pitoyable ! Elle suppliait, elle pleurait, elle me criait sa rage, mais j'étais entêté - je ne voulais pas céder, je ne voulais ni ne pouvais envisager de vivre avec elle grâce aux largesses de quelqu'un d'autre. Pourtant, cela me brisait vraiment le cœur, de la voir dans un tel état.

[104]

J'aimais infiniment mes parents, mais je les aimais d'une façon particulière. J'étais dévoué à ma mère - mais il n'y avait guère de contact entre nous. Elle était complètement fermée à la musique, ce qui nous séparait déjà dans un domaine très important, et elle ne comprenait guère tout ce qui me passionnait. Je savais cependant que c'était une épouse et une mère parfaite à sa manière ; le reste de la famille la vénérait comme une sainte. Avec mon père, c'était différent ; il n'était pas plus ouvert à la musique, de son côté ; toutefois, il essayait, il se renseignait, et c'était un merveilleux philosophe - un rien talmudique, peut-être, mais avec un esprit ouvert aux idées nouvelles. Il était nul en affaires ; il était bien trop honnête et trop indifférent à l'égard de

l'argent. Ce que je préférais en lui, c'était son universalité ; il n'accordait qu'une attention parcimonieuse à ses propres affaires ou à celles de la famille et se passionnait au contraire pour une œuvre littéraire ou un vague sujet découvert dans les pages d'une encyclopédie.

En regardant en arrière, je présume que la raison majeure de mon éloignement de ma famille gît dans le fait que mes parents m'avaient envoyé vivre avec des étrangers qui marquèrent fortement mon esprit et mon caractère, à l'âge où j'étais le plus vulnérable. Pris que j'étais entre les querelles stériles et interminables avec ma mère et la barbe perpétuellement menaçante de Barth, ma vie devint donc intolérable.

10

Un jour, le professeur Joachim me fit appeler à son bureau, à l'Académie.

- *Mein Junge*, me dit-il, je suis désolé d'apprendre que vous continuez à avoir des difficultés avec votre mère. Mais j'ai dressé pour vous un plan excellent. Lors du dernier Festival Beethoven de Bonn, j'ai joué des trios avec votre célèbre compatriote Paderewski, qui est non seulement un excellent musicien, mais un homme d'une grande noblesse.

[105]

Comme nous sommes demeurés en termes amicaux, je lui ai écrit en lui parlant de vous, je lui ai demandé de vous recevoir, s'il était possible, dans sa villa en Suisse, de vous écouter jouer et de me donner son avis à votre sujet. Il vient de me télégraphier qu'il en serait très heureux, mais qu'il faut que vous veniez tout de suite, car il doit partir pour une cure. Voici donc ma proposition ; vous partez après-demain, sans rien dire à votre mère, et vous passez une semaine en Suisse. Entre-temps, j'informerai votre mère que vous êtes allé voir Paderewski, parce que vous ne pouviez supporter plus longtemps la tension nerveuse de ces derniers mois. Je demeurerai vague sur la durée de votre séjour. Je doute qu'elle décide de vous suivre en Suisse - elle ne connaîtra même pas votre adresse.

De joie, mon cœur s'arrêta de battre - je l'embrassai presque. Cela voulait dire non seulement que j'échappais à mes épreuves, mais que j'allais connaître un nouveau pays, magnifique, et rencontrer un homme fabuleux, alors à l'apogée de sa célébrité.

M. Levy fournit généreusement l'argent de mon voyage... de quoi vivre sans compter pendant une semaine. Le professeur Barth, cependant, reçut la nouvelle avec méfiance.

- Je ne peux pas t'en empêcher, du moment que le professeur Joachim désire que tu y ailles, dit-il. Mais quand commenceras-tu à travailler sérieusement ?

Et il avait raison ; moi aussi, j'étais plein d'appréhension à l'idée de jouer devant le grand Paderewski ; j'avais négligé mon piano, terriblement, ces derniers temps.

Le professeur Barth m'accompagna à la gare ; il fut très gentil. Après m'avoir recommandé différents endroits qu'il fallait visiter et m'avoir remis une lettre d'introduction auprès d'un de ses amis, professeur à Lausanne, il me demanda à voix basse :

- Dois-je t'attendre pour ta leçon d'aujourd'hui en huit ?

Je hochai la tête affirmativement.

- Beuh, répondit-il avec scepticisme. C'est à voir.

Le train partit; je respirai profondément; une délicieuse sensation de liberté m'envahissait tout le corps. Même si cela ne devait durer que quelques jours !...

C'était un train de nuit, mais je ne pus dormir ; je demeurai éveillé, assis tout contre la fenêtre de mon compartiment de seconde classe, à regarder le paysage qui fuyait, à ruminer le cauchemar que j'avais enduré, à songer à la façon dont je jouerais bientôt pour Paderewski.

[106]

Au petit matin (nous étions à la mi-mai), après avoir franchi un très long tunnel, le train jaillit tout soudain dans le soleil - et là, criant de joie, j'ai reçu comme un choc électrique, avec la vision pour la première fois de ma vie, des hautes montagnes couvertes de neige et du lac Léman, majestueux et bleu de nuit, paresseusement étalé à leurs pieds et entouré de prairies d'un vert éclatant, parsemées çà et là de taches de fleurs sauvages d'un jaune intense, couleur que je n'avais encore jamais vue. Et toutes ces vignes à l'infini, qui croissaient sur les pentes harmonieuses des collines ! J'étais confondu de tant de beauté.

Deux heures plus tard, nous atteignons Lausanne. Je choisis un hôtel d'apparence modeste, juste en face de la gare, dévorai un solide petit déjeuner et pris trois tasses d'un excellent café, puis un long bain, rangeai mes affaires et, me sentant enfin un peu remis de ma nuit blanche, rassemblai mon courage et descendis téléphoner.

Le portier n'en croyait pas ses oreilles :

- Comment ? Vous voulez parler à M. Paderewski? Qu'est- ce que vous lui voulez ?

Je dus m'expliquer et il accepta de faire l'appel. Un maître d'hôtel répondit, en français, en me donnant tous les renseignements nécessaires. Oui, M. Paderewski était au courant de mon arrivée et me demandait de prendre, à une certaine heure, un train pour Morges, situé à courte distance de Lausanne. Là, à la gare, une voiture m'attendrait pour me conduire à la villa de M. Paderewski.

Je suivis ces instructions et la voiture me déposait, une heure plus tard, à onze heures du matin, devant la grille de « Riond Bosson ».

Quand j'ai sonné, je me le rappelle, la grille s'est ouverte automatiquement, et un chien d'allure féroce s'est mis à aboyer furieusement en montrant les dents, prêt à me mettre en pièces ; heureusement, il était enchaîné à sa niche.

Tout au bout du jardin de l'entrée, se dressait la maison. Elle était construite en bois et en brique et ne présentait aucun intérêt architectural : ce n'était ni une villa ni un château - elle me rappelait plutôt ces grandes pensions de famille confortables que l'on voit dans les stations estivales. La porte fut ouverte par un valet souriant, qui me fit entrer dans un énorme hall d'entrée carré, de deux étages de haut, avec une galerie qui courait sur trois côtés et conduisait aux chambres du premier étage. Une grande table de billard se dressait au milieu du hall. Le maître d'hôtel me prit mon manteau et mon chapeau et me pria d'attendre le « maître » au salon, sur lequel il ouvrit une porte qui faisait face à celle de l'entrée.

[107]

Il me traitait avec un peu trop de familiarité et je me sentais intimidé à cause de la pauvreté de mon français. Je fus donc heureux d'être débarrassé de lui et pénétrai dans le salon, qui était fort impressionnant.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce furent les deux pianos à queue de concert, dont les claviers se faisaient face. Ils étaient alignés devant deux baies. Au centre, une double porte en verre, qui ouvrait sur une véranda, et à laquelle on ne pouvait accéder qu'en empruntant l'étroit passage réservé entre les deux pianos. Aux murs, pendaient trois portraits du maître : celui, célèbre, de Burne-Jones, un autre peint par Alma Tadema, et le troisième signé d'un peintre français dont j'oublie le nom. Les deux instruments étaient couverts de fleurs et de photographies encadrées de rois et de reines, d'infantes espagnoles et d'aristocrates en vue. Je remarquai également un ou deux Américains fort connus ; mais, à mon étonnement pas un seul Polonais.

Tremblant d'excitation et d'attente, j'adoptai une position stratégique entre les deux Steinway et montai la garde, debout. Après un quart d'heure, qui me parut être une éternité, une porte latérale s'ouvrit et une très vieille dame pénétra dans la pièce. En me voyant piqué là, elle s'approcha et me demanda d'une voix chevrotante :

- C'est vous, le jeune homme qui doit venir jouer pour le maître ?

J'acquiesçai.

- Ah! reprit-elle. J'ai bien de la peine pour vous. Qui, au monde, s'aviserait d'écouter un autre pianiste, après avoir entendu le maître ?

Après avoir prononcé cette « sentence » fracassante, elle disparut.

Je ne tardai pas, du coup, à me sentir encore un peu plus mal et terriblement fatigué. Sur quoi une autre dame, beaucoup plus jeune, cette fois, entra. Je devinai tout de suite que c'était Mme Paderewski, ayant vu des photos d'elle. Je la trouvai belle, bien que lourdement charpentée. Elle avait des yeux de velours sombre et une belle peau blanche. Je m'apprêtais à lui adresser quelques phrases polies, mais elle passa devant moi, tenant un trousseau de clés à la main traversa toute la longueur du salon et disparut dans une autre pièce, sans même me regarder. Ce fut un coup J'étais blessé et cette fois, vraiment terrorisé. Les deux claviers, avec leur couvercle ouvert, semblaient me montrer les dents, comme le chien dans le jardin. J'étais réellement sur le point de prendre la fuite.

[108]

Ce fut alors que le miracle se produisit : la porte centrale s'ouvrit toute grande et le Soleil apparut - oui, le Soleil. C'était Paderewski, la quarantaine toujours jeune, vêtu d'un complet blanc, d'une chemise blanche et d'une lavallière blanche ; une masse de cheveux blonds, une moustache de la même couleur et une légère broussaille dorée, entre bouche et menton, lui donnaient l'apparence d'un lion. Mais c'étaient son sourire et son charme qui le faisaient paraître si incroyablement ensoleillé.

Il se précipita vers moi à petits pas rapides et, en quelques mots d'excuse chaleureux, il me mit instantanément à l'aise et me fit oublier tous mes supplices.

- J'ai entendu dire des choses très aimables à votre propos par le professeur Joachim, que j'admire et respecte, dit-il. Et je suis également ravi que vous soyez polonais, ajouta-t-il en me tapotant le bras avec bonté. Et maintenant, jouez-moi quelque chose que vous aimez bien jouer.

J'ai commis alors une grosse erreur - l'erreur que beaucoup de jeunes pianistes commettent en pareille occasion, ainsi que je l'ai remarqué par la suite. Au lieu de jouer un morceau que je puisse exécuter aisément, en montrant mes dons sous leur meilleur jour, j'ai choisi le second volume des Variations de Brahms-Paganini, que je n'avais pas encore totalement maîtrisé, pour la simple gloriole d'impressionner le maître par les passages difficiles de cette œuvre. Et j'en fus puni; car je manquai beaucoup de traits, surtout fatigué et nerveux comme je l'étais.

Parvenu au bout, je courbai la tête de honte. « Tout est fini, pensais-je. Il va me montrer la porte. » Mais non ! Au contraire, il devint encore plus gentil et chaleureux.

- Mon jeune ami, me dit-il, ne vous découragez pas pour quelques fausses notes. Je sais parfaitement que vous pouvez faire beaucoup mieux, mais j'ai bien vu que vous avez énormément de talent.

« Ah ah, pensai-je cette fois. Il dit cela par respect pour Joachim. » Et je me levai, prêt à prendre congé.

- Vous ne partez pas ? reprit-il. J'espère que vous allez rester à déjeuner ?

Et, sans attendre la réponse, il m'entoura des bras les épaules et m'entraîna vers la salle à manger. Avant d'y entrer, il m'avait déjà totalement envoûté. Mme Paderewski nous avait précédés. Je lui baisai la main ; elle ne fit même pas allusion au fait qu'elle m'avait déjà vu.

[109]

Nous étions trois à table ; la vieille dame ne se montra pas. On me dit qu'elle était la tante de mon hôtesse, qu'elle prenait ses repas dans sa chambre, mais qu'elle se levait à cinq heures du matin pour donner à manger aux poules de Mme Paderewski - espèce rare et primée. Elle était d'âge biblique - quelque chose comme quatre-vingt-quinze ans ! La conversation, pendant le déjeuner, fut très animée. M. Paderewski était un excellent causeur ; il avait une voix haut placée - un peu celle d'un ténor qui parle - avec un léger défaut dans la prononciation de la lettre « s », intermédiaire entre un « che » ou un « th » à l'anglaise légèrement sifflant. Et l'effet en était charmant. Je saisisais fort bien les raisons de sa renommée comme l'un des plus grands orateurs publics de l'époque ; il parlait en outre cinq langues avec aisance. J'aurais été encore plus heureux de ce déjeuner, sans les remarques à voix haute de Mme Paderewski au sujet de mes « bonnes » manières à table. Je trouvais de mauvais goût ces commentaires sur ma tenue, faits à mon nez, et je constatai avec satisfaction le froncement désapprobateur des sourcils de M. Paderewski.

Après le déjeuner, coupant court à mes effusions de gratitude, le maître m'escorta jusqu'au hall d'entrée, prit dans un porte-parapluies un ravissant jonc en rotin, à pommeau d'ivoire, et me dit de la façon la plus aimable :

- Mon jeune ami, comme ma voiture n'est pas libre présentement pour vous conduire à la gare, vous allez être obligé de marcher ; mais ce n'est pas très loin, et ce jonc vous aidera à faire le chemin. Vous pourrez le garder en

souvenir de votre visite. Prenez le premier train pour Lausanne, emballez rapidement vos affaires et revenez immédiatement ; nous avons des invités à dîner et vous devez vous changer. J'espère que vous pourrez demeurer avec nous jusqu'à notre départ pour Aix-les-Bains, dans cinq jours.

Le tout débité comme si j'avais été un de ses proches parents. J'étais si touché que je ne pouvais prononcer un mot ; mais il le devina et me sourit.

Je partis en chantant et en sifflotant, et je courus plutôt que je ne marchai jusqu'à la station. J'étais de retour à Morges en moins de deux heures. De la gare, un taxi me déposa à « Riond Bosson ». Marcellin, le maître d'hôtel, me montra ma chambre au second étage, qui était spacieuse et confortable et possédait une loggia avec une vue parfaite sur le mont Blanc. Je me changeai, mis mon costume sombre et des chaussures noires (les seules que je possédasse); puis je descendis rejoindre mes hôtes.

[110]

Les invités étaient déjà là : trois couples américains d'âge moyen, et un monsieur suisse. Je leur fus présenté, mais je ne saisis pas les noms. La conversation se poursuivait en anglais, langue que je parvenais à comprendre, sans oser encore parler.

Le dîner fut excellent et servi avec grande élégance. Je me souviens d'y avoir goûté pour la première fois à la langouste, cette variété du homard, et du Champagne rosé, que notre hôte aimait particulièrement.

Après qu'on eut servi le café au salon, M. Paderewski dit à ses invités des choses fort flatteuses à mon endroit et me demanda de jouer. Cette fois, je me sentais à mon affaire. Je jouai de tout mon cœur mes morceaux favoris de Brahms, deux rhapsodies et un intermezzo, suivis d'un impromptu de Chopin. Quand j'eus fini, Paderewski se leva d'un bond et m'embrassa en disant :

- J'ai tout de suite su que vous aviez un grand talent. Je vais écrire au professeur Joachim pour lui parler de ce petit récital.

Ses invités s'adressèrent à moi de façon flatteuse ; mais j'avais l'impression qu'ils n'osaient pas faire trop de compliments à un pianiste en présence de Paderewski ; ils semblaient plutôt froids.

Après leur départ, le grand homme m'accompagna jusqu'à ma chambre, s'installa confortablement dans un siège bas et commença à me questionner paternellement sur ma famille, la Pologne, les circonstances qui m'avaient amené chez Joachim - bref, sur ma vie en général. Était-ce son charme ou son intérêt sincère, ou bien le complexe de culpabilité que m'inspiraient les récentes semaines de ma vie à Berlin ? Je ne saurais le dire - mais j'éprouvais une sorte de nécessité de tout lui raconter, de vider mon cœur.

Je pus voir un blâme passer dans son regard quand j'avouai la triste histoire de ma mère ; il n'en témoigna pas moins d'infiniment de compréhension, assez comme celle que Joachim m'avait exprimée.

- Tout artiste doit parcourir un dur chemin avant de se trouver, dit-il comme regardant au fond de lui-même. Les médecins, les avocats, les ingénieurs voient leur carrière clairement tracée devant eux, tandis que nous, pauvres artistes, nous vivons dans le doute constant.

Il se leva de son siège, arpenta quelques instants la chambre en fumant une cigarette, se rassit et entreprit de me raconter la navrante histoire de sa propre vie.

[111]

Comme elle est maintenant connue de tout le monde, je ne m'y lancerai pas en détail ; mais je dois tout de même parler de son fils unique. Le pauvre garçon était né avec une terrible difformité de la tête et une paralysie complète des membres. Sa mère était morte en le mettant au monde, si bien que le petit orphelin fut confié à sa grand-mère et, par la suite, à sa belle-mère. Extrêmement intelligent et doué d'un caractère d'ange, il était adoré de son père.

- Je le voyais trop peu, dit Paderewski, étant constamment en tournées de concerts ; et nous n'avons vécu ensemble dans cette maison que pendant ces toutes dernières années. Et puis... (Il marqua un silence)... Il est mort il y a quelques mois.

Sa voix se brisa ; je pleurais presque.

- Marcellin, poursuivit-il après un temps, vous savez ? mon maître d'hôtel... Marcellin était son infirmier et veillait sur lui avec la dévotion d'une mère, si bien que nous le traitons maintenant comme un membre de la famille. Il est mon valet, mon secrétaire et mon ami.

Vaincu par l'émotion, le maître me souhaita bonne nuit ; cependant, avant de me quitter, il ajouta :

- Ne prenez pas vos problèmes trop à cœur. Vous le voyez, il existe des peines encore beaucoup plus dures, dans la vie d'un artiste.

Je demeurai profondément bouleversé par cette longue histoire. « Ainsi, voilà donc le célèbre, l'heureux, le riche, le grand Paderewski ? » pensais-je avec étonnement, me rendant compte que je venais de me trouver en présence d'un des êtres humains les plus malheureux que j'eusse jamais rencontrés.

Le lendemain, je le vis peu. Il me fit remettre un message par Marcellin, me suggérant d'aller voir le professeur Budde, l'ami de Barth, à Lausanne.

Ma lettre d'introduction auprès du professeur fut accueillie avec grande cordialité ; le vieil homme était charmant et me présenta à sa famille. On me garda à déjeuner et son plus jeune fils, légèrement plus âgé que moi, m'emmena faire le tour du lac, me montrant beaucoup de sites fort beaux. Je regagnai Morges par bateau, tard dans la soirée, enchanté de ma journée.

Les trois derniers jours à « Riond-Bosson » furent des plus intéressants. Le matin, après le petit déjeuner, je m'installais avec un bon livre dans le hall, tout en écoutant le maître étudier dans sa chambre, à l'étage au-dessus.

[112]

Il travaillait les Variations sur un thème de Haendel de Brahms, répétant lentement certains passages difficiles, une centaine de fois. Je remarquai que son jeu était fortement handicapé par des défauts techniques, surtout dans l'articulation des doigts - ce qui déséquilibrait son sens du rythme.

Après un bref déjeuner, il continuait d'ordinaire à travailler jusqu'à sept heures, puis m'appelait pour aller au jardin, où nous retrouvions Marcellin pour jouer aux boules. Nous avions beau nous appliquer de toutes nos forces, nous étions invariablement battus par le maître d'hôtel qui raflait toujours les enjeux de son maître.

Le dîner était régulièrement copieux et accompagné de Champagne ; puis, après le café, nous jouions un peu au billard. Paderewski aimait beaucoup ce jeu et me disait que, avec les boules, c'était ce qui le maintenait en forme. Plus tard dans la soirée, il aimait à s'installer devant une table de bridge pour faire une partie tout seul. Il distribuait les cartes avec une extrême concentration, puis jouait en observant strictement les règles du bridge. A l'époque, j'ai trouvé cela drôle, mais je dois reconnaître aujourd'hui que c'est là un jeu beaucoup plus instructif que le solitaire.

Le dernier soir, il s'assit devant l'un des pianos du salon et joua pour moi pendant deux heures environ, m'exposant toutes sortes de difficultés pianistiques, me faisant une brillante démonstration de doigtés, de jeux de pédales compliqués et de quantité d'autres choses instructives. De temps à autre, il m'enchantait d'une phrase merveilleusement jouée ou d'une sonorité qui allait même parfois jusqu'à être émouvante ; mais il me décourageait un peu par son « rubato » exagéré et ses fréquents accords arpégés. J'en venais à me dire que ma nature musicale était très éloignée de la sienne.

Mon séjour à « Riond-Bosson » touchait à sa fin. Paderewski m'invita à les accompagner, sa femme et lui, jusqu'à Genève, par le train - « Il faut que vous voyiez cette ville ! s'exclama-t-il. C'est une des plus jolies qui soit. »

Le voyage de Morges à Genève était court ; quand le train s'arrêta, je pris congé de mon grand compatriote, baisai la main de Mme Paderewski et les remerciai pour tout. Me voyant rester planté sur le quai avec mon sac, il ouvrit la fenêtre de leur compartiment et me cria :

- Si vous n'avez pas de meilleur projet en tête pour vos vacances, cet été, venez les passer avec nous !

Avant que j'aie pu répondre, le train s'est ébranlé.

[113]

Demeuré seul dans la gare, je me rappelai soudain que l'on s'attendait que je rentre le lendemain à Berlin - et je me souvins en même temps du doute que Barth avait exprimé de me voir revenir à temps. Etudiant rapidement les horaires, je découvris que ce que j'avais de mieux à faire était de sauter dans un train dans une demi-heure. « Pas de Genève pour cette fois ! » me dis-je tout haut à moi-même ; puis je me dirigeai vers le train.

Le lendemain matin, j'arrivai de bonne heure dans la capitale allemande, fatigué d'avoir dû rester assis toute la nuit dans le compartiment et bourrelé de remords au sujet de ma mère. A l'appartement, Henny m'accueillit avec exubérance, en criant :

- Elle est partie, elle est partie !

Je demeurai sans voix, profondément bouleversé. Quelque chose se brisa en moi. Je me sentais soudain désespérément triste en pensant à ma pauvre mère. J'étais sur le point de la supplier de revenir. Il me fallut longtemps pour me calmer et regarder en face la nouvelle situation.

Quant au professeur Barth, visiblement satisfait de mon retour, il ne se montra guère curieux de mes impressions de Paderewski ni de l'opinion de celui-ci à mon sujet. Il ne me restait donc, une fois de plus, qu'à reprendre mes vieilles routines, mais avec encore moins de conviction et de cœur au travail qu'auparavant.

11

Le professeur Joachim était enchanté de la lettre que Paderewski lui avait écrite. « Ce garçon possède, sans aucun doute, un talent authentique, disait cette lettre, et je lui prédis un brillant avenir. » Paderewski ajoutait également quelques remarques aimables sur ma personne et réitérait son invitation pour l'été.

- Tu vois, tout a tourné comme nous l'espérions, commenta Joachim. Ta mère s'est finalement rendue à notre point de vue et t'a laissé en paix. Et «cette occasion de passer un été entier dans la noble compagnie d'un si grand homme te ferait beaucoup de bien.

[114]

Je l'écoutais mais j'étais toujours sous le choc du départ de ma mère, et attristé de plus par une lettre de reproches de tante Salka. Pourtant, je savais que j'avais eu raison.

Le vieil et très affable M. Martin Levy m'invita à déjeuner pour parler de l'ensemble de la situation. Impressionné et flatté par l'intérêt que Paderewski me manifestait, et rassuré de ce fait même dans sa propre confiance en mon avenir, il jugeait venu pour moi le moment de quitter Barth - qui (c'étaient ses mots) « tuait mon enthousiasme pour la musique... »

- *Frau* Engelmann, ajouta-t-il, est du même avis. Et Joachim, sans le dire ouvertement, n'y verrait aucune objection.

Ma réponse fut :

- Mais c'est absolument impossible! Je ne pourrais pas quitter brusquement un homme qui m'a témoigné tant de dévouement, sans parler du temps précieux qu'il m'a consacré pendant des années et de son désintéressement. Je crois que cela lui briserait le cœur !

M. Levy me trouvait trop sentimental ; mais il formula une autre suggestion :

- Ma fille est mariée à un professeur de bactériologie à l'université de Marbourg, qui est une ravissante petite ville, ressemblant beaucoup à Heidelberg. J'y ai loué une villa pour l'été, afin d'être près de ma fille et de mes petits-enfants. Voulez-vous vous joindre à moi ? Je puis m'arranger avec Joachim pour prolonger vos vacances de deux ou trois semaines. Ainsi, vous pourriez partir pour la Suisse directement de Marbourg.

L'idée m'enchantait, mais j'avais peur de la réaction de Barth. Et je n'avais pas tort. Il devint absolument furieux en entendant cela ; mais ce qui l'enrageait le plus, c'était que Paderewski m'eût invité par l'entremise du professeur Joachim, en passant, de ce fait, par-dessus le droit qu'il avait de décider de ma propre destinée.

- Je ne te permettrai pas d'aller en Suisse, à moins qu'il ne m'écrive à moi ! dit-il.

Cela avait tout l'air d'un ultimatum. M. Levy, quand il apprit cela, entama tout un échange de correspondance diplomatique avec Paderewski et obtint de lui qu'il envoie un télégramme à Barth, lui demandant la permission, pour son « talentueux élève » de passer l'été « comme son invité ».

[115]

Barth finit par lever ses objections, et je me préparai joyeusement à ce long et merveilleux été.

La villa de M. Levy, construite sur une colline qui surplombait la ville et regardait un vieux château, sur une colline en face, était un endroit spacieux et confortable. Tout y était de bon goût ; murs lambrissés de bois clair, mobilier agréable, salles de bains équipées avec tous les appareillages modernes et, même, bon Bechstein à queue. Mon hôte avait emmené quelques-unes des domestiques de sa résidence berlinoise, qui n'avaient que nous deux à servir ! On comprendra que, dans des conditions pareilles, j'aie eu tôt fait de recouvrer ma belle humeur.

La fille de M. Levy était une jeune femme aux yeux sombres, d'un grand charme et douée d'une voix de chanteuse très exercée. Je l'accompagnais dans des lieder de Brahms et de Schubert et nous devînmes bientôt bons amis. Son mari, savant renommé, assistant du professeur Jenner (l'inventeur du fameux sérum) avait tout l'air de ce qu'il était : suprêmement respectable, entièrement dénué du sens de l'humour, et totalement sourd à la musique.

La chère, dans la villa des Levy, était raffinée et luxueuse ; mon hôte était un vrai connaisseur. Je crains fort que cette visite chez lui n'ait marqué les débuts de ma longue carrière de gourmet. « Truite au bleu », « foie gras », « écrevisses au dill » (l'aneth, cette herbe aromatique), « canard à la Rouennaise » et bien d'autres chefs-d'œuvre culinaires - autant de nouveautés pour mon palais ignorant, et je savourais infiniment mon initiation à ces goûts exquis.

Cette existence facile dura trois semaines ; puis, il fut temps pour moi de partir pour la Suisse. Je dois avouer que cette seconde visite aux Paderewski m'inspirait un peu d'appréhension. Tout d'abord, mes adieux à Barth m'avaient laissé un sentiment peu confortable d'obligation morale envers lui. Il m'avait dit, avec quelque chose de pathétique dans la voix :

- Naturellement, maintenant tu vas étudier avec Paderewski ?

J'avais répondu avec conviction :

- Jamais de la vie ! Il m'a simplement demandé de venir en qualité d'invité et de compatriote.

Il avait souri tristement, peu convaincu. J'étais parti le cœur serré.

[116]

M. Levy et toute sa famille m'accompagnèrent à la gare. Cette fois, je voyageai dans le confort, mon généreux bienfaiteur m'ayant procuré un compartiment dans un wagon-lit.

L'ambiance de « Riond-Bosson » avait considérablement changé depuis ma première visite. La maison était pleine d'invités, m'informa Marcellin, en montant mes bagages dans une petite chambre, cette fois.

- Le maître est plongé dans son travail, me dit-il. Il prépare les programmes de ses prochaines tournées et il compose une sonate pour le piano. On ne le voit qu'aux repas.

Ce qui signifiait que je ne le verrais pas avant l'heure du déjeuner. Madame était invisible, elle aussi - ce que je regrettais moins. Afin de tuer le temps, je descendis dans le hall, m'installai sur mon siège favori et lus les journaux. Je n'attendis pas longtemps avant que Paderewski se mette au

travail. Il joua de longs passages de sa sonate, dont beaucoup m'étaient déjà familiers, car je les avais souvent entendus lors de mon précédent séjour.

Un gong résonna, annonçant le déjeuner et, immédiatement, arrivant du jardin ou descendant l'escalier, les invités de la maison commencèrent à se rassembler. Ils semblaient former un lot hétérogène, comme s'ils n'avaient rien eu de commun entre eux.

Mme Paderewski fit son apparition et m'accueillit très cordialement, sans prendre la peine de me présenter à quiconque. Enfin, avec au moins vingt minutes de retard, Paderewski pénétra dans le hall. Je le trouvai changé, lui aussi. Cette fois, il n'était plus ensoleillé ; il avait l'air préoccupé et nerveux. Mais son charme opérait toujours. Il me prit par le bras et me présenta à tous ses invités l'un après l'autre, en disant des choses agréables sur moi.

Je ne me trompais pas en qualifiant le groupe d'hétérogène. Il y avait là un ménage, M. et Mme Alfred Nossig, tous deux de Lwow, en Pologne ; le mari avait écrit le livret de l'opéra de Paderewski, *Manru*, et était un Sioniste militant - ce qui démentait les ragots qui couraient dans les milieux juifs sur l'antisémitisme du grand pianiste. Mme Nossig était une femme d'une trentaine d'années, plutôt jolie, un peu trop grasse, avec une étincelle d'humour dans le regard, alors que son mari était un petit homme vieillissant, à barbe et à lunettes, très intelligent, mais timide et gauche.

[117]

Les trois autres invités étaient des hommes appartenant à la même profession, tous également impresarios de concerts, et qui, pourtant, semblaient appartenir à des mondes différents. M. Chevrier, un Français, vieux, élégamment vêtu de sombre, col empesé, avait beaucoup aidé à promouvoir les premiers concerts de notre hôte à Paris. Retiré, depuis, et célibataire, il était toujours bien accueilli à « Riond-Bosson ». Le second impresario était un Anglais, M. Addlington, l'agent le plus actif de Paderewski, qui l'avait accompagné dans toutes ses tournées en Angleterre, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Avec sa barbe taillée à la Edouard VII et son allure typiquement britannique, il dédaignait radicalement le Continent et les langues étrangères et possédait une foi enviable en sa propre infailibilité. Le troisième était un personnage étrange, un Polonais, mais né et élevé à Kiev et imprégné du mode de pensée russe. Paderewski l'avait engagé à titre de directeur de sa prochaine tournée en Russie - celle-là même qui le préoccupait énormément : il n'avait pas joué dans ce pays depuis sa prime jeunesse, et les Russes le pressaient maintenant, le contraignant presque d'accepter leur invitation à revenir chez eux. Ce Polonais patriote détestait de toute évidence d'avoir à jouer pour les envahisseurs de son pays.

Cet agent, M. Jaczewski, avait tout d'un personnage de comédie: il avait un œil couvert d'un large cache noir, tandis que l'autre, très alerte, pétillait de malice. Son esprit plus que lourd, sa manie de tourner tout et tout le monde en plaisanterie ne tarda pas à nous le rendre antipathique, et l'insistance qu'il mettait à souligner la supériorité de tout ce qui était russe était franchement irritante.

Les Paderewski avaient toujours des invités à dîner : certains étaient parfois des voisins, ou, le plus souvent, des Polonais vivant en exil. Le pianiste Sigismund Stojowski et sa mère venaient tous les jours à « Riond-Bosson ».

Mme Stojowska, vieille dame minaudière, nous amusait avec ses airs de faire son entrée à la Cour de Louis XV. Paderewski adorait la taquiner. Une fois, il serina à M. Chevrier, qui était exquisement poli et raffiné, une phrase en polonais à lui débiter élégamment, et l'innocent Français, claquant les talons et baisant la main de la dame, répéta les mots appris par cœur : « *Jak sie miewa stara kroa ?* » (Comment va notre vieille vache, aujourd'hui?). La pauvre femme, tous volants, bouclettes et dentelles dehors, s'en évanouit presque d'horreur.

[118]

L'anniversaire de Mme Paderewski fut fêté dans un dîner de gala, à la suite duquel certains des invités, au nombre desquels je comptais, improvisèrent un jeu de charade en son honneur. Je me souviendrai toujours de la fin de cette soirée, si gaie pourtant, car elle vit l'un des incidents les plus désagréables qui me soit arrivé. Comme les invités se levaient pour prendre congé, Mme Paderewski, désirant prolonger encore un peu la fête, me demanda de jouer quelque chose. Elle me prit totalement à l'improviste. Tout le monde parlait, riait et buvait, et je sentais bien que cela briserait l'ambiance. Je déclinai l'invitation en prétextant un violent mal de tête.

- Ah, ah ! s'exclama Mme Paderewski. Voilà une excellente occasion d'essayer un nouveau médicament contre la migraine, que je viens de recevoir !

Elle envoya une servante chercher le remède, puis, me tendant une pilule qu'elle avait fait tomber d'une fiole à l'air sinistre, elle ajouta :

- Prenez-en une maintenant et, demain matin, avant le petit déjeuner, vous en prendrez deux autres.

Je promis et me retirai dans ma chambre. Le lendemain matin, en descendant à la salle à manger, la fiole à la main, j'y trouvai Mme Nossig qui savourait toute seule son café. Lui confessant mon petit mensonge de la veille, je lui demandai si je devais prendre le médicament, puisque je n'en avais pas besoin.

- Bien sûr que non, ne prenez surtout pas ces pilules, répondit-elle. Elles pourraient même vous faire mal à l'estomac.

J'étais enchanté et soulagé.

Plus tard dans la journée, alors que je lisais le journal dans le hall, Mme Paderewski parut, en robe de chambre, et me cria du haut de la galerie :

- Avez-vous pris les pilules ?

Epouvanté par le ton de sa voix, je répondis peureusement :

- Non, madame ; comme je me sentais beaucoup mieux, Mme Nossig m'a déconseillé de les utiliser.

Mme Paderewski se retira dans sa chambre sans ajouter un mot.

Quand le gong nous eut tous rassemblés dans le hall, nous attendîmes, comme à l'habitude, le maître de maison. Il apparut soudain, le front chargé de nuages et une expression de colère sur le visage. Il marcha droit sur Mme Nossig et lui cria :

- Ainsi, vous soupçonnez ma femme de vouloir empoisonner nos invités ?

[119]

La pauvre femme me regarda d'un air stupéfait, éclata en larmes et s'enfuit, promptement suivie par son mari, lui-même bien incapable de comprendre ce qui se passait. Je tentai en vain d'expliquer toute l'affaire à Paderewski, il persista dans sa mauvaise humeur pendant tout le déjeuner. Personne ne dit mot, sauf Jaczewski, dont les histoires intempestives tombèrent complètement à plat. J'étais très ennuyé de mesurer à quel point l'influence de Mme Paderewski sur son mari était profonde. Il s'excusa un peu plus tard auprès de Mme Nossig ; mais leurs relations, qui avaient été si cordiales, furent désormais forcées, et les Nossig prirent congé au bout d'une semaine environ.

Un autre incident vint confirmer mon impression. M. Charles Steinway, qui était alors à la tête de la fameuse firme de pianos et qui avait fait connaître Paderewski aux Etats-Unis, avait annoncé sa présence à Genève et était attendu à déjeuner, le lendemain, à « Riond-Bosson ». Nous fûmes tous immédiatement frappés par la simplicité de ses manières. Assis entre le maître et la maîtresse de maison, il entama une conversation animée sur des sujets touchant à la musique. A un moment, l'invité d'honneur qu'il était demanda à Paderewski quel piano, d'après lui, venait après le Steinway.

- Certainement l'Erard, répondit le maître de maison.

- Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? s'exclame l'Américain en levant les bras. Les Erard sont des instruments démodés. Ils gardent encore quelques avantages mécaniques, mais ils sonnent comme des clavecins !

A quoi Paderewski rétorqua, assez sèchement :

- Je suis parfaitement capable d'en tirer une belle sonorité.

- Mais vous ne pouvez pas comparer un Erard à un Bechstein, ni pour la sonorité ni pour les possibilités de jeu ! s'écria M. Steinway, impatientement. Je ne peux imaginer qu'un pianiste puisse préférer un Erard à un Bechstein!

Paderewski répondit calmement, avec un sourire ironique :

- Il se trouve que je suis pianiste, et je peux vous assurer que vous vous trompez.

Le facteur de pianos se mit à rire, nullement convaincu. Sur quoi, Mme Paderewski, qui avait suivi la discussion avec une irritation croissante, dit soudain, d'une voix étranglée de rage :

- Je ne tolérerai pas que qui que ce soit se permette de parler au maître avec insolence!

M. Steinway se leva de son fauteuil et quitta instantanément la pièce. Il y eut un instant de consternation générale.

[120]

Paderewski courut derrière son invité, dans l'espoir de le ramener. Mais il n'y réussit pas. L'hôte d'honneur repartait pour Genève quelques minutes après.

Assez souvent, le maître me jouait de longs extraits de sa sonate, que je commençais à connaître et à aimer. Je dois admettre qu'il interprétait ses propres compositions avec un goût parfait, sans défigurer le phrasé musical au point où il le faisait pour d'autres œuvres. Un autre après-midi, où il m'avait demandé de lui jouer les morceaux que j'avais récemment étudiés, j'eus l'incroyable impudence de le supplier de ne pas me donner de leçons, parce que cela ferait de la peine au professeur Barth. Tout autre artiste moins

distingué aurait pris cela pour une insulte, Paderewski, lui, d'abord étonné, me félicita en souriant de ma loyauté.

Mes longues vacances d'été touchaient à leur fin, et ma nature paresseuse elle-même commençait à ressentir le besoin d'un peu de travail sérieux ; à « Riond-Bosson » j'avais fait des exercices, sans beaucoup de conviction, sur un piano droit, dans un petit pavillon au fond du jardin. Je trouvais infiniment plus intéressant d'écouter le maître travailler à sa sonate, qui commençait maintenant à sonner familièrement à mes oreilles.

Je le vis peu, les derniers jours de mon séjour; il était complètement pris par M. Jaczewski et par les préparatifs de sa tournée imminente en Russie ; il répétait tout le jour. Pourtant, il descendit tout de même pour me dire au revoir ; il m'embrassa sur les deux joues, à la mode polonaise, et me souhaita bon voyage. Mme Paderewski me fit un petit signe de la main, du haut de la galerie. Je l'avais remerciée pour tout, la veille au soir. En quittant « Riond-Bosson », j'avais le cœur plein de gratitude.

Berlin me sembla froid et gris, après le pittoresque coloré de la Suisse. Les pluies automnales avaient un effet déprimant sur mon naturel d'ordinaire joyeux, à mesure que je reprenais le train-train de mes cours, avec les longues attentes aux haltes d'autobus.

Le professeur Barth était visiblement satisfait de l'exactitude de mon retour, surtout après avoir appris que je n'avais pas travaillé avec Paderewski. Pendant mon absence, il avait changé d'appartement et habitait maintenant dans un endroit ensoleillé et accueillant, dans l'élégante Tanenzienstrasse.

[121]

Ayant perdu, au printemps précédent, sa vieille belle-mère, il vivait à présent seul avec sa sœur, qui s'occupait de lui avec plus de dévotion encore qu'auparavant. Il y avait des vases de tulipes fraîches sur les tables, et je découvris avec étonnement un grand buste d'Anton Rubinstein, posé en guise de principal ornement dans la salle de musique. Le professeur lui-même était devenu plus humain, plus détendu - ce qui eut pour effet de resserrer et de réchauffer nos relations. Il alla même jusqu'à m'inviter à un déjeuner avec du homard, ayant entendu dire combien j'aimais ce crustacé. Une fois, je m'en souviens, nous sommes allés dans un restaurant coûteux, spécialisée dans les poissons et les crustacés, et nous avons fait un vrai festin de fruits de mer. Le pousse-café de ce régal culinaire me valut un exemple typique de la pédanterie barthienne:

- Et maintenant, *mein Junge*, me dit-il quand nous nous retrouvâmes dans la rue, il nous reste à digérer correctement ces riches nourritures. Montons au Siegesaule!

J'ai tout d'abord cru qu'il plaisantait. Mais non - il était très sérieux ; et j'ai donc dû gravir avec lui, ce jour-là, l'interminable escalier en spirale de cette Colonne de la Victoire.

Notre conversation, pendant le déjeuner, avait surtout porté sur des sujets de peu d'intérêt. Mais, çà et là, il s'était glissé des éléments inquiétants dans notre bavardage, d'ailleurs plaisant.

La meilleure chose pour moi, avait proposé le professeur à brûle-pourpoint, aurait été qu'il m'adoptât, ce qui ne pouvait que faciliter beaucoup les choses pour mon avenir. Il avait également insinué qu'il caressait le vague plan

de m'obtenir éventuellement un poste de professeur à l'Académie de Musique. Ces deux suggestions étaient non seulement troublantes, mais totalement inacceptables. En dépit de la méchanceté de mon récent comportement, j'étais profondément attaché à mes parents et je n'aurais jamais consenti à changer quoi que ce fût dans nos rapports. Quant à enseigner à la *Hochschule*, je me sentais tout à fait incapable, si jeune, de m'installer dans l'ingrate tâche de donner des leçons à des élèves plus ou moins doués. Mon rêve était de courir le monde, d'élargir mon horizon, de donner des concerts - certainement pas d'être cloué à l'existence pédantesque et ennuyeuse d'un professeur de piano. Pourtant, je n'avais rien dit. J'avais peur de m'engager et, par-dessus tout, j'avais envie de savourer en paix mon homard.

Pour le moment, les langues vivantes m'intéressaient ; le latin me fascinait. Mon allergie aux mathématiques demeurait inchangée. Je continuais à lire avec passion ; j'absorbais toute la musique que je pouvais trouver - mais ma grande escapade était le théâtre et, bien sûr, les concerts.

[122]

Je me sentais assez désappointé de n'avoir aucune apparition publique en vue - je craignais que ma carrière, qui avait si heureusement commencé, ne fût déjà étouffée dans l'œuf.

Un jour où je me promenais en regardant les vitrines, je sentis qu'on me touchait le bras. Me retournant, je reconnus Frederic Harman, le jeune compositeur de Varsovie. J'étais enchanté de le revoir.

- Comment allez-vous ? Quand êtes-vous arrivé ? Etes-vous de passage, ou allez-vous rester un peu ? lui demandai-je en polonais.

Mais lui-même parlait en même temps que moi :

- Je n'avais pas la moindre idée que vous étiez toujours à Berlin ! Comme c'est merveilleux de vous retrouver ! Il faut nous revoir !

Après avoir répondu à mes questions comme moi aux siennes, il me déclara qu'il allait paraître dans un concert à la fois comme compositeur, comme chef d'orchestre et comme pianiste ; il avait écrit une symphonie en trois mouvements ; il allait jouer sa Fantaisie pour piano et orchestre, qui lui avait valu une médaille au Conservatoire de Varsovie, et accompagner une soprano allemande, laquelle devait chanter des lieder qu'il avait composés. J'étais impressionné par ce programme ambitieux, et terriblement curieux d'entendre ses œuvres. Le concert devait avoir lieu au début de décembre - soit dans un mois.

Nous convînmes de nous rencontrer le lendemain, chez lui. Je découvris avec plaisir qu'il était descendu dans une pension de famille pas très éloignée de la maison des Winter.

Frederic occupait une sorte de studio-living-room, avec alcôve, au rez-de-chaussée d'une pension qui absorbait la majeure partie d'une élégante maison neuve, et que dirigeait une vieille dame polonaise, veuve d'un avocat de Varsovie connu de Harman. Les pensionnaires étaient surtout des écrivains et des peintres, des musiciens et quelques dames qui avaient les moyens. L'appartement de Harman était très agréable. Il me plut immédiatement. Une cheminée, dans laquelle craquaient et crépitaient des bûches, un piano Bechstein, des livres et de la musique éparpillés partout, et un canapé, avec

une table basse et des fauteuils moelleux, donnaient une sensation de confort et de chaleur.

[123]

Nous prîmes le thé, puis il se mit au piano et joua quelques-unes de ses compositions. La symphonie, qu'il avait un peu prétentieusement intitulée: *Per aspera ad astra*, était une œuvre hautement romantique, penchant lourdement vers Tchaïkovski, que Harman adorait, d'ailleurs. Néanmoins, elle contenait des éléments originaux et pleins d'inspiration ; les thèmes en étaient naturels et coulants. Frédéric jouait sa symphonie avec aisance et clarté, et avec un enthousiasme communicatif.

Sa Fantaisie pour piano et orchestre était moins ambitieuse. L'œuvre était fortement marquée d'inspiration polonaise. On n'y retrouvait pas du tout l'humeur sombre de la symphonie ; cela ressemblait plutôt à du Paderewski ; c'était léger, mais charmant.

Il n'est pas facile de décrire cette longue première visite ; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle fut, en un sens, irrésistible. L'intelligence et la vitalité de Frederic, ses compositions intéressantes, si bien interprétées, le plaisir de bavarder en polonais avec lui et le confort chaleureux de sa chambre laissaient absolument sans défense le garçon peu mûr que j'étais. Il me retint à dîner ce soir-là - repas de table d'hôte, servi dans une vaste salle à manger, au premier étage de la pension. La nourriture était excellente ; Frederic et moi, nous avions une petite table pour nous seuls, de laquelle je pouvais observer les autres dîneurs. A la fin du repas je savais tout de la plupart d'entre eux, grâce aux commentaires amusants et souvent malicieux de Frederic. Un peu plus tard, il me présenta aux plus intéressants de ces gens, parmi lesquels deux peintres qui avaient du talent, disait-il. L'un était un Allemand et un causeur volubile ; l'autre, un Suédois, n'ouvrait jamais la bouche. Je fis également la connaissance d'une dame, jeune et très séduisante, qui venait de divorcer d'avec un auteur de théâtre célèbre. Son maquillage, sa silhouette fine et sa voix profonde et mélodieuse m'intriguaient ; Frederic semblait être dans les meilleurs termes avec elle.

A partir de ce jour, Berlin changea de physionomie et devint pour moi une autre ville. Toutes mes vieilles préoccupations s'estompaient ; j'avais simplement cessé d'y penser. Ma vie avait maintenant pour centre Frederic ; je m'arrangeais pour le voir quotidiennement. Je l'aidais à se préparer pour son concert et prenais une part active à sa vie. Grâce à la généreuse pension que lui faisait sa famille, il pouvait se permettre de m'inviter souvent à prendre des repas avec lui, ou de m'emmener au théâtre, au concert ou dans des restaurants coûteux.

[124]

Bref, il me révélait une manière de vivre qui m'était inconnue. Sa conversation était un enchantement constant, que nous parlions de musique, de littérature, d'art ou de gens ; son esprit brillant rendait fort intéressant tout ce qu'il disait et, de plus, il parlait cinq langues couramment.

La musique était, bien sûr, la raison majeure de notre amitié ; nous discutons passionnément de tel ou tel compositeur, tel ou tel exécutant ou chef

d'orchestre, et nous nous précipitions sur le piano, à l'appui de tel ou tel argument. Je lui fis aimer Brahms, qu'il ne connaissait pas suffisamment ; lui, en retour, m'a offert un présent divin - la révélation du vrai, de l'authentique Chopin. Je n'insisterai jamais assez sur la dette que j'ai envers lui pour cela, et je prie mes lecteurs de ne pas sous-estimer cette déclaration.

Je connaissais naturellement assez bien Chopin. J'avais entendu beaucoup de ses œuvres dans des concerts et en privé. Mais, en Allemagne, sa musique était souvent traitée de *Salon musik*, comme on appelait cela. Les rares fois où j'avais entendu Paderewski l'interpréter ne m'avaient pas convaincu, à cause de ses exagérations souvent arbitraires, en matière de tempo et d'expression. J'avais donc fini par adopter l'opinion généralement admise sur Chopin, le présentant sous les traits d'un personnage jeune, malade et romantique, écrivant pour le piano de la musique sentimentale, élégante et difficile, et incapable d'exprimer autre chose que la mélancolie.

Frederic Harman entretenait une passion pour Chopin. Il n'avait rien d'un grand pianiste ; il était même handicapé par un manque de mémoire et par certains défauts techniques ; mais son Chopin sonnait juste et vrai, tant il trouvait des accents authentiques pour interpréter cette musique ; les mazurkas retrouvaient le rythme du terroir polonais ; les polonaises, la dignité et la force ; les scherzos ou les ballades, la grande passion qui leur est inhérente ; les valse, le charme et l'élégance. Oui, j'avais maintenant réellement conscience d'entendre la musique de Chopin comme on devait l'entendre ! Et j'ai, pour une grande part, tiré l'inspiration que le maître polonais éveille en moi de la compréhension profonde et intuitive que Frederic avait de son génie.

Mais, en dehors même de nos interminables discussions musicales et intellectuelles, j'adorais écouter les descriptions si vivantes que me faisait mon ami de Varsovie, de la vie en Pologne, de sa famille et de ses propres aventures.

[125]

Il avait un don rare de communication, le don de me faire voir chaque incident, chaque personne qu'il évoquait. J'étais si fasciné par ses histoires que, tout autour de moi, les gens, les choses, me paraissaient fades, en comparaison du monde qu'il m'ouvrait. L'amour inné que j'avais pour la Pologne devait puissamment jouer dans cet intérêt passionné. Frederic me racontait ses difficultés avec son père, qui ne croyait pas en son talent, et je pouvais mesurer, en conséquence, combien son prochain concert était important pour lui. Mais il parlait avec amour de sa mère, qui comprenait ses ambitions et qui était elle-même très musicienne. Un jour, il m'annonça que sa mère, justement, et sa plus jeune sœur viendraient pour le grand événement.

Plus la date approchait, plus je me jetais moi-même dans l'affaire ; je suppliais mes amis d'acheter des billets pour le concert ; je faisais de la réclame pour Frederic ; je me vantais de notre amitié. Mes jeunes camarades musiciens, tels que Fritz Muller et beaucoup d'autres, manifestaient de l'intérêt et promettaient de venir au concert ; mais la vieille génération se montrait un peu plus résistante. Le préjugé que les Allemands nourrissaient à l'encontre de toute musique non germanique éclatait partout. Barth tenta de me décourager, en prétendant avoir entendu des opinions hostiles à Harman, sans toutefois divulguer ses sources. Les Winter désapprouvaient mes absences constantes,

la désaffection croissante que je leur témoignais, et mes fréquentes rentrées tardives les inquiétaient de plus en plus. La jalousie de Mme Winter et le sens des responsabilités qu'affichait le mari trouvaient là un terrain de rencontre. Mais, cela dit, et à ma grande satisfaction, mes leçons et mes études s'améliorèrent, simplement parce que je prenais un nouvel intérêt à la musique, et à la vie en général.

Deux jours avant le concert, la mère et la sœur de Harman arrivèrent à Berlin et s'installèrent dans un appartement de la pension de famille. Je leur fus présenté le jour même, à l'heure du thé. La sœur de Frederic était cette jeune fille au rire argentin que j'avais rencontrée à Varsovie, mais elle avait acquis beaucoup de maturité et de sérieux, depuis, et elle était aussi beaucoup plus séduisante. Elle était petite, ce que j'aimais; je remarquai ses yeux noirs et intelligents et la façon dont ses dents très blanches luisaient, quand elle entrouvrait ses lèvres rouges et pleines.

[126]

Surtout, j'étais frappé par le raffinement de toute sa personne. Sa mère était une grande femme brune, de manières vives, avec un brin de coquetterie. Toutes deux m'accueillirent comme un membre de la famille, grâce, évidemment, aux récits flatteurs que Frederic leur avait faits tant à propos de moi que de notre amitié. Elles me retinrent à dîner, puis me dirent qu'elles étaient impatientes de m'entendre au piano.

Je leur jouai tout ce qui me passa par la tête - une vraie salade russe musicale : une fugue de Bach, suivie de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, un ou deux morceaux de Brahms, des passages de la symphonie de Frederic, d'autres choses encore. Je voulais désespérément leur faire plaisir, car je me rendais compte, tout soudain, que j'étais en train de tomber amoureux de la sœur de Harman. La mère et la fille, toutes deux extrêmement musiciennes, me poussèrent à jouer encore et encore et semblaient enchantées. Vers la fin de la soirée, quand il fut temps de se séparer, elles me firent promettre de passer tous mes moments libres avec elles, pendant leur séjour à Berlin. Et j'aurais volontiers tué quiconque eût tenté de s'y opposer.

Je trouvai très dur de devoir rater la moindre des répétitions du concert de Frederic - la dernière surtout. Mes corvées du matin ne me permirent d'assister à aucune d'elles ; mais je brûlais de curiosité d'entendre ce que donnait son orchestration, de recueillir les réactions des musiciens et les siennes propres.

L'après-midi du grand jour, mes devoirs terminés, je me précipitai à la pension, où je trouvai la famille Harman occupée à prendre le thé avec Josef Hofmann, le grand pianiste, qui était un de leurs vieux amis. Il feignit de se souvenir de moi, mais je voyais bien que ce n'était pas vrai - ce qui était tout naturel, étant donné que cinq années avaient passé depuis notre rencontre fortuite. Il me fit, cette fois, bien meilleure impression, dans sa façon de témoigner d'un certain intérêt pour Frederic et son concert. J'appréciai également son humour froid et sarcastique, quoi qu'il l'employât souvent aux dépens de ses camarades musiciens et pianistes.

Ce soir-là, nous sommes tous allés au concert, les nerfs noués ; tout le temps qu'il dura, je fus assis sur des charbons ardents, d'excitation. Du point de vue purement musical, mon attention se concentrait essentiellement sur l'orchestration et sur l'interprétation de Frederic, comme pianiste et comme chef

d'orchestre. La symphonie me déçut à beaucoup d'égards ; l'instrumentation était lourde et gauche et l'œuvre entière rappelait par trop Tchaïkovski; mais la fraîcheur naïve, spécifiquement polonaise, appartenait bien à Harman - caractéristique qui devait se retrouver ensuite dans toutes ses compositions.

[127]

Frederic dirigea la symphonie d'une main peu sûre, empêchant du même coup la musique de couler naturellement ; j'attribuai cela à une nervosité passagère ; mais quand le même défaut apparut dans son interprétation pianistique de la Fantaisie, je commençai à m'inquiéter. Je détectais une lacune sérieuse dans l'ensemble de sa structure musicale. Toutefois, il accompagna magnifiquement la chanteuse allemande qui interprétait ses chants. Le concert se termina sans incident ; on aurait même pu le qualifier de succès, d'honnête succès : le public était attiré par la personnalité de Frederic et l'applaudit très chaleureusement. Lui-même semblait enchanté des applaudissements soutenus, et sa mère et sa sœur étaient enthousiastes.

Josef Hofmann, à ce que je découvris, était surtout impressionné par le triple rôle d'exécutant de Frederic. Après le concert, Hofmann et moi, nous soupâmes avec les Harman dans un bon restaurant où nous bûmes le champagne au succès des débuts de Frederic.

Quant au public, ses opinions étaient divisées au sujet du concert ; si bien que je redoutais évidemment les comptes rendus de presse du lendemain matin. Pourtant, les journaux berlinois publièrent de longs articles et se montrèrent, en général, amicaux. Ils préféraient tous les lieder, louaient l'interprétation au piano et ne disaient pas grand-chose de la symphonie pour orchestre.

Les jours qui suivirent, je passai tout mon temps libre avec les Harman. Basia, la sœur de Frederic, me mettait de plus en plus au supplice. C'était une petite sirène, parfaitement dangereuse. Tout soudain, sans raison apparente, elle éclatait d'un rire irrépressible et nous tenait tous sur les nerfs. Nous devînmes tout de même très bons amis, de façon assez bizarre. Quand elle était d'humeur enjouée, elle me permettait de l'embrasser et j'entrais dans son jeu sans oser lui dire que j'étais amoureux. Josef Hofmann était lui aussi fréquemment invité par ces dames et je ne tardai guère à remarquer qu'il devenait un rival dangereux. Si jaloux que je fusse, je constatais avec satisfaction que Basia ne semblait pas répondre à ses avances ; au contraire, elle aimait à me demander, à *moi*, de jouer, au lieu d'écouter le grand Josef Hofmann. Je l'ai appris par la suite: il était allé jusqu'à la demander en mariage.

[128]

Le départ de Basia et de sa mère me déprima terriblement ; s'il n'y avait pas eu Frederic, je me serais senti totalement abattu. Je le voyais donc plus que jamais. Il avait espéré tirer de son concert des résultats concrets; mais Hermann Wolff, qui en avait été l'organisateur, montrait peu d'intérêt, donnait de vagues excuses et n'avait, aucun plan pour l'avenir.

La principale préoccupation de Frederic continuait à être son père. Au cours de nos longues conversations il m'en raconta beaucoup plus long sur sa famille et sa vie à Varsovie. Il y avait des moments où l'on eût dit un roman.

Son père dirigeait une affaire d'import-export considérable. Son grand-père avait été l'un des banquiers les plus importants de Varsovie, et un homme d'une grande distinction. Il n'y avait jamais eu de tendresse entre les deux hommes, et Frederic avait le sentiment d'être la victime de leur incompatibilité.

- Mon père m'a traité avec indifférence depuis ma plus tendre enfance, me raconta-t-il. Il n'a jamais cru à mon talent. Il s'est toujours opposé à mes projets de carrière musicale et m'a rendu la vie difficile. C'est ma mère qui m'a aidé à étudier la musique et qui m'a permis de sortir du Conservatoire de Varsovie avec une médaille d'or de composition. Et c'est elle qui m'a encouragé à poursuivre mon œuvre. Le concert de Berlin, c'était, comme je te l'ai dit, façon de prouver à mon père que j'avais droit à une carrière.

Lors de ses fréquentes explosions de colère contre son père, Frederic aimait à faire des allusions voilées donnant à entendre qu'il n'était pas du tout son fils ; il me relata une aventure que sa mère avait eue avec un pianiste très connu, don Juan notoire, et il lui plaisait de se voir sous les traits d'un enfant illégitime. J'écoutais ces histoires teintées de parti pris avec une dose de scepticisme ; elles me paraissaient par trop fantastiques.

Henny n'aimait pas le tour que prenait mon amitié avec Harman. Je lui avais bien parlé de mon amour pour Basia, et elle m'avait écouté avec beaucoup de compréhension. Pourtant, il me restait encore beaucoup à apprendre sur les femmes et leurs réactions. Henny se plaignit à son mari de mes constantes absences et du fait que je négligeais mon travail à cause de mon engouement pour la famille Harman. M. Winter décida immédiatement d'aller voir mon professeur et de tout lui raconter. Barth avait entendu des potins qui l'avaient fortement monté contre Frederic, et on lui avait parlé de la façon dont je m'étais employé à l'aider.

[129]

Furieux de l'histoire que lui avait contée M. Winter, il m'ordonna, lors de la leçon qui suivit, de rompre avec Harman.

- Son influence, dit-il, est dangereuse pour toi, à la fois sur le plan musical et moral, et je ne la tolérerai pas.

Après m'avoir longuement chapitré sur le temps que je gaspillais à l'excès avec une personne qui n'en était pas digne, il me congédia, sans me donner ma leçon.

J'étais tellement frappé de stupeur que je n'avais même pas de colère. « C'est par trop absurde ; nul n'a le droit de m'interdire une amitié véritable », décidai-je. Et, de retour à la maison, je dis à Henny ce que je pensais de sa trahison. Elle me promit, pour se réconcilier avec moi, de m'aider à organiser mes rencontres avec Frederic, à l'avenir. Je pus donc continuer à le voir, soit chez lui, soit chez moi.

12

D'une façon ou d'une autre, je commençais à en avoir assez de Berlin. Toutes mes pensées étaient maintenant tournées vers Varsovie. Et mon amour pour Basia n'en était pas l'unique raison. Ma vie m'inspirait une sorte de découragement général. Même les faits nouveaux, si intéressants fussent-ils, ne parvenaient pas à atténuer cet état de dépression.

Le docteur Max Friedlander, musicologue célèbre de l'université de Berlin, et sa femme, ancienne élève de Leschetitzky, m'avaient souvent invité à leurs soirées musicales, où j'avais eu la chance de jouer de la musique de chambre avec d'excellents artistes, comme le violoniste Karl Flesch et Bronislaw Hubermann. Mme Friedlander me demanda un jour de lui donner des leçons de piano. Je fus extrêmement flatté de cette requête, et fier de gagner de l'argent comme professeur pour la première fois de ma vie.

Malheureusement, mon élève se révéla être quelque peu hystérique; elle éclatait en larmes à la plus petite remarque critique, puis se répandait en excuses en me baisant les mains. Cela tournait au cauchemar. Mais tout me devenait également insupportable. J'en avais simplement cent pieds par-dessus la tête de Berlin. Mon amour pour Basia grandit jour en jour, et le pauvre Frederic en était réduit à endurer mes radotages sans fin à ce sujet.

[130]

Un jour je ne pus plus y tenir et j'écrivis une lettre d'amour passionnée à Basia. Une véritable explosion de romantisme ! Je lui promettais que je jetterais le monde entier à ses pieds - j'allais surpasser Liszt et Anton Rubinstein, sans parler de Busoni ni de D'Albert - je l'embrasserais à en mourir - je l'aimerais jusqu'à la fin de mes jours - elle, et elle seule, pouvait m'inspirer la volonté et la force nécessaires pour tout cela - sans elle, plus rien n'avait de sens.

Après avoir envoyé cette déclaration enflammée, je passai une semaine d'angoisse mortelle à attendre la réponse.

Frederic tentait de détourner mon esprit de sa sœur, mais sans résultat. Les théâtres et les bons restaurants avaient cessé de m'attirer. Il réussit pourtant à éveiller mon intérêt pour le spiritisme. Il m'emmena un certain nombre de fois chez de riches amis à lui. Après un bon dîner, nous nous livrions à une séance de spiritisme, au cours de laquelle je demandais que les « esprits » entrent en contact pour moi avec Basia.

Une autre de nos distractions était la jeune divorcée de sa pension. Elle était entichée de Frederic et lui envoyait des lettres accompagnées de fleurs et de sucreries, rivait à lui ses yeux brûlants pendant les repas et usait de tous les artifices connus des vamps. Insensible à ses charmes, Frederic essayait au contraire d'user de son influence sur elle pour me promouvoir, *moi*. La dame, douée d'une souplesse morale peu commune, ne vit aucun mal à cette substitution et tourna vers moi ses regards éperdus. Cet intermède amoureux, si flatteur fût-il, ne fit qu'ajouter un problème de plus à mon existence déjà compliquée. Henny me tenait rigueur des enveloppes parfumées qui m'étaient adressées par quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Même le professeur Barth avait conscience des arômes étranges qui émanaient de mes poches.

- Tu pues le patchouli, me disait-il.

Je devinais bien que c'était le seul terme qu'il connût pour désigner un parfum.

Pourtant, il y avait aussi des moments agréables - telles nos petites réunions pour le thé, dans le salon douillet de la divorcée, où Josef Hofmann, Frederic et moi, nous rôdions autour du piano, jouant une musique ou une autre. Ce fut lors d'une de ces occasions que j'ai pu apprécier les dons particuliers de Hofmann, par exemple sa mémoire ou sa totale maîtrise de la main gauche: il était capable d'exécuter une sonate entière de Beethoven en ne

jouant que la main gauche, pendant que je jouais la droite - toujours tellement plus facile.

[131]

Il m'a également fait connaître des Russes contemporains, Nikolai Medtner surtout, dont j'aimais beaucoup la première sonate. Il nous époustouflait aussi à l'époque par une très étrange habitude : il apportait avec lui un concerto qu'il était en train de composer, et il continuait tranquillement à écrire sa musique pendant que nous parlions fort et sirotions notre thé - véritable exploit de concentration sereine !

Plus de deux semaines s'étaient écoulées et je n'avais toujours pas reçu un mot de Basia. Exaspéré par son silence, j'écrivis coup sur coup deux nouvelles lettres d'amour incendiaires - la première semblait tiède par comparaison. Je l'assurais que la vie ne méritait pas d'être vécue sans elle, et je suggérais sombrement la possibilité d'un suicide...

Encore une semaine - et rien.

Puis, un après-midi, Frederic me lut une lettre qu'il avait reçue de sa sœur. Elle écrivait de la part de leur père. Les Harman allaient donner un grand dîner et un bal, pour deux cents invités environ, et voulaient ouvrir la soirée par un concert. « Arthur accepterait-il, écrivait-elle, de venir à Varsovie et de jouer pendant une heure. Père pourrait aisément organiser pour lui un concert public, par la même occasion. Arthur pourrait passer ainsi une quinzaine de jours à la maison et exploiter d'autres possibilités. » Elle ajoutait que son père était prêt à payer un cachet de trois cents roubles (cent cinquante dollars) et des frais de voyage, et qu'il pourrait m'obtenir la même somme pour mon apparition en public.

Tout cela avait l'air d'une lettre d'affaires typique, rédigée par une secrétaire. Mais il y avait un post-scriptum! «*Namow Artura*» - (persuade Arthur) - et ces deux mots allaient changer le cours entier de ma vie.

J'étais déterminé à y aller. Les deux mots du post-scriptum de Basia valaient un ordre - ils étaient la réponse tant attendue à mes lettres. Je rassemblai tout mon courage pour affronter le professeur Barth et lui demander sa permission. J'étais sûr qu'il refuserait. Mais je sous-estimais son respect pour l'argent. Dès l'instant où il apprit qu'il y aurait un double cachet, son attitude inconciliable se modifia.

- Je te permettrai d'y aller si tu me promets de rapporter la totalité de la somme, moins un petit crédit que je t'ouvrirai pour tes dépenses personnelles.

[132]

Mais je veux que tu sois de retour dans deux semaines.

Je fis mes bagages dans un état d'extase. Frederic me fournit le billet de chemin de fer et la couchette et me conduisit à la gare, me donnant en chemin quelques renseignements supplémentaires sur toute sa famille et sur la façon dont je devais aborder son père, lors de notre première entrevue.

- Il est très rusé, dit-il. Il va essayer de te prouver que je n'ai pas autant de talent que tu pourrais le croire ; mais, en même temps, il te sondera pour voir jusqu'à quel point tu es sincère en croyant en moi.

Je fis de mon mieux pour le rassurer sur ce point, le remerciai pour tout et, après l'avoir étreint et embrassé amicalement, sautai dans le train qui s'ébranla en direction de Varsovie. Le moment que j'avais si passionnément désiré était enfin arrivé.

Je débarquai le lendemain matin dans la capitale polonaise, à sept heures, un peu intimidé de forcer la famille Harman à se lever de si bonne heure. Le même maître d'hôtel élégant que je me souvenais d'avoir vu lors de mon précédent passage, m'ouvrit la porte, vêtu d'un gilet rayé noir et jaune. Avec l'aide d'un valet plus jeune, il prit mes valises, mon manteau, mon chapeau.

- M. Harman, dit-il, désire que vous preniez le petit déjeuner avec lui; voudriez-vous donc avoir l'obligeance de l'attendre dans la salle à manger ? Ces dames dorment encore, ajouta-t-il.

Je redoutais fort, je dois l'avouer, d'avoir à affronter tout seul ce papa tant redouté.

Au bout de quelques minutes, le père de Frederic entra dans la pièce. Je restai stupéfait en le voyant. Il était entièrement chauve et une grosse moustache grise lui cachait la bouche. Je remarquai tout de suite que le côté gauche de son visage était paralysé et affaissé, à cause d'une attaque récente. Il portait des lunettes dont l'un des verres était dépoli, afin de voiler l'œil qui avait perdu la vue. Il m'accueillit cordialement, en me disant l'impression favorable que j'avais produite sur sa femme et sa fille, et m'assura du plaisir qu'il avait de me voir jouer à leur soirée. Ces aménités une fois terminées, nous nous installâmes pour prendre un petit déjeuner à la mode polonaise, composé de thé, d'un assortiment de petits pains et d'une variété de tartines, de saucisses, de fromages et d'œufs.

[133]

D'emblée, et pendant tout le repas, notre conversation se cristallisa sur Frederic. Il monologuait, et exactement dans le sens que son fils m'avait prédit.

- Je suis très préoccupé à son sujet, me dit-il. Il a tellement mauvaise mémoire et manque tellement de rythme ! J'ai peur qu'il n'ait beaucoup de mal à faire carrière de pianiste.

Puis il me demanda :

- Croyez-vous vraiment qu'il ait du talent comme compositeur ?

Etouffant mes doutes intimes, je tentai de définir avec le maximum d'éloquence les côtés positifs du talent de Frederic, comme sa subtile compréhension de Chopin, sa façon remarquable de déchiffrer, le charme polonais de ses compositions et ses dons en puissance de chef d'orchestre.

M. Harman semblait impressionné par mes arguments.

- Je suis heureux d'entendre tout cela de la bouche d'un jeune homme aussi talentueux que vous, dit-il. J'espère seulement que vous avez raison.

Et il s'en fut.

Le maître d'hôtel me conduisit aux appartements de Frederic, que j'allais occuper pendant mon séjour. Ils consistaient en une chambre à coucher confortable, un living-room avec un excellent piano Bechstein et une belle bibliothèque de livres et de musique.

En entrant dans la chambre, j'entendis un rire argentin familier - Basia était là, ravissante à voir, offrant son habituel mélange d'arrogance et d'exquises manières. Elle me tendit les deux mains, me fit un accueil des plus cordiaux,

mais ne me dit pas un mot de mes lettres. Si bien que, moi non plus, évidemment, je n'en dis rien non plus.

Nous parlâmes de la soirée, de mon programme, du choix du piano et, finalement, elle me donna quelques renseignements sur les invités. Je poursuivais notre conversation sans grand enthousiasme - l'observant sans relâche, en quête d'un signe, d'une réponse à mon amour. Mais tout ce que je décelais n'était que l'expression familière d'amitié, teintée d'une trace d'ironie.

Soudain, elle ajouta :

- Il y aura également un homme très intéressant, un peintre, à cette soirée. Je vous présenterai à lui. Essayez de le charmer.

J'eus l'impression de recevoir un coup de poing, une gifle! Oui, j'ai su immédiatement que c'était lui, l'homme dont elle était amoureuse!

[134]

J'avais le cœur brisé - et pourtant je l'aimais toujours. Mon seul espoir résidait en ma musique - elle aimait vraiment ma façon de jouer. Peut-être la musique plaiderait-elle pour moi.

Je dis avec froideur :

- Oui, j'essaierai certainement de charmer votre ami.

Puis je pénétrai dans la chambre pour défaire mes bagages.

Mme Harman n'apparut qu'à l'heure du déjeuner, et m'accueillit en m'embrassant ; son mari arriva lui aussi, rentrant de son bureau. Pendant tout le repas, la conversation courut sur la soirée et ses préparatifs. J'ouvris à peine la bouche et retournai dans ma chambre, où je travaillai à mon programme jusqu'à ce qu'il fût temps de s'habiller ; j'étais décidé à jouer en me surpassant, ce soir-là.

Les invités commencèrent à arriver vers neuf heures du soir, et il était dix heures bien passées quand j'abordai mon concert. Jamais encore je n'avais joué avec autant de passion et d'abandon ; je déversai tout, mon désespoir et mon espoir, dans mon interprétation, et je savais que c'était un succès. Après mon dernier morceau, le Scherzo en *si* bémol mineur de Chopin, auquel je ne m'étais mis, pour cette occasion, que quelques jours seulement avant mon départ, je fus pratiquement assiégé par mes auditeurs ; certaines dames avaient les larmes aux yeux. Mes hôtes étaient enchantés et Mme Harman m'embrassa avec effusion.

Je cherchais Basia du regard et la vis occupée à parler avec une grande intensité à un homme de trente-cinq ans environ. Il était très élégant, dans son habit, portait l'œillet rouge à la boutonnière, le monocle, et avait l'allure classique du séducteur - cheveux d'un noir bleuté impeccablement taillés, courte moustache à l'anglaise, grande bouche aux lèvres très rouges, et narines nerveuses de pur-sang - oui vraiment, toutes les caractéristiques !

Basia, se sentant observée, vint me sauver de mes admirateurs et me conduisit tout droit à cet homme.

- Voici le monsieur dont je vous ai parlé, dit-elle, comme si je ne l'avais pas deviné. C'est un grand artiste et je voudrais que vous deveniez amis tous les deux.

L'homme me dédia un petit sourire sarcastique tout en me complimentant sur mon jeu, et je remarquai alors qu'il était boiteux ; mais il avait une façon de se servir de cette infirmité qui en faisait un attrait supplémentaire. J'ai soudain

senti, avec un instinct infallible, qu'il ne s'agissait pas là d'une simple affaire de flirt, mais qu'il était vraiment l'amant de Basia.

[135]

Je les quittai brusquement et me dirigeai vers la salle à manger où je trouvai une gigantesque table, surchargée de nourriture et de boissons ; je demandai une vodka, puis j'en vidai cinq ou six verres coup sur coup, avant de passer au vin - rouge, blanc, Champagne - j'ai bu sans discrimination tout ce que j'ai pu. L'idée stupide que je caressais était, bonnement, que je tenais peut-être ainsi la façon la plus agréable de se suicider. Mais, par miracle, je suis demeuré parfaitement sobre et de plus en plus conscient de mon malheur.

La soirée ne se termina pas avant les petites heures du matin ; il n'est pas aisé de battre les Polonais sur le chapitre de la danse et de la boisson ; ils savent garder en pareil cas leur courtoisie innée et leur comportement élégant. Je m'étais imaginé que cette nuit de mauvais augure signifiait ma présentation, pour la première fois, à la « Société » de Varsovie ; je devais m'apercevoir par la suite, que ce terme ne s'appliquait pas exactement aux invités des Harman : ils ne formaient qu'un assemblage incongru de gens appartenant à des classes diverses. Il y avait là des hommes qui relevaient de la plus haute aristocratie, mais qui étaient venus sans leur femme, sauf si celle-ci était, d'aventure, une ancienne cantatrice ou une riche héritière juive. A quoi s'ajoutait un semis d'avocats et de médecins, tous, évidemment, accompagnés d'épouses, et quelques très rares représentants du monde des affaires. Il y avait surtout une majorité écrasante de poètes, d'écrivains, d'artistes et de musiciens - foule vivante, intéressante et séduisante. Je n'ai jamais retrouvé, dans les années qui suivirent, mélange plus enchanteur de gens que lors de ce premier aperçu de la prétendue « Société » de Varsovie, qu'il eût mieux valu appeler : « Société Harman».

13

Le lendemain de cette soirée fut pour moi une date historique : celle de la pire gueule de bois que j'aie jamais eue. J'avais le crâne prêt à éclater, l'estomac, réduit en cendres, et j'ai été incapable de sortir de mon lit de toute la journée.

[136]

Heureusement, mes hôtes firent preuve d'une parfaite compréhension, face à mon misérable état et me traitèrent naturellement, sans sympathie exagérée.

Après le dîner, pendant lequel je ne pus rien absorber, Mme Harman et Basia demandèrent que je les accompagne dans leurs chants. La mère avait une voix agréable et chantait avec un sentiment très juste, mais non sans quelques imperfections techniques, tandis que la fille, tout en étant encore une débutante, avait un talent plein de promesses. M. Harman n'apparut pas au dîner, et sa femme m'expliqua son absence :

- Mon mari a une maîtresse, une ravissante danseuse, ce qui fait qu'il passe toutes ses soirées avec elle. Il ne dîne à la maison que pour des occasions très spéciales.

Cette façon de voir la vie conjugale m'était totalement neuve je le confesse, et je commençais à mieux comprendre les remarques souvent cyniques de Frederic, quand il parlait de sa famille.

Ce soir-là, avant de me retirer, j'ai suivi Basia dans sa chambre.

- Ce peintre à qui vous m'avez présenté, c'est votre amant, n'est-ce pas ? lui demandai-je, à brûle-pourpoint.

Elle rougit un peu, me lança un regard courroucé en se mordant les lèvres, puis, se ressaisissant parfaitement, elle répondit :

- Oui c'est vrai, c'est mon amant. Et vous-même, si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut que vous m'aidiez ! Te ferai semblant de vous emmener visiter la ville, alors que en réalité, j'en profiterai pour rejoindre mon amant et que vous serez entièrement libre de votre côté. Nous nous retrouverons ensuite dans un café. Je vous en prie, faites cela pour moi... s'il vous plaît!

Mon premier mouvement fut de la gifler. Mais je sentis que, moi aussi, je rougissais, de rage et de honte. Après un long silence, j'ai dit :

- Parfait, je m'attendais à ce coup. Ce n'est pas que je sois jaloux - je n'en ai pas le droit, vous ne m'avez jamais rien promis - mais c'est pire encore. Je sais que je n'éprouverai jamais plus pour personne un amour aussi pur et aussi fort. Oui, je vous aiderai... je serai le parfait « confident », en qui vous pourrez avoir confiance!

Et je quittai la pièce.

Je ne ressentais ni rancune ni haine. C'était plus grave, plus profond encore. En l'espace d'une nuit, je devins adulte, sans illusion, et tellement conscient de ma solitude que j'en fus comme endurci et que je pus prétendre à l'indifférence. Le froid égoïsme de Basia était contagieux.

[137]

Il est une chose que je tiens pour certaine, en pensant encore à cette nuit : rien, dans les années qui ont suivi, n'a eu pareil impact sur mon caractère. Le « Werther » éperdu d'amour que j'étais en arrivant s'était transformé en méchant garçon cynique.

Demeurait la séduisante mère, vive et charmante, qui parlait l'anglais, le français et l'allemand couramment. Elle avait un flair aigu pour l'art et la littérature et faisait preuve de beaucoup de largeur d'esprit pour tout ce qui pouvait offrir de l'intérêt. Extrêmement sociable, elle aimait à donner de petits thés, à l'anglaise, pour de jeunes écrivains, acteurs et musiciens.

Les dîners étaient beaucoup plus officiels, compte tenu de la présence d'un maître de maison de fort méchante humeur. Mais ce qu'il y avait de mieux, c'étaient les soupers tardifs, quasi quotidiens, après le théâtre ou le concert, où des gens passionnants se voyaient invités sur l'inspiration de l'instant, et qui étaient source de conversations animées et interminables. La nourriture était invariablement excellente - c'était encore l'époque où servantes et domestiques demeuraient à disposition jusqu'à ce que le dernier membre de la maison se fût retiré ; manière de vivre difficile à concevoir de nos jours !

La mère de Frederic était hantée par une idée fixe : le chant. Elle était prête à chanter n'importe quand, et je devins son accompagnateur favori. Parfois, cela m'ennuyait, parce que sa voix n'était pas assez bonne, et ses interprétations, par trop marquées d'amateurisme ; mais je lui reste reconnaissant de m'avoir fait connaître tant de merveilleuse musique de chant,

surtout les œuvres tirées des littératures polonaise, russe et française, qui m'étaient encore inconnues. Elle chantait Chopin, Moniuszko, Pankiewicz, Zarzycki, Wieniawski (et certains de ces morceaux étaient enchanteurs), et puis beaucoup de Tchaïkovski, de Moussorgski, de Borodine et de Rimski-Korsakov. Parmi les Français, elle choisissait le meilleur de Fauré, de Duparc, de Chausson et de quelques autres. Le *Chant d'un Compagnon Vagabond*, de Mahler, fut pour moi une grande révélation, qui m'émut profondément. Moi, en retour, je l'initiais à mes chers Schubert, Schumann et Brahms, ces maîtres inégalés de la musique de chant.

Ainsi, les deux semaines de mon séjour à Varsovie passèrent-elles comme une seule et unique journée.

[138]

Le concert public projeté ne put avoir lieu, j'oublie pour quelle raison; mais le père de Basia me versa le cachet promis, en prétendant que mon apparition n'était que remise. Il devait bientôt venir à Berlin, disait-il, et il avait des projets dans le proche avenir pour ce qui nous concernait, Frederic et moi. Le jour de mon départ je fus embrassé avec effusion par tout le monde, comme si j'avais été un membre de la famille, et Basia m'accompagna à la gare dans la voiture de la famille. Elle me donna un tendre baiser et me serra dans ses bras; mais, aussitôt après, j'entendis la moquerie du rire argentin qui, cette fois, me blessa au plus profond du cœur.

14

Mes parents n'ont jamais connu mon aventure de Varsovie. Je les laissais dans le vague, de peur d'une contre-offensive de leur part; toutefois, rien de la sorte n'arriva. Ils découvrirent, évidemment, que j'avais été à Varsovie, mais pensèrent que le professeur Barth était derrière toute l'affaire. Néanmoins, c'est un fait que je les sentais blessés de n'avoir pas reçu un mot de moi.

Je rentrai à Berlin ponctuellement, comme convenu. Henny était enchantée de me voir de retour, et Frederic mourait de curiosité de connaître chaque détail de mon séjour de quinze jours dans sa famille.

Je lui racontai tout, en imitant les manières et la voix de certains des invités. Il rit aux larmes, les connaissant tous. Puis, reprenant soudain son sérieux, il voulut savoir comment son père avait réagi à ce que je lui avais dit, surtout en ce qui concernait son concert de Berlin. Il fut soulagé d'apprendre la nouvelle du fameux projet qui nous intéressait tous les deux (il semblait y être pour quelque chose). Je l'informai en peu de mots de la façon dont Basia m'avait brisé le cœur, mais sans trahir le secret de sa sœur.

Le professeur Barth, lui, me reçut fraîchement et me réclama immédiatement l'argent, que je lui remis intégralement. Son attitude se radoucit sur-le-champ et il me retint un peu, pour échafauder des idées téméraires sur mon avenir.

[139]

- Pour un an ou plus, dit-il, il se peut que tu aies la chance d'obtenir un poste à l'Académie de Musique, comme répétiteur à côté d'un professeur plus âgé... de moi-même, peut-être.

Je gardai le silence, me gardant de montrer ni consentement ni refus, malgré l'irritation que m'inspirait sa façon de se mêler constamment de mon avenir. Mais il continua:

- Il n'y a pas de concert en vue pour la saison prochaine, mon garçon. Ta dernière apparition a démontré que tu ne travailles pas assez.

Les deux ou trois semaines qui suivirent n'apportèrent rien de neuf ; c'étaient de nouveau les vieilles routines : leçons sur leçons, rencontres secrètes avec Frederic ; de temps à autre, une bonne pièce ou un concert. Mais la saison touchait à sa fin : le printemps était dans l'air. Mes amis étaient aussi gentils que jamais pour moi, plus même, encore, comme s'ils avaient perçu mon détachement vis-à-vis de Berlin et, en conséquence, pressenti qu'ils allaient peut-être me perdre.

Un matin, M. Harman arriva. Frederic m'envoya un mot pour m'apprendre la nouvelle et m'inviter à dîner de la part de son père. Nous soupâmes chez Dressel, dans *Unter den Linden*, le meilleur restaurant de Berlin à l'époque. Le vieil homme essayait d'être charmant. Il nous offrit des mets « de luxe » et ce ne fut qu'au dessert qu'il commença à nous exposer les grandes lignes de son projet.

L'idée était de louer l'Orchestre Philharmonique de Varsovie pour un concert à Varsovie même, bien sûr, et ce, au plus tard, dans une quinzaine - concert que prendrait la forme d'un gala marquant la fin de la saison. Frederic dirigerait, et moi, je jouerais. Le programme devait se composer d'une œuvre pour orchestre seul, et de deux concertos pour piano, l'un d'eux devant être, pensait-il, la Fantaisie de Frederic (que je connaissais maintenant fort bien, soit dit en passant). Mais ce n'était pas tout. Avec une chaleur inhabituelle, il m'invitait à demeurer chez eux à Varsovie et à passer tout l'été avec sa famille à Zakopane, station estivale fameuse, dans les monts Tatra de Pologne, où il avait loué une villa. Son invitation ne m'étonna pas outre mesure ; je m'attendais assez à quelque chose de la sorte. Les Harman avaient écouté avec sympathie mes plaintes amères au sujet de Barth et de l'atmosphère antisémite de Berlin. Le père de Frederic voyait en moi un excellent promoteur pour son fils, tant sur le plan musical que pratique. De plus, je découvrais avec plaisir que le vieil homme m'aimait bien.

[140]

J'écoutai son plan avec autant d'impassibilité que possible; mais j'avais l'esprit qui bouillonnait. Inutile de préciser que j'avais désespérément envie de dire oui tout de suite. Il y avait pourtant beaucoup de « mais » qui s'y opposaient terriblement. *Primo* : le professeur Barth. Je savais avec certitude que, cette fois, il refuserait de me laisser partir, et que cela pouvait conduire à une rupture totale. *Secundo* : la question d'argent. Le professeur administrait tous mes revenus - les cachets de mes concerts comme les contributions annuelles de mes bienfaiteurs - mais il ne m'avait jamais rendu de comptes sur cet argent, qu'il gérait pour moi. Il fallait du courage pour en exiger d'un homme qui m'avait donné, sans aucune rémunération, tellement de son temps pendant tellement d'années, sans parler de son dévouement ni de son attachement, vraiment profonds, à mon égard.

Il était également clair que, si j'acceptais la proposition des Harman, je brûlais, ce faisant, tous les ponts derrière moi ; en d'autres termes, je serais

entièrement abandonné à moi-même, sans aucune aide financière de la part de qui que ce fût, sans le moindre plan pour mon avenir, et me lançant à l'aventure dans une vie dangereuse et précaire. Mais, hélas! ce danger même m'attirait. Je sentais l'aventure me galoper dans les veines...

Je promis de donner ma réponse après avoir consulté le professeur. Mais quel qu'en fût le résultat, ma décision était prise. J'irais !

J'avais une leçon dans l'après-midi du lendemain, pendant laquelle je jouai assez bien un Prélude et Fugue de Bach. Le professeur était content, ce qui rendait encore plus difficile mes approches à propos de la proposition de Varsovie. Mais il fallait en passer par là et, prenant donc mon courage à deux mains, le cœur battant sauvagement, j'étais tout le projet, en essayant de mon mieux de présenter l'ensemble sous les couleurs les plus roses.

- J'ai l'espoir de faire une brillante carrière en Pologne, une carrière qui pourrait ouvrir la voie à d'importants engagements en Russie, dis-je. J'en ai besoin pour me remonter le moral. Vous savez très bien à quel point cette dernière année m'a découragé ; mais je suis sûr de retrouver confiance en moi, si l'on me permet de me débrouiller tout seul.

Puis, rapidement, j'ajoutai :

- J'ai l'intention de travailler un répertoire très large, cet été.

La réaction de Barth fut bien pire que je ne le craignais. Il écouta sans m'interrompre, une lueur de colère dans les yeux, et la sueur perlant au front.

[141]

Sa barbe se hérissait plus haut que jamais - j'étais terrifié de le voir ainsi. Puis sa réponse vint. D'une voix douce, tout d'abord, s'efforçant de paraître calme, il énuméra toutes les objections que mes plans lui inspiraient.

- Tu n'es pas prêt pour ce genre de vie, dit-il pour commencer. Et, paresseux comme tu l'es, le fait de vivre dans le luxe, sans aucun contrôle, ruinerait totalement ton avenir. J'avais projeté pour toi une situation décente à l'Académie, où, en temps voulu et à condition de travailler dur, tu aurais pu obtenir un poste de professeur en titre.

Puis, soudain hors de lui, il me cria:

- Tu finiras dans le ruisseau, espèce d'ingrat ! Je te le prédis, et...

Il se leva d'un bond et hurla :

- Si tu pars, tu feras mieux de ne jamais revenir ! Et ne compte plus sur tes bienfaiteurs ! Je ne manquerai pas de les informer de ce que tu seras parti contre ma volonté!

C'en était trop. J'étais profondément blessé ; les larmes me montaient aux yeux, mais je les retins. En même temps, j'étais saisi d'une envie folle de lui dire tout ce que j'avais sur le cœur depuis tant d'années. J'en oubliais ma terreur coutumière. J'étais déterminé à lui sortir enfin la vérité.

Ce fut l'une des choses les plus cruelles que j'aie jamais faites. Avec une maîtrise parfaite de moi-même, j'ai dit :

- *Herr Professor*, j'ai la tristesse de me rendre compte que vous ne me connaissez pas du tout et que vous ne comprenez rien à ma vraie nature. Vos plans d'avenir pour moi semblent suivre exactement le modèle de votre propre vie - et cela, je refuse de l'accepter ! Je préférerais vivre une seule semaine de plénitude et de bonheur et mourir, ou finir dans le ruisseau, comme vous le dites, à vivre une longue vie comme la vôtre. Je vous vois travailler tout le jour,

sans plaisir, donner des leçons à des élèves sans talent pour la plupart, sans jamais un voyage, jamais la moindre distraction. Je sais que vous avez fait vivre, et noblement, votre marraine, puis votre sœur maintenant, et que ni elle ni vous, vous n'avez osé vous marier, parce que vous dépendiez trop l'un de l'autre. Même dans la façon dont vous considérez la musique, vous êtes bloqué par des préventions et un manque de curiosité et d'intérêt. Vous m'avez arraché au docteur Altmann parce qu'il représentait tout ce qui donne un sens à la vie. Non, Herr Professor, je ne veux plus «rester à Berlin.

[142]

Je ne veux plus être entretenu par qui que ce soit, un seul jour de plus. Je désire être indépendant. Mais, croyez-moi, je vous suis profondément reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi, et infiniment plus encore de l'affection que vous m'avez témoignée.

J'ai, je m'en souviens, éclaté en larmes et lui ai saisi la main pour l'embrasser, mais il l'a violemment retirée et m'a dit avec rage :

- Eh bien, partez si vous le voulez ! Mais je garde l'argent qui m'est confié pour vous, en attendant plus tard ; car, pour le présent, vous le dépenseriez stupidement et en un rien de temps!

A quoi je répondis, gonflé d'orgueil:

- Je ne veux pas de cet argent, et je ne vous le demanderai jamais ! Je vous en prie, donnez-le de ma part à un musicien dans le besoin !

Et ce fut tout. Je suis parti, absolument épuisé et bourrelé de remords. Ce jour m'est demeuré en mémoire comme une profonde source de honte.

Henny fut bouleversée de me voir si déprimé. J'étais incapable de prononcer un mot et je la priai de me laisser seul, en promettant de tout lui dire quand je me serais calmé.

Mais, une demi-heure plus tard, la sonnette d'entrée retentissait: le professeur Barth désirait voir Mme Winter, après avoir spécifié à la servante qu'il ne souhaitait pas me rencontrer. De sorte que la pauvre Henny dut prêter l'oreille à ses explosions d'amertume.

- J'aurais dû le tuer, lui déclara-t-il, pour ce qu'il a osé me dire. J'étais bien trop stupéfait pour réagir.

Il réitéra devant elle sa charmante prédiction, où je finissais dans le ruisseau, et termina en déclarant qu'il renonçait, que les Winter feraient mieux de ne pas s'opposer à mon départ et qu'il ne voulait plus jamais me voir.

Mes derniers jours à Berlin comptèrent parmi les plus sinistres de tous ceux que j'y avais passés. Il y eut la difficile visite que je fis au professeur Joachim, lequel, comme toujours, témoigna d'une compréhension totale.

- J'ai vu venir la chose, mon garçon, me dit-il. Je te souhaite toute la chance du monde. Tu auras à affronter des temps difficiles, comme nous avons tous du le faire dans notre jeunesse ; mais je crois en toi et en ton talent.

[143]

Je le remerciai d'une voix brisée. C'était un noble artiste et un grand monsieur.

La plupart de mes amis me montrèrent beaucoup de sympathie et offrirent leur aide - quoique, j'en ai peur, n'ayant entendu que ma version de l'histoire, ils

n'eussent que trop tendance à se montrer injustes envers le pauvre professeur Barth. Mme Friedlander alla jusqu'à débarquer chez lui et à lui faire une scène pour son « comportement méchant et cruel ».

J'envoyai à mes trois bienfaiteurs des lettres fleuries et pleines de [remerciements], en les informant de ma décision de m'occuper moi-même de mon avenir.

Et ce fut pour moi la fin de Berlin. Une page importante de mon existence venait d'être tournée.